

**ROMAN BOOS**

**RUDOLF STEINER**  
**Agriculture et industrie**

**Nouvel ordre du droit du sol  
comme exigence sociale du présent**

Formulations tirées d'écrits et de conférences  
de  
RUDOLF STEINER

Collection et textes de liaison  
en accord avec MADAME MARIE STEINER †

Édité par ROMAN BOOS † 1952

\*

CERCLE DE RECHERCHE  
POUR LA GESTION BIOLOGIQUE-DYNAMIQUE  
STUTTGART

1957

Adresse en ligne du document ;  
<http://www.triarticulation.fr/Institut/FG/Articles/1957-Boos-00.html>

v.02 au 02/06/2024



Publié d'après des transcriptions qui n'ont pas été revues par le conférencier

Publié dans la série "Lebendige Erde" (Terre Vivante)

Tous droits réservés, en particulier celui de la traduction.

Copyright 1957 par Cercle de recherche pour la gestion biologique-dynamique  
Stuttgart

Impression : Hohenloher Druck- und Verlagshaus Gerabronn/Württ.



## AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

Lorsque voici quelques années, je découvrais le thème d'une propriété non monétisable, comme élément central d'une véritable tri-articulation, présenté dans son principe par [la triple compilation de Johannes Mosmann](#) réalisée vers 2008, j'étais loin de me douter qu'il fût déjà développé dans des ramifications bien plus fines, amples et historiquement comme territorialement par le présent ouvrage publié en 1957. Et encore plus fondamentalement, qu'il rejoint celui d'une option de jeunesse : pratiquer l'agriculture comme base d'une société où s'allégerait la question de ne pas nuire par son métier. On peut à ce propos s'interroger sur la vraie nature des efforts pour une agriculture « écologique », « biologique » et tout particulièrement « biodynamique » si on ne se soucie pas de son insertion sociale. Roman Boos est un compagnon des tous début de la tri-articulation sociale "populaire" de 1919 (pour la distinguer de celle des élites de 1917). Il fut l'homme de confiance pour la Suisse du mouvement animé depuis Stuttgart. Il eut par la suite un destin ponctué d'épisode de maladie (psychique) et certains lui prête des tentations "germanistes" semble t-il. Sur ce dernier point, je ne suis pas en mesure de dire où il en était pendant la seconde guerre mondiale lorsqu'il réalisa cette compilation. L'horreur encore cachée à beaucoup dans les années trente, ne l'était plus alors.

Depuis, ce rapport agriculture et industrie est unanimement évoqué sans explications suffisantes. Surtout sous la forme d'une "place à part" de l'agriculture dans l'économie. Son auteur, en son temps bien entendu, comme sans doute même aussi, Johannes en 2008, pressentaient-ils déjà ce que semble apporter Alexander Caspar dans une publication peu connue de 1989, développant sa compréhension de ce que serait un système monétaire seulement évoqué pour l'avenir par Rudolf Steiner dans la dernière conférence de son cours d'économie en août 1922 et qui s'attaque à ce problème de fond ?

L'heure de tout ce travail serait-elle en train d'approcher devant une horreur déjà perceptible pour ceux qui ont encore les pieds sur Terre, la tête dans le ciel et quand même un sens pour la vie en société ? J'écrivais alors qu'il faudrait aussi traduire celle-ci. C'est maintenant chose faite depuis un moment en une première traduction de travail : <http://www.triarticulation.fr/Institut/FG/Articles/2010-01-001%20Caspar.html>

02/06/2024



## Sommaire de l'édition bilingue pour liseuses 1/2

AVANT-PROPOS.....	5
AVANT-PROPOS DE LA RÉDACTION.....	7
D'APRÈS DES ÉCRITS DE 1891 ET 1897.....	9
DE CONFÉRENCES EN 1917 ET 1918.....	11
DES CONFÉRENCES DE 1919.....	20
D'APRÈS DES CONFÉRENCES EN 1920 - 71.....	80
LES CONSÉQUENCES DE LA TRIARTICULATION POUR FOND ET SOL96	
Suite des extraits de 1920.....	120
DE CONFÉRENCES EN 1921.....	140
NOTES ET RÉFÉRENCES.....	180



## AVANT-PROPOS

Lorsque la Première Guerre mondiale a pris fin avec l'armistice en novembre 1918, Rudolf Steiner a commencé à donner un ensemble complet d'outils à la libre volonté de reconstruire pour maîtriser les domaines sociaux des tâches emplissant le monde. Dans l'« Appel au peuple allemand et au monde de la culture » de février 1919 et dans les « Points essentiels de la question sociale dans les nécessités de la vie du présent et de l'avenir » déployant ses pensées de fond, il a donné son centre à cet arsenal. Aujourd'hui - écrit en 1945 - le monde, le plus terriblement le centre de l'Europe, est rempli et bloqué par les ruines des tentatives ratées de façonner le monde par la **violence** plutôt que par la **volonté de construction**, - de dévorer la plénitude des tâches au lieu de les résoudre organiquement du cœur humain du problème social global, par une dynamique de pouvoir débordant toute raison et toute humanité, - d'arracher l'espace vital de ses semblables avec « dureté », ce qui ne peut se faire et être atteint que dans l'unité humaine globale/d'ensemble.

Aujourd'hui, le centre de l'Europe nouvellement défait est confronté à des déroulements - on a à peine la permission de dire des « évolutions » qui seront déterminées de manière décisive de l'Occident et de l'Orient. A l'Est sera implanté une vie industrielle puissante sur sa riche base agricole avec une dynamique violente. L'Occident, pour lui-même et pour l'économie mondiale qu'il préfère façonner, devra lutter avec une extrême ténacité pour l'équilibre de tous les bilans économiques, notamment le **bilan économique originel** entre production des sols et production industrielle. Et aussi dans le petit reste non détruit de l'Europe centrale, en Suisse, au milieu de l'interdépendance du problème global de la vie, se trouve le complexe de beaucoup de facettes qui est nettement défini/décrit par la tâche de **réviser notre législation agraire**.

Ainsi, le thème de la « réorganisation du droit foncier » est d'une actualité qui ne peut être plus actuelle. Et la publication des textes rassemblés ici n'a pas la permission d'être retardée plus longtemps.

Toutefois, ils n'apportent pas d'instructions ou même de recettes sur comment on peut faire au mieux et au plus rapide pour avoir « résolu » les questions complexes du foncier et les avoir retirées de l'ordre du jour. Mais tout de suite ce que fut le malheur de 1918 - 1919 - 1920 et ensuite, qu'on amena à « solutions » sous le drapeau de la « Realpolitik », les milliers de problèmes particuliers non de la problématique d'ensemble globale, mais seulement de la problématique particulière vers des solutions fictives. Les aides temporaires à court terme ont bloqué la vraie realpolitik, la saturation des pratiques de vie, tous les espaces de vie et de travail.



Rudolf Steiner a appelé les « **points essentiels de la question sociale** » les vues originelles sur les forces structurelles de l'organisme social d'aujourd'hui, dans lesquelles les milliers d'intérêts et d'aspirations particulières peuvent s'équilibrer mutuellement dans le sens d'un équilibre de vie. La « tri-articulation » n'est pas un projet, pas un plan, pas une utopie ; elle est le résultat d'observations de la vie sociale saine et malade : qu'est-ce qui se passe quand les contraires qui d'eux-mêmes chassent vers le haut les événements réels sont entrelacés de manière féconde, que manque-t-il alors quand ils se combattent de manière destructive ?

Cette « sociologie du sol » ne doit donc pas constituer/livrer un arsenal pour une campagne que quelque part dans le monde, des intérêts agraires unilatéralement orientés voudraient mener contre d'autres « secteurs » de la vie sociale d'ensemble. Toutefois pas une théorie incolore non plus. Mais un message global : comment « le sol », en harmonie avec tous les autres membres de l'organisme social dans son ensemble, peut-il parvenir à une intégration/articulation organique dans cet organisme ?

Parce qu'il ne devait pas être créé un manuel, pas un manuel scolaire, mais un livre de lecture et de vie, parmi les différentes possibilités d'ordonner le tissu/la matière a été choisi le purement chronologique. Cela peut volontiers créer une certaine confusion pour ceux qui veulent s'emparer d'une poignée ou du « système Steinerien » le plus rapidement possible. En retour, la vie créative est sauvegardée autant que possible dans les liens de ce problème particulier qui, dans les années du travail de « tri-articulation » de Rudolf Steiner dans le déploiement d'une croissance spirituelle inouïe, a préservé la science de l'esprit cultivée à partir du Goetheanum comme « fondement/fond et sol/foncier » du penser, sentir et vouloir sociaux saturés de réalité. Celui qui ne recherche pas des pratiques, mais la praxis, pas la théorie, mais la perspicacité, récoltera/engrangerà de riches récompenses en parcourant les vastes domaines prometteurs qui s'ouvrent dans cette collection. Si les problèmes particuliers ne sont pas précipités à la vitesse d'un train rapide, mais si, dans les méandres du chemin, le regard est parfois dirigé loin dans le paysage, puis de nouveau vers l'arrière sur des tronçons déjà parcourus ou sur des tronçons situés devant le promeneur - alors tout de suite le lecteur, à qui ce travail est destiné, sera renforcé dans sa volonté : atteindre de l'esprit vivant la force du repos pour la réalité sociale, dont seule la maîtrise pourra croître.

Le destin de l'organisme social humain s'est déplacé entre la plénitude de l'être humain créatif et la plénitude du fondement naturel - entre le « sol » de l'esprit et celui de la création. La juste mesure de cet espace de déploiement de tout avenir social sera trouvée par ceux qui cherchent dans la « sociologie du sol », telle que Rudolf Steiner la libère et la découvre des décombres de la civilisation.

La présente collection se limite à rendre accessibles les textes issus de la lutte pour la réorganisation sociale après la fin de la Première Guerre mondiale. Fidèle à la pensée de base que les questions sociales ne doivent pas être discutées en dehors des situations qui appellent une action active, Rudolf Steiner s'est rarement exprimé sur le sujet de ce travail avant cet événement.



Deux courts textes des années 1891 et 1897 font exception : comme preuve que les réflexions formulées à partir de novembre 1918 proviennent d'une préoccupation de dix ans, bien qu'extérieurement silencieuse, sur le thème de « fond et sol ».

Ils sont suivis de deux textes de conférences de l'année 1917 de la plus haute signification fondamentale.

Suivent ensuite en abondance toutes les déclarations des années 1918 à 1922.

Arlesheim, 1945  
Dr. Roman Boos

[6] n° de page dans l'original

## AVANT-PROPOS DE LA RÉDACTION

Les passages de conférence et les remarques de discussion du **Dr. Rudolf Steiner**, qui sont regroupées dans ce livre, datent des années précédant et suivant la fin de la Première Guerre mondiale. A cette époque, le centre de l'Europe a connu l'effondrement des structures d'Etats précédentes. L'ordre économique bourgeois s'était également effondré, et les gouvernements socialistes, soutenus par le mouvement prolétarien, aspiraient à un nouvel ordre. Cela a créé une situation ouverte dans laquelle Rudolf Steiner avec ses conférences et ses écrits a cherché à avoir un effet de guérison, d'aide.

Au cours de la période qui a suivi la fin de la Seconde Guerre mondiale, le **Dr. Roman Boos** a travaillé à la compilation de ce manuscrit. De nouveau, l'Europe centrale a connu une période d'effondrement de tous les ordres précédents. Si, après la première guerre mondiale, on avait négligé d'arriver à des solutions d'ensemble globales dans la réorganisation de la coexistence sociale, si l'on s'était contenté partout d'aides à court terme, alors, avec ce manuscrit, devaient être données les bases pour une compréhension du chemin qui peut mener à une réorganisation fondamentale.

Les conditions tumultueuses d'après 1945 n'ont pas permis de publier le manuscrit une fois terminé. Aujourd'hui, en 1957, l'agriculture dans de nombreux pays européens est dans une lutte difficile pour sa place dans la vie économique, voire pour son existence. Les questions liées à ses relations avec l'industrie sont plus urgentes que jamais. Aide temporaire après aide temporaire sera créée, **mais il reste la demande urgente d'une réorganisation radicale des rapports à partir de la base.**

Dans cette situation, les travaux compilés par le Dr Boos doivent maintenant être rendus publics. Malheureusement, cette publication ne peut plus être réalisée par le Dr Boos lui-même, puisqu'il a déjà franchi le seuil de la mort le 10 décembre 1952. - Cette tâche a donc été reprise par des personnalités du « Cercle de recherche pour la manière biologique-dynamique de gérer », qui avait demandé au Dr. Boos, dans les premières années après la fin de la seconde guerre mondiale, l'achèvement du manuscrit en ce qui concerne la nécessité éprouvée d'une réorganisation du droit foncier et des relations agriculture-industrie.

Que deux trains méritant d'être remarqués du présent livre soient mis en avant.





La question du sol ne peut pas être considérée pour elle-même seule, elle ne peut aussi pas être abordée de manière isolée en tant que tâche individuelle/isolée/particulière. Elle est plutôt étroitement liée à un ordre réaliste des conditions sociales, en tenant compte de la **tri-articulation de l'organisme social** telle que reconnue et présentée par Rudolf Steiner comme une exigence de vie du présent. Ce n'est pas l'Etat unitaire omnipotent qui répondra le mieux aux exigences du développement à venir, mais plutôt la conception des trois domaines fonctionnels en interaction - la vie de l'esprit, le domaine étatique-juridique, et la vie de l'économie - qui ont chacun leur administration propre et qui découlent de la pensée et de l'action conformes à la réalité. Dans ce contexte, la question des sols peut aussi être abordée en premier lieu.

Elle sera située ainsi dans le contexte global auquel elle est inséparablement imbriquée, cela détermine aussi la deuxième particularité de ce livre. Celui qui lit un problème particulier d'après la base de l'index dans l'espoir d'obtenir rapidement des informations ne trouvera pas ce qu'il cherche. Celui qui cherche des programmes et des recettes, des suggestions sur la façon de faire ceci ou cela, ne trouvera pas d'instructions toutes faites. Non pas parce qu'une telle approche serait incompatible avec le réalisme de cette présentation. La réorganisation des conditions sociales et du droit foncier ne peut se fonder sur des lois et règlements préconçus. Elle doit s'appuyer sur les humains et sur les connaissances qu'ils acquièrent. C'est pourquoi ce livre donne un aperçu du rôle du sol dans le processus économique, du rôle des moyens de production, de la fonction de l'argent, de ce qui est marchandise et de ce qui ne l'est pas, qui a le droit de cultiver le sol et qui ne l'a pas, ce qui découle des capacités spirituelles de l'humain dans le processus économique, etc. Cela peut déboucher sur une action appropriée dans un cas individuel concret, en vue de laquelle des décisions réalistes doivent arriver à maturité et qui, le cas échéant, peuvent également se laisser amener en forme de loi. Les gens qui acquièrent ces vues peuvent créer des faits qui résolvent la question du sol, sans organiser à côté de la réalité.

Le cadre de ce livre est large. Entre les explications sur le droit foncier, il y a celles sur la façon de penser des différentes populations de la terre en relation avec la base du sol et la nutrition, sur la relation de l'être humain à la terre, les contrastes ouest-est, les perspectives historiques. La disposition chronologique des citations anime/vivifie la présentation et contient un élément de composition important. On participe à la lutte pour la « tri-articulation » de l'époque, et pourtant ce qui est dit est aussi d'actualité et nécessaire au temps d'aujourd'hui qu'à l'époque.

Il y a trente-trois ans, à la Pentecôte 1924, Rudolf Steiner donnait des conférences à un cercle d'agriculteurs sur les nouvelles façons de cultiver la terre et de concevoir des entreprises d'économie agricole. Dans la toute première de ces conférences, il a parlé de la relation entre la production agricole et l'économie nationale. Il a souligné que l'organisation de l'agriculture a ses propres lois, qui résultent des conditions de la production agricole elle-même. Une loi foncière réaliste sert également à ordonner l'agriculture dans l'économie globale et à respecter ses conditions de vie particulières. C'est donc une bonne coïncidence que ce livre puisse être publié à l'occasion du 33ème anniversaire/retour du Cours d'agriculture.





Merci surtout à Mme Edith Boos pour la mise à disposition du manuscrit et pour son aide à l'impression ainsi qu'à l'« Administration du leg de Rudolf Steiner ». Par ailleurs, E. Becker, H. Koepf et K. Willmann pour leur aide dans la préparation des annotations, l'aperçu des sujets, la bibliographie.

Stuttgart, mai 1957

Pour les éditeurs :

Dr. Hans Heinze

[8]

## D'APRÈS DES ÉCRITS DE 1891 ET 1897

Dans une critique de l'écrit de C. ANDRESEN. « L'évolution de l'humain »,  
Hambourg 1891 (« Mercure littéraire » 1891, 3 octobre) Rudolf Steiner écrit :

Il aurait été plus méritoire que de souder ce livre ensemble si l'auteur avait poursuivi ses pensées vraiment bonnes sur la position de la population paysanne dans le système d'État et sur le système d'hypothèques dans la vie économique et les avait traitées pour lui-même. Car la méconnaissance complète du principe qu'« une population paysanne la plus possible forte et en bonne santé est un pilier de la nation par sa faculté de développement/évolution » ne peut souvent pas être suffisamment rencontrée par la clarification de l'opinion correcte de la part de nombreux hommes populaires dits libéraux. Justement ainsi, il est nécessaire que la connaissance de la nécessité de réformer le système hypothécaire, qui, dans sa forme actuelle, cause de graves dommages à l'agriculture, ouvre de plus en plus de nouveaux horizons...

("Publications de l'oeuvre littéraire précoce ", cahier XVII, 56).

Le 6 novembre 1897, Rudolf Steiner a consacré la nécrologie suivante au réformateur américain HENRY GEORGE dans le "Magazin für Literatur" :

Le 29 octobre, HENRY GEORGE, le célèbre réformateur, meurt à New York. Je pense avoir raison de dire que les hommes de mon âge doivent beaucoup aux écrits de cette personnalité énergique et réfléchie. Son livre "Progress and Poverty" (Progrès et pauvreté), écrit avec insistance, quand aussi assez largement répandu, nous a incités à réfléchir en profondeur sur l'importance du foncier à l'intérieur de l'organisme étatique. Que nous en soyons d'accord ou non : Les remarques de HENRY GEORGE sont devenues fructueuses à un degré élevé pour notre vue des choses économiques. Il a compris comment exprimer des vérités économiques sous une forme qui a également inspiré le non-spécialiste. Et nous avons eu beaucoup de plaisir au cours de sa vie. Il appartenait aux rares personnes qui savaient comment déterminer leur destin presque entièrement par elles-mêmes. Le typographe de plusieurs imprimeries de San Francisco a gravi les échelons jusqu'au poste de rédacteur en chef de revues prestigieuses, dont le jugement a été écouté par les cercles les plus larges, et qui a donné aux réformateurs agraires d'Amérique et d'Europe la direction et le contenu de leur agitation. Le très proche avenir l'aurait probablement vu au poste de maire de New York. Il est mort subitement pendant la campagne électorale à laquelle il a consacré ses



riches forces dans les derniers jours.

("Publications de l'œuvre littéraire précoce", cahier XVII, 40).

[11]

0



## DE CONFÉRENCES EN 1917 ET 1918

Le 31 juillet 1917, Rudolf Steiner parla à Berlin de "Vergessene Töne im Geistesleben" (Des sons oubliés dans la vie de l'esprit) (première conférence dans le cycle « Le Karma du Matérialisme »). A partir d'une vue approfondie de l'engrenage irréaliste et infertile des politiciens internationaux, en particulier allemands - qui n'ont pas amenées en l'état une fin à la guerre mondiale de plus en plus insensée - il a dit :

... Le salut de notre temps peut seulement venir par cela que, tout de suite en référence à tout ce qui devrait féconder la vie sociale, la vie de droit, la vie de l'État - qu'en rapport à tout cela, interviennent des pensées telles qu'elles se tiennent en un pendant vivant avec le monde spirituel. Mais peu d'humains veulent encore croire cela aujourd'hui ... On remarque, quand on parle de l'esprit aujourd'hui aux humains, qu'ils se défendent ... Les humains ne veulent pas avouer qu'ils **pensent mort**, pensent Ahrimaniens. Et à cause de cela, ils ne le laissent pas venir jusqu'aux pensées... La peur est ce qui retient aujourd'hui les humains de se dresser/hisser de la pure réflexion à la **pensée productive**, qui seule peut être là si elle est inspirée - aimerait-elle aussi être inconsciemment inspirée - des mondes spirituels. Nous voyons donc qu'à notre époque, derrière toute misère restante, vit encore une toute autre chose : rien de moindre vit à notre époque - et voudra vivre toujours plus, partant de certains cercles - que la lutte **contre l'esprit.....**

... nous pourrions mentionner beaucoup de choses dans le présent qui, dans la différenciation des rapports sociaux particulier, nous rendrait attentif sur quelles impulsions vivent en fait dans le présent, dans lequel nous nous tenons au beau milieu. Je veux tout d'abord mentionner deux impulsions de notre époque :

L'une des impulsions est celle qui vit chez des humains tels qu'ils sont principalement pendant à **fonds et sols/au foncier**. Nous n'avons qu'à aller à l'Est, ainsi nous trouvons comment là-bas les humains sont de plus en plus pendants aux fonds et sols. Si nous allons plus à l'Ouest, nous trouvons plus ces rapports développés- l'Européen central a donc tout de suite traverser un développement/une évolution rapide dans cette direction au cours des dernières décennies, de l'être dépendant du sol à l'émancipation du sol -, nous entrons toujours de plus en plus dans les rapports de l'émancipation du sol. Les paysans vivent ensemble avec le sol, les citadins s'émancipent du sol. Les ruraux deviennent des agriculteurs, les citadins deviennent des industriels. Agriculteur - industriel a pris un tout autre sens au cours de notre décennie que dans des temps plus reculés. - Oui, c'est déjà difficile de s'occuper de telles choses parce qu'on les rend absolues. Mais ce n'est pas cela qui est pensé, mais c'est une caractéristique des choses qui est pensée. Vous voyez : les deux courants sont dans l'évolution de l'humanité, et nous nous tenons tous au milieu de celle-ci. Car, que nous fassions ceci ou cela, d'un côté ou de l'autre, nous sommes pendant ensemble à l'un de ces courants de l'humanité. Les deux courants dans l'évolution de l'humanité - certainement, en eux-mêmes ils sont bons.



Mais sous l'influence des impulsions, telles que nous les avons dans le présent, ils dégénèrent. L'agraire/l'agrarien dégénère de ne pas vouloir monter à l'esprit, rester sous l'esprit, grandir avec ce qui n'est pas encore esprit, ne pas laisser l'esprit se déployer. L'humain industriel dégénère vers l'autre côté ; il perd la connexion/le pendant avec la base naturelle de l'esprit ; il se vit dans la pure abstraction, dans le pur concept abstrait, dans le concept dilué. De nos jours, l'agraire est en danger d'étouffer, parce que le monde dans lequel il se vit a trop peu d'esprit. L'industriel est dans l'autre danger : il vit dans une certaine mesure comme si je peux utiliser la comparaison physique - comme quelqu'un qui vit dans de l'air trop dilué - ainsi il vit dans un esprit dilué, dans un esprit abstrait, dans des concepts qui ne sont plus reliés à une quelque réalité.

(Pour une meilleure compréhension de ce qui suit, veuillez vous référer aux remarques de la page 154.)

Ce sont tout de suite les côtés d'ombre de notre temps : d'un côté l'être agricole/ agrarien, de l'autre côté l'être industriel. Par conséquent, nous voyons que l'agraire d'aujourd'hui devient très facilement le haineux de l'esprit. Parce qu'on ne peut s'arrêter sans participer à l'évolution, on fuit l'esprit, on reste dans la nature, on descend sous la nature. On entre alors en relation avec ces démons qui font vraiment de soi/de vous un détesteur de l'esprit, on entre en relation avec les démons ahrimaniens et on développe ensuite des concepts de vision du monde/façon de voir le monde qui sont complètement imprégnés/parcouru par la démonologie ahrimannienne. - Si l'on se développe en tant qu'être humain complètement absorbé par la vie industrielle, dans l'abstraction des concepts qui alors suit, ainsi on arrive à une sorte de - mais maintenant pas dans le sens de Nietzsche - surhumanité ; c'est-à-dire, on entre dans le monde luciférien 1). Ahri-man vous remet aux forces de Lucifer, et on abreuve sa force avec des émotions lucifériennes, ses concepts avec des émotions lucifériennes. Les concepts agraires deviennent très facilement quelque chose de brutal ; les concepts industriels deviennent très facilement quelque chose d'abstraction fonceur. Ce sont des phénomènes bien réels et concrets de notre temps.

Toutes ces choses sont sérieuses, et elles nous montrent que nous pouvons en fait seulement comprendre le présent quand nous prenons comme aide des concepts de la science de l'esprit. Les humains doivent vivre ensemble ; mais ils peuvent seulement vivre ensemble s'ils poncent/abrasent leurs unilatéralités, s'ils trouvent un lien/un pendant/un contexte. Certes, il doit y avoir aussi bien des agriculteurs que des industriels. Mais parce qu'à l'époque où les Évangiles ont été écrits, cela était prévu que les gens se différencieraient, l'Évangile de Luc était plus écrit en rapports aux agriculteurs ; l'Évangile de Matthieu plus en rapports aux industriels. Mais nous ne devrions pas laisser purement œuvrer sur nous l'Évangile de Luc et pas purement l'Évangile de Matthieu, mais nous devrions tous les laisser œuvrer sur nous. Les « gens intelligents » - ce en quoi je mets « intelligents » entre guillemets - trouvent des contradictions entre les évangiles parce qu'ils ne font pas attention aux points de vue sous lesquels les évangiles sont



écrits : que par exemple, l'écrivain de l'évangile de Luc a écrit en sentant dans son âme ce qui se vit tout de suite dans la vie agricole, que l'écrivain de l'évangile de Mathieu a écrit,

1) Pour les commentaires sur les références numérotées, voir la fin de la partie de texte.

[13]

en ressentant dans son âme ce qui se vit dans les âmes appartenant à la vie industrielle. Que les choses se contredisent dans la réalité, mais se complètent dans leurs contradictions, et que nous devons rechercher la complémentarité, c'est de cela dont-il s'agit. Mais cette recherche de complémentarité mutuelle n'est pas possible si l'on reste dans l'unilatéralité. L'homme devient très vite semblable à ce qui l'entoure, dans quoi il vit, quand il ne cherche pas à se relier à ce qui vit dans aucun individu, et c'est le spirituel commun qui imprègne tout, mais qui peut seulement être trouvé réellement aujourd'hui dans la science de l'esprit. Non seulement ce que HARTMANN a dit une fois comme un très bel aperçu est vrai : « Quand on arrive dans une région alpine et qu'on regarde le bœuf et l'agriculteur à côté de lui - une si grande différence n'est pas dans la physionomie » - cela est radicalement exprimé et très blessant ; mais on sait ce qui devait être dit avec cela. De l'autre côté, parce que de nos jours les humains fuient tellement l'esprit, il y a une parenté intime entre la configuration de l'âme des humains particuliers et ce dans quoi ces humains vivent. Quiconque regarde la vie sait très exactement comment les concepts d'un agrarien sont gagnés de sa fréquentation avec la surface du sol et le travail du sol, et les concepts d'industriels sont gagnés de la fréquentation avec le travail industriel ; et comment l'agraire/l'agrarien ou l'industriel pense sur la politique ou la religion : les concepts sont agraires ou industriels. les concepts des humains qui aujourd'hui sont si terriblement dépendants de l'environnement physique extérieur devront être dissous, en ce que la science de l'esprit peut répandre parmi l'humanité....

Dans la quatrième des conférences que Mme Marie Steiner a publiées sous le titre « La chute des esprits des ténèbres », Rudolf Steiner a exposé le 26 octobre 1917 :

... L'humain était relié à tout le cosmos, y compris la terre, avant l'acte luciférien ; il s'est lié à la terre par ce que les traits/particularités héréditaires - les péchés héréditaires, comme on dit bibliquement, les particularités héréditaires, comme on dit selon la science de la nature - ont été implantés en lui. Par cela l'humain est devenu un membre de la terre. Comme vous pouvez le voir, Lucifer et Ahri-man sont les serviteurs des puissances qui avancent/progressistes.



Maintenant, l'évolution se poursuit. Nous vivons dans le temps où l'humain vit sur terre, lié/connecté à la terre. Les esprits lucifériens-ahrimaniens, esprits des ténèbres, ont été poussés du ciel sur la terre : l'homme doit donc être à nouveau **libéré** de la terre, arraché de la terre, en ce qu'une partie de son être sera à nouveau ramenée dans le monde spirituel. Une conscience doit se développer dans l'humanité que **nous ne sommes pas de cette terre**, et cette conscience doit devenir de plus en plus forte. A l'avenir, l'humain devra marcher sur la terre en se disant : Certes, je m'engage dans un corps physique avec ma naissance, mais c'est une étape/un stade de passage ; je reste en fait dans le monde spirituel ; je suis conscient que seule une partie de mon être est liée à la terre, qu'avec **tout mon être** je ne quitte pas le/ne sort pas du monde dans lequel je suis entre mort et nouvelle naissance. Ce sentiment d'unité avec le /d'appartenance au monde spirituel doit se développer.

Dans les siècles passés, cela ne faisait que jeter en avant une fausse ombre en ce qu'on ne voulait pas comprendre la vie physique et pratiqué une fausse ascèse,

[14]

cru qu'on pouvait atteindre cela par toutes sortes de mesures de mortification du corps physique. Mais cela devra être compris, que l'homme ne sera pas rendu attentif par une telle fausse ascèse, mais par la connexion/la liaison avec le spirituel, le substantiel-essentiel : en réalité cet humain n'est pas un pur être terrestre, mais un être qui appartient à tout le cosmos. La science physique a seulement atteint des préparations à cela. Pensez à quel point l'humain était dépendant de la terre sur laquelle il a grandi jusque dans le XVe siècle, jusqu'à l'expiration de la période gréco-latine, combien l'humain se développait en pendant avec le sol. C'était une bonne chose, mais cela n'a pas la permission de rester la chose principale.

Oui, la conscience spirituelle doit être arrachée de la terre, tout comme la science physique a arraché l'humain de la terre seulement dans le physique, dans le copernicanisme. La terre est devenue un petit corps dans l'espace du monde, mais tout d'abord dans le pur spatial. Déjà, par le copernicanisme, l'humain a, dans une certaine mesure, été transféré, quoique de manière encore assez abstraite, dehors dans la sphère cosmique. Cela devrait continuer. Mais on ne doit pas transféré cela à la vie physique de fausse manière. Le physique va déjà son cours. Prenez l'Amérique... Vous savez, une nouvelle population y est venue ces derniers temps, qui est entièrement composée d'Européens. A quiconque observe plus finement





en Amérique. Si l'âme suit maintenant ce processus physique, comme c'était le cas dans les temps passés, alors - seulement en termes/en phrases européennes - une renaissance de la culture indienne viendrait. C'est parlé un peu paradoxal, mais c'est quand même ainsi. L'humanité ne peut justement pas être liée à l'avenir à ce qui la relie au sol de la Terre ; l'âme doit devenir **libre**. Alors l'humain peut assumer/adopter les qualités physiques de son sol de par la terre ; alors le **corps** des Européens, quand il vient en Amérique, peut s'indianiser ; mais **l'humain** s'arrache au physique terrestre et devient un citoyen des mondes spirituels. Et dans les mondes spirituels, il n'y a pas de races ni de nations, mais d'autres pendants ...

Après les vaines tentatives de 1917 pour gagner les porteurs des politiques allemandes et autrichiennes à faire des propositions de paix raisonnables sur la base des saines nécessités européenne de la vie et des possibilités d'évolution (voir là-dessus « Rudolf Steiner pendant la guerre mondiale », publié par le Dr. Roman Boos, Dornach 1933), Rudolf Steiner se mit au travail le jour de l'Armistice, le 9 novembre 1918, qui emporta ces porteurs incapables, en donnant à ses conférences, qui éclairèrent en profondeur l'histoire contemporaine, un tournant conditionné par le fait que la nouvelle situation de l'époque exigeait une manière de penser et une conceptualisation qui permettrait de « parler un langage commun » avec le mouvement prolétarien

[15]

croissant et les forces nouvelles et élémentaires de la création qui s'y trouvaient entravées par des concepts marxistes insuffisants, afin « de succiter une continuité de la vie de l'économie ». Dans une telle intention, le 10 novembre 1918, il met l'accent sur les « trois principaux types de valeurs d'économie de peuple » : le gain de l'entrepreneur, la rente et le salaire. (Voir le cycle : « Sous bassement d'évolution historique pour la formation d'un jugement social », 2e conférence – ga185a). On devait être clair à ce sujet, a-t-il dit :

(traduction française de Jean-Marie Jenni, sur version probablement établie ultérieurement aux sources de l'auteur, non revue et pouvant aussi comporter des choix de mots ou de petits ajouts explicatifs sans compréhension suffisante du sujet)

029 - Il faut être au clair que non seulement le bénéfice de l'entreprise, mais aussi la **rente** doit essentiellement être combattue. Or c'est précisément la rente qui a conduit aux excroissances les plus scandaleuses, et l'instinct de masse ne va pas se contenter de combattre le bénéfice de l'entreprise mais également et évidemment la rente. Il est parfaitement clair que seul peut comprendre cela celui qui comprend également la fonction économique de la rente. Et là il s'agit, pour autant que l'on sache parler le langage du prolétariat, de porter pour le moins ce point à la discussion — Quant à la rente il s'agit de comprendre que le monde sans la rente ne pourrait pas du tout vivre. En effet, c'est d'elle que dépend la vie de l'esprit, de l'éducation, de l'enseignement et autres, de même que l'entretien des gens incapables de travailler, des malades et des vieux etc. Dès que l'on parlerait de manière adéquate de ces choses, il s'agirait évidemment d'entrer pour le moins dans une discussion féconde dans le cas où l'on ignorerait que la rente véritablement justifiée ne peut être dirigée que dans ces directions dont j'ai justement parlé.





Comme il ressortira des textes ultérieurs, ces mots sur la rente contiennent quelque chose comme un indicateur de chemin pour entrelacer deux problèmes apparemment lointains : le problème de la **rente foncière** (comme expression économique de la productivité de la terre qui est fondée dans la création) avec le problème de la base économique de l'existence de toute vie humaine pour l'instant improductive, spécialement la vie spirituelle et culturelle, qui est placée libre à rendre aussi productive que possible les capacités humaines pour la maîtrise des tâches **futures**. Comment le sol de plantation de la nourriture humaine et le sol de plantation des capacités et des compétences humaines peuvent-ils être mis en relation avec les contextes globaux de l'économie de peuple pour créer le lien sain nécessaire ? - C'est là le problème réel qui devra être avancé dans la lutte agitatrice contre la "rente" si la discussion devait devenir fructueuse.

Le 17 novembre (dans le même cycle, 5ème conférence) Rudolf Steiner a développé les pensées de base qui devraient entrer en discussion fructueuse avec la théorie de la plus-value de **KARL MARX** :

(traduction française de Jean-Marie Jenni, sur version probablement établie ultérieurement aux sources de l'auteur, non revue et pouvant aussi comporter des choix de mots ou de petits ajouts explicatifs sans compréhension suffisante du sujet)

L'esprit prolétaire moderne a produit diverses boutures, lesquelles parfois aussi s'opposent. Une telle bouture, mais d'une tout autre couleur, pardonnez l'expression, me vint en vis-à-vis dans les années 1890 à Berlin en une personne, du nom d'Adolf Damaschke, que j'ai rencontrée, dans la réforme foncière. Adolf Damaschke avait des adeptes qui étaient en même temps de nos membres, les membres de la Société théosophique. Dans leur groupe sur la réforme foncière ils eurent un jour besoin de me voir confronté dans une discussion avec Damaschke. Après que celui-ci eut exposé ses vues, je répondis ceci : Voici comment les choses se présentent ; ce que vous avez exposé va certainement tricoter les êtres humains, car cela a été présenté avec une certaine limpidité économique — je n'ai pas dit limpidité du vide, mais je l'ai pensé — c'est quelque chose qui [149] semble parfois évident sur la voie que j'ai évoquée hier.

[16]

Vous ne voulez à vrai dire pas mettre en commun les moyens de production comme le voudrait la social-démocratie mais le sol, le sol sur lequel s'élèvent les maisons ; vous aimeriez en quelque sorte le mettre en commun, étatiser ou établir une propriété commune sur tout le sol et vous espérez ainsi résoudre la question sociale. Tout ce que vous avez évoqué est partiellement juste. Mais vous commettez une erreur capitale qui vous a évidemment échappé puisque vous en êtes restés à une vision théorique, mais le tout achoppe sur une erreur. Ce que vous dites n'est pas juste, mais **pourrait** l'être à une condition. Si l'on pouvait par exemple dans une ville séparer deux maisons contiguës pour en placer une troisième entre-deux, c'est-à-dire, si le sol était élastique et qu'on puisse l'étirer et placer une troisième maison entre les deux premières, si le sol était élastique, alors votre démonstration serait juste.

a Adolf Damaschke, 1865-1935, réformateur foncier allemand.



Mais comme la terre occupe une certaine surface **non extensible/élastique**, comme elle ne grandit pas, toute la théorie de la réforme foncière est fausse.

Il s'agit, sur ce point, de l'objection la plus importante. Je ne peux que l'esquisser. Damaschke m'a dit alors qu'il n'avait jamais pensé à cela mais qu'il allait y réfléchir profondément maintenant. Je n'ai plus rien entendu de lui depuis, je ne sais jusqu'à quelle profondeur il a réfléchi à cette question. Il n'en laisse rien paraître dans ses écrits ultérieurs. Il a continué à bricoler comme avant, selon la vieille idée de la réforme foncière. Les gens n'arrêtaient pas de dire : oui, l'idée de la social-démocratie ne fonctionne pas, mais la réforme foncière est certainement [150] quelque chose que l'on doit pouvoir mettre en œuvre.

C'est donc l'un des pôles qu'il faut étudier plus largement car la social-démocratie met le sol au compte des moyens de production. Or il ne le pourrait que s'il était élastique. Les moyens de production que l'on peut considérer comme tels dans le marxisme sont élastiques, ce qu'on ne veut pas prendre en compte avec le sol, car ils sont extensibles à volonté selon la demande. Vous pouvez par exemple **produire** une machine de plus si la demande se fait sentir et si vous voulez produire davantage de machines vous pouvez engager davantage d'ouvriers, là l'élasticité est présente. Dès qu'on applique au sol cette même pensée, car c'est de pensée qu'il s'agit ici, on échoue car on achoppe sur l'inélasticité du sol.

C'est le premier point qu'il faut traiter. Le second, là où la pensée sociale marxiste doit nécessairement échouer, est le suivant. Cette pensée est formée totalement à partir du processus de production économique et ne peut considérer les moyens de production, qu'elle veut gérer en communauté, que comme des produits réels et comme des moyens de production pour **la manufacture/le travail manuel**. C'est ainsi que le **spirituel**, qui occupe une position extraordinairement importante, se trouve exclu de tout le processus de développement, il est également exclu du processus social de l'humanité. Car l'esprit a comme propriété de ne presque rien exiger pour sa production, sinon une plume. On ne peut même pas dire que le papier soit un moyen de production puisqu'il s'en va circuler. Dans l'optique marxiste, le moyen de production de l'esprit n'est en fait que la plume. Cela étant, il [151] faut nécessairement, si le marxisme doit se réaliser, que toute l'impulsion qui prend sa source dans l'esprit, qui alors serait d'ailleurs paralysée, soit exclue, que tout le processus spirituel soit exclu de la vie économique par la pensée marxiste. C'est là le second pôle.

**La pensée marxiste échoue sur ces deux pôles. Entre les deux elle se cramponne.**

Entre les deux sa dialectique est acérée de manière imparable, aux deux pôles elle échoue. Mais cet échec est radical. D'une part la théorie de la plus-value échoue devant l'inélasticité du sol. Et cet échec devant la non extensibilité du sol est bien plus radical qu'on ne le pense. Car la population résidant sur un territoire donné ne conserve pas ses droits économiques ;

[17]



le sol reste ce qu'il est, même lorsque la population augmente, par exemple. Il s'ensuit dans l'échelle des valeurs une modification que la seule pensée marxiste ne peut pas prendre en compte. En outre, on ne peut pas prendre en compte, par la pensée marxiste, tout ce qui peut grandir, se multiplier ou diminuer, en dehors du processus économique.

C'est étrange, ces deux choses se situent aux extrémités du processus économique : l'une, c'est ce que vous avez dans le cerveau et qu'on appelle « la matière grise », et l'autre c'est le sol que vous avez sous vos pieds. À ce qui se trouve entre ces deux pôles peut s'appliquer la pensée marxiste, l'idée des moyens de production. Mais le sol dépend du climat, de la météo et de toutes sortes d'autres facteurs, comme son extension ; et nous avons vu qu'il est inélastique. Voilà l'un des pôles.

Je ne peux que faire allusion à ces questions ; ce sont des résultats. S'il fallait que je démontre dans le [152] détail pourquoi le marxisme doit nécessairement échouer à cause des ses erreurs commises aux deux pôles de l'activité humaine, il me faudrait parler longtemps encore. Ce serait possible, mais cela nous conduirait ici trop loin. Mais on peut le prouver. Or le plus grand danger de l'expérimentation économique actuelle réside dans le fait qu'on ne prend pas en compte ces deux pôles. Le danger est de ne faire valoir que les représentations issues de la dialectique marxiste industrielle et de ne compter qu'avec des concepts industriels, qu'avec des concepts qui laissent complètement **non considéré**, à droite et à gauche, d'une part **le sol** et d'autre part ce sur quoi ne peut pas régner non plus la libre disposition : **les talents, les idées/ce qui vous vient**.

Songez à tout ce qui dépend de cela (du sol, des talents et des idées) Le processus économique s'arrête dès lors que vous n'introduisez pas correctement le **sol** dans la structure sociale et dès lors que vous n'introduisez pas correctement dans la structure sociale les **dons humains d'invention**, au sens le plus large, de l'être humain. Tout s'arrête. Il ne peut y avoir qu'un pillage momentané de ce qui existe déjà. On peut exercer le pillage des valeurs déjà existantes de l'économie générale. Si l'on n'exerce et si l'on ne développe pas une pensée réelle, ce que je nomme toujours une **pensée adéquate à la réalité**, un jour, l'arrêt interviendra sans coup férir dans ce qui existe déjà. Tout s'arrêtera un jour, si l'on s'adonne à des illusions et si l'on ne considère de nouveau que le milieu en négligeant totalement les extrémités, c'est-à-dire si l'on ne regarde pas la totalité [de l'activité humaine].

Cela montre qu'il faut **avant tout créer de la clarté**. Je peux vous assurer qu'il est plus difficile de comprendre la place et la fonction qu'occupent dans le processus économique le sol et l'activité de l'esprit, que ce que le marxisme expose joliment avec tant de pénétration. Là, tout reste à faire.

Allez donc demander aux gens s'ils ont encore un quelconque intérêt pour ces choses ! Or il n'y aura aucun salut à l'avenir sans que l'on porte résolument intérêt à ces choses. Et l'on ne peut les étudier que si l'on adopte les principes de la science de l'esprit.

[18]





## DES CONFÉRENCES DE 1919

A partir des multiples présentations de la structure de base de l'organisme social d'ensemble tri-articulé que Rudolf Steiner donna dans les semaines qui suivirent, il convient de souligner la conférence du 24 janvier 1919 (ga188) à Dornach, qui construit plastiquement une image vivante de l'organisme social dans la polarité entre la productivité du sol et celle de l'esprit :

(traduction française de Henriette Bideau, sur version probablement établie ultérieurement aux sources de l'auteur, non revue et pouvant aussi comporter des choix de mots ou de petits ajouts explicatifs sans compréhension suffisante du sujet)

Notre époque rend/réduit d'une manière confuse, chaotique, l'**humain triarticulé**, à un **monolithe**. L'image correspondante se retrouve pratiquement dans la structure sociale : tout est rassemblé dans le monolithe des lois d'État. C'en est exactement la **contre-image : tout doit s'insérer dans la conformité législative étatique**. Nous voyons donc une trinité qui doit être composée de trois éléments : premièrement la base naturelle de la vie, tout ce qui constitue l'économie. Deuxièmement de la **régulation législative** qui équilibrent, et qui correspondent à la partie médiane de l'être humain, au rythme. Et troisièmement la **vie spirituelle**. Nous voyons cette triade s'uniformiser. L'économique doit progressivement être pris en charge par l'État, l'État doit être l'unique chef d'entreprise. Et la vie spirituelle est depuis longtemps remise à la charge de l'État. Ce que représente d'un côté l'homme qui ne se comprend plus, l'État doit le représenter de l'autre côté, l'État qu'on ne comprend plus parce qu'on ne trouve plus l'homme dans la structure sociale.

Ces **trois membres de la structure sociale** : économie, régulation par les lois, vie spirituelle, sont aussi radicalement différents entre eux que **la tête, la poitrine et le ventre**.

Si vous voulez faire prendre en charge par l'État l'économie, c'est comme si vous vouliez manger avec votre cœur et vos poumons à la place de l'estomac.

L'être humain prospère seulement par ce que ses **trois systèmes sont distincts/hors les uns des autres**, et dans l'**hors l'un de l'autre collaborent**. De même, l'organisme social ne peut être sain que si ses trois constituants sont autonomes, agissent dans le côté à côté sans être confondus en un tout monolithique.

Car à toute **régulation par la loi**, qui correspond en l'homme au rythme, au système respiratoire qui maintient l'équilibre entre le ventre et la tête, correspond un **élément absolument impersonnel** devant lequel **tous les humains** sont égaux. La formule : tous les hommes sont égaux devant la loi, en est une expression ; là, il n'est rien dedans de l'humain. C'est pourquoi tous les hommes doivent en prendre soin, c'est pourquoi, dans ce domaine, il existe une représentation d'ordre général, c'est pourquoi aussi il comporte une certaine volonté de fixité, mais cependant quelque chose qui des deux côtés est resté stérile. Nous devons respirer. Mais si d'un côté notre nourriture n'est pas assurée, ni de l'autre les impressions sensorielles, nous ne sommes plus des hommes. Ainsi nous devons avoir



un État qui règle par les lois, en des lois impersonnelles. Mais si dans cet État n'œuvre pas le **semi-personnel de l'économique**,

[19]

où l'humain y est participant et l'élément entièrement personnel, notamment pour la vie extérieure de l'état **entièrement personnelle vie spirituelle**, ainsi l'organisme étatique est tout aussi impossible qu'un homme qui ne voudrait vivre que par la respiration.

En l'homme actuel, l'estomac ne peut pas faire ce que font le cœur et les poumons, et la tête ne peut pas exercer son activité si elle se fait aussi cœur et poumons ; il est de même impossible que s'établisse une structure sociale saine si l'on impose à l'État la charge des deux autres systèmes : la vie économique, où l'homme doit être présent, dont les entreprises ne peuvent pas s'isoler tout à fait de l'homme, et la vie spirituelle, qui doit être apportée à l'État comme à l'homme tout ce qu'il mange, et qui lui vient de la nature, de l'extérieur.

Cela doit devenir à un **nouvel enseignement** qui doit valoir comme fondamentale : la **structure sociale est une triarticulée**. Vous ne pouvez pas agir en homme dans le monde si vous ne mangez pas, il faut que la nourriture vous vienne de l'extérieur. Vous ne pouvez pas édifier un État sans lui apporter sa nourriture ; le cheminement est ici inverse, — et c'est pourquoi je l'écris en l'inversant (4) — de celui qui suit la production spirituelle. Le **produire spirituel** des humains est pour l'État ce qu'est la **nourriture** physique extérieure pour l'individu humain particulier. Et vous ne pouvez pas non plus édifier un État sans lui donner d'autre part une certaine base naturelle. Car **l'économie** est pour l'État exactement la même chose qu'est pour l'individu humain particulier l'élément que le processus de respiration qui est conduit du côté de la tête par la **sensation sensorielle**.

(4) Au tableau (N.d.T.)

Vous voyez par là que la véritable connaissance de l'homme et la véritable connaissance de la structure sociale se conditionnent réciproquement, et que l'on ne peut parvenir à l'une sans l'autre. De même que l'être humain est homme-tête, homme-poitrine et homme-métabolisme, donc homme neuro-sensoriel, homme rythmique et homme métabolique, l'État n'est pas à lui seul un organisme complet ; la **structure sociale est ainsi constituée : État, vie économique et vie spirituelle**.

Le 25 janvier 1919, une délégation d'un groupe d'économistes/d'actifs dans l'économie arriva à Dornach, qui avait commencé à Stuttgart avec la tentative de devenir efficace au sens de la tri-articulation. L'éditeur de ce livre faisait également partie de cette délégation. Dans un projet de memorandum, il avait résumé les intentions, les plans et les propositions de ce groupe. Les conférences des 25 et 26 janvier (ga 188) ont souvent rapport au contenu de ce projet.

Dans la première de ces conférences, Rudolf Steiner a poursuivi l'esquisse structurelle de l'organisme social tri-articulée donnée la veille.





... L'**humain** est un être tri-articulé <sup>5)</sup>. Mais aussi l'**organisme social** correct, auquel l'humanité actuelle aspire, est **tri-articulé**....

Où chez l'être humain repose en fait ce sur quoi est vu/prévu dans l'organisme humain - non pas dans l'être humain tout entier, mais dans l'organisme humain ? Le monde a une vue toute compliquée sur cette chose. Et la vraie vue, elle semble compliquée aux humains. Le physiologiste pur jus d'aujourd'hui pense : les humains mangent, se bourrent ainsi la nourriture dedans en soi.

3) Remarques sur les indices numérotés, voir à la fin de la partie texte.

[20]

Alors, l'organisme choisit ce dont il a besoin à partir de ces aliments. (Il éjecte l'autre.) Il le transforme en lui-même. Et ainsi de suite, n'est-ce pas, jour après jour, jour après jour. Mais ce métabolisme signifie seulement absolument le métabolisme quotidien. Et de ce métabolisme ne dépend pas directement l'autre métabolisme, qui conduit l'être humain des premières dents aux dents permanentes, puis encore sur la maturité sexuelle et ainsi de suite. Ce métabolisme, qui s'étend sur de longues périodes entre la naissance et la mort, n'est pas lié à l'enfourmage et à la transformation d'aliments, mais est basé sur d'autres lois et traitement de substances.

Mais que signifie absolument cette **nourriture quotidienne** que nous ingérons ? Là nous arrivons à un chapitre où nous devons encore une fois entrer en conflit le plus violent avec la science ordinaire d'aujourd'hui... .

**Pourquoi mangeons-nous donc en fait ?** Mangeons-nous pour avoir en nous ce qui est hors de nous ? Non, nous ne mangeons pas pour ça. Mais nous mangeons pour que les diverses substances qui arrivent en nous accomplissent des expressions spéciales de force en nous, et notre organisme se défend contre ces expressions de force, et pour cette défense nous devons avoir l'impulsion par le manger.

Vous pouvez le représenter en image : En ingérant de la nourriture, ces aliments provoquent de petites explosions en vous. Vous avez besoin de ces explosions parce que vous devez les détruire à nouveau, les paralyser à nouveau, les supprimer. Et dans cette suppression, votre force intérieure se développe réellement. L'homme a besoin d'impulsion, de stimulation. Et ce qu'est la nourriture pour nous est essentiellement **stimulation**. Car ce que nous sommes en tant qu'êtres humains, nous le recevons entièrement de manière mystérieuse d'ailleurs :

J'ai déjà dit souvent: la tête est en fait creuse. Ainsi elle peut prendre dans l'humain, de l'univers, ce qui est productif. Et cette production, elle sera dans une certaine mesure, attirée seulement de hors la tête. Ainsi, la tête revient à son droit : la tête est donc en fait la partie la moins importante en bien des relations. C'est le dernier restant de l'incarnation précédente. Sans l'activité rythmique, par exemple, elle ne pouvait pas penser. On croit toujours que la tête penserait. Elle ne pense en réalité pas, elle reflète seulement les pensées. Mais par cela elle vient de nouveau à son honneur qu'elle est en fait la productive.





Dans des contextes anatomo-physiologiques, Rudolf Steiner a montré de manière exhaustive/englobante que de la tête (qui est donc aussi formée la première chez l'embryon) rayonnent les forces de conception/façonnement qui construisent et affirment la forme humaine contre toute les substances étrangères absorbées par la nutrition.

Et pour développer cette production, l'homme dépend de ce qu'en dehors du rythme en lui, règne aussi le métabolisme. C'est le stimulus constant. C'est par lui que l'humain entre en relation avec le monde extérieur.

Et comment est-ce maintenant **chez l'organisme social** ?

Là c'est en réalité, l'inverse ! Ce qui est à l'intérieur chez l'être humain - ce que l'être humain porte intérieurement en soi, en ce qu'il a sa tête creuse, ce qui a besoin là de la stimulation de dehors par le métabolisme - c'est ainsi la base pour l'organisme social comme pour nous la nourriture. Ce qui pour nous, est ce que nous mangeons, c'est pour l'organisme social, ce que les humains produisent de leur vie nerveuse et sensorielle. Donc **L'organisme social**

[21]

est un être organique qui - si je peux utiliser l'expression - **mange ce que les humains inventent**, ce que les humains découvrent, ce qui vient de la spiritualité humaine.

Si vous enlevez la force de base réelle, la caractéristique de base réelle, de la spiritualité humaine, à savoir la liberté, la **liberté individuelle**, alors pour l'organisme social, c'est exactement la même chose que si vous vouliez laisser grandir l'humain sans lui donner à manger. Placer des êtres humains libres et individuels dans **une structure socialement forcée/une structure sociale de contrainte** et stériliser leur spiritualité libre laisse justement **dépérir/mourir la structure sociale**, tout comme un être humain à qui vous ne donnez **aucune nourriture** doit mourir.

Ce que les têtes humaines apportent dans le monde, ce sont les aliments de l'organisme social, de sorte que l'on peut dire que le productif de la sphère des nerfs et des sens est la nourriture pour l'organisme social.

Ce qu'est le **système rythmique** chez l'humain, à cela correspond toutefois tout ce qui devrait en fait être transféré à **l'État** dans l'organisme social, ce qui se réfère à la régulation, à la légalité extérieure, à la légalité d'État.

Et qu'est-ce qui est maintenant le productif dans l'organisme social ? Ce qui sort de la base de la nature au sens large : la **vie de l'économie**. C'est, dans une certaine mesure, **la tête de l'organisme social** : la vie de l'économie, la base de nature, tout ce qui sera produit à partir de la base de la nature. C'est, dans une certaine mesure la tête.



C'est l'inverse ! De sorte que nous pouvons aussi bien dire qu'autant l'humain est productif par ses nerfs et ses sens, autant **l'organisme social est productif par sa base de nature**, et comme l'humain obtient son métabolisme de la nature, ainsi **l'organisme social** reçoit sa **nourriture à partir de la tête humaine**.

Vous obtenez l'organisme social seulement correctement en rapport à l'être humain quand vous placez l'être humain sur la tête. Ici, dans la tête humaine, est en fait le foncier de l'humain. **L'humain grandit de haut vers en bas. L'organisme social grandit de bas vers en haut.** Il a la tête, si on veut déjà le comparer à l'être humain, en bas et est debout sur la tête ; et il a ses jambes en haut. Il reçoit sa nourriture de l'être humain particulier individuel.

Ainsi on doit comprendre intérieurement ce qu'est un organisme social. Le jeu d'analogie ne le fait pas. Mais le coup d'œil sur la vraie réalité, de la réalité vraie, c'est de cela dont il s'agit.

Au cours du **XIXe siècle**, nous avons donc à répertorier/enregistrer la véritable tendance au matérialisme, le détournement du spirituel. C'était la **marée haute du matérialisme**. Là est, en rapport à la conception humaine du monde, le devenir que les humains ont perdu l'esprit, le suprasensible. Ce qui devait être fourni de production par leur tête creuse, ce qui devait entrer dans la tête creuse, les humains l'ont perdu. Ils veulent seulement s'appuyer, en référence à toutes les inventions et découvertes, sur le hasard de l'expérimentation. Aussi fiers, aussi arrogants qu'on est des conquêtes de la seconde moitié du XIXe siècle, - étudiez l'histoire de l'esprit, vous verrez que même les plus grandes de ces réalisations ne sont pas basées sur l'initiative immédiate de la tête, mais sur des constellations qui sont entrées dans le cours de l'expérimentation.

[22]

On a perdu le Dieu, on a perdu l'esprit en ce qu'on ne se dirigeait plus avec la tête vis-à-vis de l'esprit. Quel serait la contre-image dans l'organisme social ?

Là, on perdrait la **base de nature**, là, on se chamaillerait tout de suite, sans tenir compte de la /prêter attention à la base naturelle. C'est dans le fait le caractère du débat social dans la seconde moitié du XIXe siècle et jusqu'à aujourd'hui, - aujourd'hui avec la plus grande violence, parce qu'aujourd'hui les gens parlent des institutions sociales, sur la socialisation de l'économie humaine et du genre, et dans ce débat, laissent de côté la base naturelle réelle, la façon et la manière dont devrait être produit, tout comme les matérialistes laissent de côté ce que la tête devrait faire dans les humains. **Si le temps matérialiste perd l'esprit de la vision du monde, ainsi l'organisme social correspondant perd la matière réelle de l'économie**, à partir des contextes/rapport sociaux. Et le grand danger consiste dans le devenir social, qui correspond à /traduit la perte de l'esprit dans la vision matérialiste du monde, le danger de la perte d'une production satisfaisant l'humanité, un aperçu possible dans le productif.



La conférence se termine par un exemple symptomatique de la façon dont l'ignorance/ le non-connaître du rapport de l'humain particulier à la structure sociale dans la formation de concept a un effet corrupteur :

... en tout sérieux, nos érudits de l'économie nationale se demandent si un porcelet ou un être humain a une plus grande valeur d'économie de peuple. Pour les deux se laisse dire beaucoup de choses du point de vue des arguments que les gens avancent tout de suite : les uns prétendent qu'un porcelet serait de plus de valeur dans l'économie de peuple qu'un être humain ; car le porcelet représente quelque chose qui peut être mangé, c'est-à-dire quelque chose qui est approprié à la consommation, qui a donc une valeur d'économie de peuple ; mais un être humain ne peut être mangé ; il mange même des choses lui-même ; pour certaines personnes il ne représente aucune valeur d'économie de peuple. Maintes personnes pensent à nouveau différemment. Ils disent : oui, mais l'homme produit des valeurs d'économie de peuple, et elles seront là ; il aide indirectement tant et tant de porcelets à exister/être-là, etc. De telles choses font l'objet de controverses !

Extrait de la conférence suivante (26 janvier 1919) :

(Par la considération sans préjugés de la formation économiques des valeurs) vous sortez de l'organisme purement d'économie de peuple et entrez tout de suite dans la tri-articulation sociale. Car d'un côté, vous avez le bien, la marchandise, qui vous conduit vers l'économie et, parce qu'elle ne pourra jamais être créée par la pure circulation, vers fonds et sols, à la **base de nature**. Cette base de nature doit être là. Elle ne pourra pas être attachée à l'État. Elle doit être là d'un côté. De l'autre côté, vous avez le **besoin**. Mais cela vous conduit **vers le spirituel**. Cela introduit dans le monde spirituel de l'humain. Car les besoins des barbares incultes et des humains cultivés sont si différents ! —

Ainsi, deux autres éléments entrent en jeu dans **l'être/le système purement d'économie de peuple**. C'est ce qui est important, ce de cela qu'il s'agit.

[23]

De sorte que nous avons tout de suite ainsi l'organisme social comme l'organisme humain qui a d'un côté de la poitrine la tête dans laquelle le monde spirituel joue, et de l'autre côté l'organisme alimentaire/d'alimentation dans lequel joue le monde physique. Par cela l'humain est un être tri-articulé. Mais l'organisme social est aussi un organisme tri-articulé, en ce que **d'un côté**, tout ce qui génère les **besoins** (qui ne doivent jamais être générés par le processus économique en tant que tel) y joue et, de **l'autre côté**, la **nature** avec ce qu'elle génère. Cela mène à la triarticulation. Au milieu se trouve ce qui relie les deux ....

Les travaux sociaux bâclés qui sont venus en l'état parce que tout a été mis sur le dos d'un ainsi nommé monolithe - ce qui quand-même pouvait conduire seulement à l'**homoncule social** - c'est ce qui a provoqué notre présent catastrophique. Car l'organisme social lui-même n'a pas la permission de produire des besoins, d'un côté, et des marchandises, de l'autre côté. L'organisme social doit recevoir la marchandise livrée par la **base de nature**, il doit recevoir les **besoins** li-



vrés de l'autre côté par l'évolution de l'humanité elle-même....

Le 27 janvier, Rudolf Steiner a trouvé le temps de discuter en détail avec la délégation de Stuttgart. A partir du compte-rendu de cette réunion, les remarques suivantes sont significatives au thème de la « sociologie du sol » - en tant que « repères/indicateur de chemin » vers des explications plus complètes plus tard. A une explication sur le concept « propriété privée » dans le projet de la délégation, Rudolf Steiner a dit :

Quand on pense de manière conforme à réalité dans ce domaine, ainsi on à seulement besoin de créer une reconnaissance extérieure de ce qui est là. En vérité, dans l'économie mondiale, il est correct/exact que **chacun est possesseur de cette partie du sol et du moyen de production** qui ressort lorsque l'on **divise l'étendue totale du sol et du moyen de production par le nombre de la population**. Il s'avère, cependant, en cela que la richesse de la population dépend du nombre de la population. Un bout de terrain sera mieux utilisé s'il est plus petit. Si la population augmente sur un territoire, ainsi chacun devient idéellement possesseur d'un plus petit bout de sol. La propriété privée ne peut du tout être sortie du monde, mais seulement masquée. Je ne veux pas que **tous** deviennent **prolétaires**, mais que **chacun** soit **possesseur**, et d'ailleurs de ce qui lui revient. La propriété privée ne doit pas être abolie, mais être mise sur une base telle que son effet utilitaire œuvre collectiviste.... .

Avec cela un problème est posé en tant que tâche qui, plus tard, sera pris en main globalement dans les dernières conférences du « Cours d'économie nationale » (ga 340).

Je discuterais volontiers de tous les détails, par exemple sur le droit hypothécaire, le droit des obligations, etc., en particulier les choses pour lesquelles n'est pas séparé aujourd'hui, ce qui doit être séparé. Ainsi, œuvre aujourd'hui funestement, la confusion entre l'intérêt du capital et la rente foncière... .

Le résultat de ces discussions fut que Rudolf Steiner a donné à la délégation l' « Appel au peuple allemand et au monde de la culture », publication avec laquelle il s'est lui-même placé dans la lutte pour une structure sociale conforme à la réalité.

[24]

Après avoir recueilli un grand nombre de signatures pour cet appel, Rudolf Steiner le présenta au public à l'occasion de quatre conférences publiques à Zurich les 3, 5, 10 et 12 février 1919 (ga328), qu'il développa alors dans le livre "Die Kernpunkte der sozialen Frage" (Les points germes de la question sociale)

Dans ses conférences au Goetheanum, il a poursuivit les éléments de base d'une sociologie créative. La conférence du 16 février 1919 (ga189-2) contient des faits importants pour "fonds et sols" :

On doit toujours être en situation de se lier aux choses fondamentales pour l'obtention de sa compréhension sociale. Il est fondamental qu'on puisse se faire un avis, un avis promouvant la vie, sur comment tout de suite d'après les conditions de vie de l'organisme social, le **minimum d'existence** peut être ; et avec « promouvant la vie », je pense dans ce cas un avis tel, qu'en résulte une situation sociale possible et une vie sociale commune des humains. C'est le primaire. Et main-



tenant là, on vient toutefois à certaines représentations qui sont volontiers incommodes pour la plus grande part à l'humanité actuelle, parce que dans les derniers siècles a été négligé la **formation scolaire primitive**, qui devrait aller vers de telles choses, vraiment introduire à de telles choses. Il devrait déjà être bientôt permis de devenir clair à l'humain que lorsqu'on ne devrait pas purement savoir pour être un humain cultivé à mi-chemin, que trois fois neuf sont vingt-sept, mais on devrait aussi savoir par exemple ce qu'est la chose qu'on nomme **rente foncière**. Maintenant je vous demande, combien d'humains aujourd'hui ont une représentation claire de ce qu'est la rente foncière ? Mais sans embrasser du regard l'organisme social en rapport à de telles choses, ne se laisse opérer absolument aucune évolution ultérieure prospère de l'humanité.

Ces choses sont progressivement venues en un grand désarroi. Et les conditions embrouillées conduisent aujourd'hui les humains à leurs représentations, pas à ce que sont des conditions/rapports véritables sur ce domaine.

Voyez-vous, la **rente foncière**, qu'on peut valoriser n'importe comment d'après la productivité qu'a un morceau de sol/de terre sur un quelque territoire, celle-ci donne, disons, une certaine somme pour un territoire délimité selon l'état. Le sol est **de tant ou de tant de valeur vis-à-vis de l'économie d'ensemble** d'après sa **productivité**, cela signifie selon la manière ou d'après le degré de l'utilisation rationnelle. Pour les humains, c'est aujourd'hui très difficile de penser cette simple valeur du sol en concepts clairs, parce que dans la vie économique capitaliste actuelle **l'intérêt du capital** ou absolument le capital s'est **confondu avec la rente foncière**, car à la place du véritable concept de valeur d'économie politique/de peuple de la rente foncière s'est introduit une image mensongère/une formation trompeuse par le droit hypothécaire, le système de cédule hypothécaire, le système obligataire et du genre. Tout a été introduit au fond dans des représentations impossibles, non véritables.

Il n'est naturellement pas possible de recevoir une représentation correcte de la rente foncière en un tour de main. Mais pensez-vous simplement comme **rente foncière la valeur** d'économie politique/d'économie de peuple **de fond et sol** en tant que tel d'un territoire, mais **en rapport à sa productivité**. Maintenant existe un rapport nécessaire entre cette rente foncière et ce que j'ai auparavant présenté comme **minimum d'existence** de l'humain. N'est-ce pas, il y a donc aujourd'hui maints réformateurs sociaux et révolutionnaires sociaux, qui rêvent absolument de la suppression de la rente foncière,

[25]

ils croient que par exemple la rente foncière est supprimée quand l'ensemble de fond et sol – comme ils disent – est étatisé ou sociétarisé. Par ce qu'on amène quelque chose dans une autre forme, l'essentiel n'est toujours pas aboli. Si maintenant toute la communauté possède fond et sol, ou si tant et tant de particuliers le possède, cela ne change rien du tout à la disponibilité de la rente foncière. Elle se masque seulement, elle revêt d'autres formes.





La **rente foncière** ainsi définie, comme je l'ai fait avant, **est** justement **toujours là**. Quand vous prenez la **rente foncière** sur un territoire défini et la **divisez** par le nombre d'habitants du territoire concerné, ainsi vous en obtenez un quotient, et ce quotient donne le seul **minimum d'existence** possible. Cela est une loi, comme, ma foi, la loi de Boyle-Marriott en physique est une loi entièrement déterminée, qui ne peut être autrement.

Mais c'est un fait primaire, quelque chose de fondamental, que personne en réalité dans un organisme social ne gagne plus que l'ensemble de la rente foncière divisée par le nombre d'habitants. Ce qui sera gagné en plus, apparaît par coalitions et associations, par lesquelles sont créées des conditions dans lesquelles une personnalité peut acquérir plus de valeurs qu'une autre. Mais il ne peut pas passer plus dans la possession mobile/mobilière d'un humain unique que ce que je décrivais maintenant.

Et de ce minimum, qui partout existe vraiment, quand aussi les conditions réelles le recouvre, provient toute la vie économique, aussi loin que cette vie économique s'étend sur ce que l'individu a de possession mobile/mobilière. De ce fait fondamental devra être parti. Il s'agit de ce qu'on ne parte pas d'un secondaire, mais de ce fait primaire.

Vous pouvez comparer ce fait primaire avec un quelque autre, disons par exemple avec le fait primaire qui est aussi un tel pour la vie économique, que sur un territoire déterminé est seulement une quantité déterminée de produits bruts. La vous pourriez naturellement aussi le décrire comme souhaitable, quand plus de ce produit brut serait disponible, et vous pourriez calculer combien on pourrait avoir de plus sur ce territoire. Mais le produit brut ne se laisse pas multiplier à souhait. C'est un fait primaire. Tout aussi bien est un fait primaire, qu'en réalité dans un organisme social personne ne gagne plus – on ne gagne pas par travail, aussi quand on travaille tant – que ce que donne ce quotient que j'ai mentionné. Tout le reste est obtenu par coalitions et ainsi de suite parmi les humains.

Contre un tel fait les institutions sociales, politiques peuvent agir. Elles peuvent transgresser/rejeter cela. C'est pourquoi il s'agit qu'on amène toute la **pensée organisatrice dans cette direction dans laquelle courent les faits**. Il s'agit de cela. La satisfaction parmi les humains peut seulement apparaître par ce que de telles choses seront reconnues. Car si on amène l'ordonnant, la pensée se transposant dans la réalité en des directions telles que la nature de l'organisme social exige, alors l'autre s'oriente d'après, alors ne peut pas du tout se présenter que l'un se croit désavantager vis-à-vis de l'autre. C'est cela qui repose à la base comme une loi du social, de la véritable vie de l'organisme social.

Mais vous pouvez seulement penser de manière correcte sur de telles choses – je vous ai donné cet exemple de la relation du minimum d'existence à la rente foncière –, sur de telles choses vous pouvez seulement recevoir des concepts, qui interviennent dans la réalité, quand vous partez de la **tri-articulation**, que

[26]



nous avons comme le fondamental. Car seulement sous l'influence de cette tri-articulation il est possible que les humains prennent des mesures telles que maintenant vraiment la vie en commun des humains se développe de la manière la plus productive par dessus un territoire. La vie se développera notamment de la manière la plus productive quand elle se déroule dans la direction de la légalité/légité, pas contre cette légalité/légité ; donc **au sens de la vie de l'organisme social**, c'est de cela dont il s'agit.

Maintenant on doit toutefois se rendre clair ce qui suit. À partir de l'observation extérieure de la vie, vous ne gagnez pas la vue dans le fondamental de la tri-articulation, justement tout aussi peu que vos observations d'encore autant de nombreux triangles rectangles ne montrent le théorème de Pythagore ; mais si une fois vous l'avez, alors il est applicable partout où est un triangle rectangle. Ainsi est-ce aussi avec ces lois fondamentales. Elles sont applicables partout, quand on les a une fois saisies de manière correcte conformément à la réalité. Et vous avez donc encore la possibilité, de comprendre la nécessité de cette tri-articulation à partir des fondements de la science de l'esprit.

Extrait de la conférence du 2 mars 1919 (ga 189-05) à Dornach.

Dr. Steiner s'est penché sur les images trompeuse qui surgissent dans l'économie lorsqu'en elle sera échangé quelque chose qui ne pourra pas être échangé du tout, par exemple le travail contre des marchandises (respectivement salaire) et des bouts de terre contre des marchandises (respectivement prix).

En réalité, toute la **vie de l'économie** consiste seulement dans **l'échange de marchandises**. Une marchandise - pensée devant la réalité - c'est quoi maintenant? Une **parcelle de Terre** n'est pas une marchandise en tant que telle. Le charbon, qui se trouve sous la terre, n'est pas encore une marchandise en tant que telle. Une marchandise n'est que ce qui est entré en rapport avec l'activité humaine - soit son être intérieur a été modifiée par l'activité humaine, soit elle a été amenée d'un endroit à un autre par l'activité humaine. Si vous prenez ces deux particularités/caractéristiques, vous trouvez tout ce qui peut d'une manière ou d'une autre être soumis au concept de marchandise. Il y a eu beaucoup de controverse au sujet de la nature des marchandises. Mais quiconque a une vue dans le contexte économique sait que devant la réalité, seule cette définition de la marchandise a une valeur.

Maintenant, de nombreux rattachements, des **fusions de la circulation des marchandises avec d'autres choses** sont apparues dans l'organisme social moderne. Et cela a conduit cet organisme social moderne à ses convulsions révolutionnaires. On croit aujourd'hui acheter - et c'est une **chose fantasque/fantastique réalisée** - on croit non seulement échanger des marchandises contre des marchandises, mais aussi **échanger des marchandises contre de la force de travail humain** comme dans le rapport des salaires, et plus loin de là on croit échanger des marchandises ou leurs représentants, l'argent, contre ce qui, tant qu'il n'est pas changé par les humains, ne peut être des marchandises, fonds et sols par exemple. Car le **foncier comme tel n'est pas un objet du processus écono-**





**mique.** Sur fonds et sols, les objets du processus économique sont gagnés par l'activité humaine. Mais le foncier en tant que tel n'est pas un objet du processus économique.

Ce qui vient en considération pour le processus économique - pour l'organisme social absolument - c'est que l'un ou l'autre a un **droit d'utiliser** et de travailler exclusivement ce **sol**.

[27]

Ce **droit sur le sol**, c'est véritablement ce qui a vraiment une signification pour l'organisme social. Le sol lui-même, il n'est pas une marchandise, mais des marchandises apparaissent sur lui. Et ce qui intervient là, c'est le droit que le possesseur a sur le foncier.

Ainsi, si vous acquérez par achat, c'est-à-dire par échange, un terrain, vous acquérez effectivement un droit. Cela signifie que vous échangez une marchandise contre un droit, comme c'est finalement aussi le cas pour l'achat de brevets.

C'est là que l'on entre en profondeur dans cette fusion qui a causé tant de malheur, de l'État de droit, l'État purement politique avec la vie de l'économie, pour laquelle il n'y a d'autre remède que la séparation qui laisse la vie économique géré pour soi dans une vie associative où la pure production de marchandises, la circulation de marchandises et la consommation de marchandises sont placées dans un rapport correspondant.

La relation légale entre le preneur de travail travaillant et l'entrepreneur ne peut être établie dans la sphère du processus économique, mais seulement dans la sphère de l'État politique : comme un rapport de droit. C'est de cela qu'il s'agit. Si l'humain se tient d'un côté sur le sol de la vie de l'économie et de l'autre côté sur le sol d'une vie de droit indépendante/autonome, alors cette vie de l'économie sera déterminée à partir de deux côtés - comme elle est déterminée d'un côté par des facteurs naturels indépendants des activités humaines. Dans les conférences publiques que je vous ai données à Bâle, j'ai mentionné, par exemple, le rendement du blé dans une région donnée, là le travail humain doit être appliqué différemment de celui où est disponible un autre rendement, une autre faculté de rendement : ce sont les bases de nature qui, d'un côté, limitent la vie de l'économie. De l'autre côté, ce qui entre dans la vie économique à partir de la vie de droit, par exemple en rapport à la force de travail, doit couler de la vie de droit....

... Ainsi que, pendant que la vie de l'économie, d'un côté, est dépendante de la base de nature, de l'autre côté, elle dépend de ce qui est établi par la vie de droit, par exemple donc le temps de travail, le rapport du travail à l'individu, à sa force, à sa faiblesse, à son âge... sont autant de conditions qui découlent de cette autre frontière pour la vie économique comme les bases de la nature découlent du côté opposé.



... Cela peut aussi être particulièrement évident dans le cas de la rente foncière, qui est souvent dépendante aujourd'hui du prix des marchandises qui seront produites sur fonds et sols, du prix de marché des marchandises. Seul le rapport inverse est sain : lorsque le droit qui s'exprime dans la rente foncière influence le prix de marché...

... Dans une vie économique saine, qui est séparée/désarticulée des membres restant de l'organisme social, se montre naturellement que, par exemple, dans un domaine qui entre en considération dans l'organisme social, géographiquement, par sa base de nature, le blé doit être produit plus cher que dans l'autre. Et là, il peut s'avérer que la simple vie d'association ne créera pas l'équilibre/la compensation. Mais on peut corriger complètement la chose par la vie de droit en ce que simplement ceux qui achètent le blé moins cher, c'est-à-dire dépensent moins, on à payer une imposition plus élevée que ceux qui achètent le blé plus cher, c'est-à-dire dépensent plus.

[28]

Quand l'État de droit régule le droit dans la vie de l'économie de manière correcte - quand les droits ne sont pas seulement des intérêts de la vie de l'économie qui ont été réalisés, quand la Fédération des agriculteurs ne siège pas au Reichstag, mais purement ceux qui doivent décider d'humains à humains sur le droit - alors vous pouvez parvenir à/provoquer une régulation complète dans la vie de l'économie...

De la conférence du 21 mars 1919 (ga 190-1)

Les théoriciens du socialisme se posent actuellement des questions peu adaptées à la nature de l'organisme social. Ils se demandent, par exemple, comment on peut éviter d'appliquer le régime de la propriété privée aux moyens de production, ou encore aux biens fonciers et immobiliers. Cela revient à dire: comment peut-on tuer la vie qui anime l'organisme social ? Nous avons pu mesurer, d'après notre expérience de l'économie capitaliste, les graves inconvénients résultant de la mise des moyens de production ou des biens fonciers entre les mains du capital privé. Nous pourrions très bien nous poser une question un peu simpliste: comment pouvons-nous éliminer ces inconvénients, comment pouvons-nous les empêcher de se produire? Mais, la poser ainsi, c'est la rendre négative. Nous considérons au contraire la **question suivante comme étant pleine de vie: comment utiliserons-nous le capital privé pour l'empêcher de continuer à s'employer d'une manière nuisible?** Autrement dit, comment devons-nous, d'une manière adéquate, rendre le capital indépendant des capitalistes privés pour le remettre entre les mains d'un autre producteur, dès que ce capital cesse de travailler au profit de l'organisme social? Toutes ces **questions** doivent être comprises en profondeur, car leur portée est beaucoup plus grande que notre humanité ne le pressent.

De la conférence du 22 mars 1919 (ga 190-2) :

Nous distinguons **trois membres** dans notre **organisme naturel**, le **système de**



**la tête** correspondant à ce que nous pouvons appeler le système neurosensoriel, puis le **système des poumons et du cœur** que l'on peut qualifier de système rythmique et enfin le **système du métabolisme** comprenant le système musculaire et des échanges nutritifs. Toute l'activité de l'organisme humain se développe entièrement dans ces trois systèmes. Tous les phénomènes qui se passent dans le corps humain peuvent entrer dans ces trois catégories. Il est assez curieux de constater que chacun de ces trois systèmes est en relation avec le monde extérieur d'une manière qui lui est propre. Cette remarque suffirait à justifier la distinction de ces trois organisations dans l'organisme physique humain. Elle n'est donc pas arbitraire. Le système neurosensoriel dispose des sens pour entrer en relation avec le monde extérieur, le système rythmique dispose des poumons et le système du métabolisme dispose de tous les organes de nutrition. Ainsi chacun des trois systèmes se relie à l'extérieur par un mode de liaison qui lui est bien particulier.

Si nous passons maintenant à l'**organisme social**, nous pouvons y distinguer également **trois membres**, distinctes l'une de l'autre. Ces trois membres sont le système de **l'économie**, le système de **l'État** ou le système de **droit** et l'**organisation spirituelle**.

La tête de l'organisme social, c'est le **système économique**. Le système rythmique, le système de la circulation, le système **poumon-cœur**, c'est le système de **l'État**. Et le système du **métabolisme**, c'est contenu dans l'**organisation spirituelle**.

Je ne cesse de le répéter, si vous voulez vous faire une idée juste de cette façon de voir les choses, en partant du corps humain, vous devez vous dire que l'organisme social marche sur la tête.

[29]

Voir dans l'organisation spirituelle le correspondant de la tête de l'organisme humain serait se livrer à un jeu d'analogies stérile. Il n'en est nullement ainsi. L'organisation spirituelle correspond, en fait, au système du métabolisme. Nous avons le droit de dire, qu'en réalité, l'organisme social se nourrit des œuvres spirituelles des hommes engendrées dans le cadre de l'organisme social.

L'organisme social a ses **dons/dotations de tête** dans la **base de nature**. Un peuple vit dans une région riche en minerais, en ressources diverses enfouies dans le sol, en terrains fertiles, nous pouvons dire que cet **organisme social** est **doué/doté**, il peut même l'être jusqu'à **en être génial**. Lorsque le **sol est infructueux**, peu de trésors du sol sont là, l'**organisme social** correspondant pourra être qualifié de **stupide, de non doté**.

Comme vous le voyez, il n'est pas simple d'établir des analogies ni de mettre les idées en parallèle. Il faut pour cela avoir une vision très juste.

L'état de « génialité » du sol, qui fait don de ses talent avant toute « éducation » apportée par l'agriculture/l'économie de pays, a été exprimé par J.J. BACHOFEN



dans l'œuvre géniale "*Oknos, der Seilflediter*" avec un swing hymnique :

« le vieil homme travailleur (Oknos), symbole de la force créatrice de la nature ... L'étape de la procréation tellurique, à laquelle correspond d'abord le symbole d'Oknos, n'est pas celle du *laborata Ceres*, mais celle de la végétation plus profonde, qui n'est pas médiée par l'aide humaine, car elle pousse le plus abondamment dans les basses terres humides, en particulier les marais. Si l'agriculture apparaît comme une évolution/un développement plus élevé de l'espèce humaine et le fruit doré de Déméter comme le rendement le plus noble du ventre terrestre de la mère, alors les roseaux et les roselières du marais ont une signification particulière en ce que le travail de production de la nature dans sa complète indépendance et originalité se présente au regard humain... le sens de la vie dans les marais et de la végétation terrestre indépendante/autonome pour la vieille religion naturelle. réside dans l'activité pleinement indépendante de la grande force substantielle, qui tient au loin toute activité humaine et, sans que soit labouré, semée, récolté, accompli seule, dans un cycle éternel, le travail de la procréation, de la multiplication et de la pérennisation. Dans le spectacle que la vie marécageuse présentait au regard étonné de la première humanité, toute la toute-puissance de la création tellurique se manifestait. Aucune semence n'a fécondé les entrailles de la terre, aucune charrue n'a ouvert le sillon. Par sa propre force, la substance, envoie parfaitement formé ce qu'elle prépare dans les profondeurs sombres, jusqu'à la lumière du jour. Les tiges/roseaux grandissent, atteignent leur développement le plus élevé, vieillissent, meurent et sont remplacées par de nouvelles tiges/nouveaux roseaux, qui sont sur le point de subir le même cycle du développement/de l'évolution. Le prototype de toute la vie terrestre semblait y être présenté. Dans la végétation du marais et dans son cycle éternel, la loi a été révélée, à laquelle le monde animal et humain est également soumis. La même sortie du ventre maternel de la substance, le même retour aux ténèbres de la même, la même préservation de l'éternelle jeunesse du sexe/genre par la mort de l'individu. »

Entre-temps, Rudolf Steiner avait fini les « Points clés de la question sociale » (ga 23-2). Rattachant aux pensées qu'un certain sol serait « génial » ou « stupide », « sans talent », il a développé dans le deuxième chapitre de ce livre le problème fondamental du « premier membre de l'organisme social », la vie économique, à partir du problème du sol :

[02/15] La vie économique, premier membre de l'organisme social, repose tout d'abord sur les ressources de la nature, à la manière dont chaque être humain, pour son éducation, son apprentissage à l'école de la vie, se fonde sur les dons de son organisme spirituel et corporel. Ces ressources naturelles impriment simplement leur marque à l'économie et, à travers elle, à tout l'organisme social. Mais ces ressources de base de la nature existent sans pouvoir être atteintes dans leur essence originelle par quelque organisation sociale, par une quelconque socialisation. La vie de l'organisme social doit se fonder sur elles, au même titre que l'éducation humaine de chaque individu doit se fonder sur ses aptitudes naturelles, du corps et de l'esprit, dans les différents domaines. Toute socialisation, tout essai de réforme économique, doit tenir compte des bases naturelles; car ce qui attache l'être humain à un élément déterminé de la nature se pose comme condition élémentaire et primordiale à tout commerce, à tout travail humain, et à toute vie spirituelle. On doit penser la relation qui lie l'organisation sociale avec ses res-



sources naturelles de base de la même façon que l'on doit penser la relation liant, en chaque homme individuel, le fait d'apprendre, à ses talents. Pour saisir cela plus clairement, il suffit d'un cas extrême. En certaines régions de la terre où la banane fournit un aliment dont l'homme peut disposer, la communauté humaine aura pour travail de faire parvenir la banane de son lieu d'origine à un certain lieu de destination, où elle sera mise à la disposition des consommateurs. Si l'on compare le travail humain qui doit être fourni pour apporter la banane sur les lieux de consommation, mettons dans nos contrées d'Europe centrale, à celui qui est nécessaire pour faire du blé un produit de consommation, il s'avère que pour le blé il faut au moins trois cents fois plus de travail.

[02/16] C'est évidemment un cas extrême. Cependant, dans toutes les branches de production représentées par un quelconque organisme social d'Europe, on peut constater de telles différences dans la quantité de travail à fournir, par rapport aux ressources naturelles. Même si la différence n'est pas aussi radicale qu'entre les bananes et le blé, elle n'en est pas moins réelle. Ainsi est-il inhérent à l'organisme de l'économie que la quantité de travail introduite dans le processus économique soit déterminé par le rapport entre humains et la base naturelle de son activité économique. Et l'on peut, par exemple, faire la comparaison suivante: en **Allemagne**, dans les régions où le rendement est moyen, le blé donne, à la moisson, **sept à huit fois** la quantité semée; au **Chili, douze fois**, au **Mexique du nord, dix-sept fois**; au **Pérou, vingt fois**. (Voir Jentsch «Volkswirtschaftslehre». Traité d'économie politique, p. 64.)

[02/17] Dans une organisation sociale saine, le système économique est constitué entièrement et uniquement par tout cet ensemble cohérent de processus divers, qui débute avec ce qui relie l'être humain à la nature, et se poursuit dans les opérations nécessaires à la transformation des produits de la nature en produits de consommation. Le système économique joue, dans l'organisme social général, un rôle analogue à ceux que joue, dans l'organisme du corps humain, le système-tête dont dépendent les aptitudes individuelles. Mais de même que le système-tête est dans la dépendance du système rythmique, cœur et poumons, de même le système économique est tributaire du travail humain. Cependant, pas plus que la tête ne peut à elle seule assurer indépendamment la régulation de la respiration, les forces de la vie économique ne devraient elles-mêmes déterminer le système de travail humain.

[31]

[02/23] Dans cet organisme social, formé jusqu'ici à travers le devenir historique de l'humanité, et qui est devenu, par le siècle du machinisme et par la forme capitaliste moderne, ce qui donne son empreinte au mouvement social, la vie économique a une emprise plus grande qu'elle ne devrait dans un organisme social sain. Actuellement, dans le circuit économique où devraient purement se mouvoir des **marchandises**, la force de travail humaine et les droits circulent aussi. Dans le corps économique, qui repose sur la division du travail, on peut, à l'heure actuelle, non seulement échanger de la marchandise contre de la marchandise mais, par le même processus économique, échanger de la marchandise contre du tra-





vail, et de la marchandise contre des droits. (J'appelle «marchandise» toute chose transformée par le travail de l'homme et qui, là où on l'a transportée, est mise à la disposition des consommateurs. Cette acception peut sembler choquante ou insuffisante à bien des professeurs d'économie politique; elle peut cependant rendre de bons services pour la compréhension de ce qui est du ressort de la vie économique.

[\* Dans un exposé qui se veut au service de la vie, il ne peut être question de donner des définitions qui proviennent d'une théorie, mais des idées qui donnent une image de ce qui, dans la réalité, joue un rôle plein de vie. «Marchandise», dans le sens précédent, évoque quelque chose dont l'être humain peut faire l'expérience. Tout autre concept de «marchandise» exclut ou ajoute quelque chose, si bien que le concept ne correspond plus au processus vivant; il ne recouvre plus la réalité.]

Quelqu'un achète un terrain; cet achat doit être considéré comme un échange: échange du terrain contre de la marchandise, que représente l'argent. Dans la vie économique, le terrain lui-même n'agit cependant pas comme une marchandise. Il s'insère dans l'organisme social par le **droit** d'utilisation qu'en a l'homme. Ce droit est essentiellement différent de la relation dans laquelle se trouvent le producteur d'une marchandise, et cette marchandise. Dans cette dernière relation, se trouve fondé par son essence le principe qu'elle n'empiète pas sur les rapports d'une tout autre espèce qui s'établissent d'homme à homme, par le fait que l'utilisation exclusive d'un terrain revient à quelqu'un. Le propriétaire entraînera dans un rapport de dépendance, des hommes qui, afin de subvenir à leurs besoins, travailleront pour lui sur ce terrain, ou qui devront y habiter. Par contre, si l'on échange des deux côtés de la véritable marchandise, que l'on produit ou que l'on consomme, aucune dépendance ne s'établit, qui agisse ainsi d'homme à homme.

[02/24] A celui qui pénètre avec impartialité jusqu'à un tel fait de la vie, il apparaîtra que ce fait doit trouver son expression dans les institutions d'un organisme social sain. Aussi longtemps qu'on échange marchandises contre marchandises dans la vie économique, leur mise en valeur reste indépendante de tout rapport juridique entre personnes privées ou groupes sociaux quelconques. Mais aussitôt que des marchandises sont échangées contre des droits, le rapport juridique lui-même est concerné. Ce qui importe, ce n'est pas l'échange en tant que tel. Cet échange est l'élément vital indispensable de l'actuel organisme social, reposant sur une division du travail; mais il s'agit du fait qu'avec l'échange du droit contre de la marchandise, le droit lui-même devient une marchandise s'il trouve son origine **à l'intérieur** même de la vie économique. Ceci ne pourra être évité que si, dans l'organisme social, existent, d'une part, des institutions qui n'ont pour but que de promouvoir la circulation des marchandises de la manière la plus avantageuse; et s'il existe, d'autre part, des institutions qui régleront les droits existant dans le commerce entre producteur, commerçant et consommateur. Ces droits ne se différencient pas du tout, dans leur essence, des autres droits qui doivent exister de personne à personne, dans les relations tout à fait indépendantes d'un échange de marchandises. Si je cause un dommage à mon prochain, ou lui suscite



un avantage dans une transaction marchande, cet acte relève de la même sphère sociale qu'un avantage ou un dommage causé par une action (ou une omission) qui ne s'exprime pas directement par un acte d'échange de marchandises.

[32]

[02/25] Dans l'attitude de chaque homme individuel face à la vie, confluent les effets des institutions juridiques et ceux de l'activité purement économique. Ils doivent provenir, dans un organisme social sain, de deux directions différentes.

Dans le troisième chapitre des « Points centraux » (« Capitalisme et idées sociales » (ga 23-3), Rudolf Steiner esquisse une image de la façon dont ces « effets peuvent couler/fluier ensemble » : des « directions » des institutions de droit, de la pure activité économique et de la vie spirituelle, pour devenir maître du problème qui se cache sous le terme « propriété des moyens de production ». Il retire le terrain de/le sol à l'opposition primitive aux/des mots-clés « propriété privée » - « propriété collective » en surmontant le concept de « propriété » en tant que telle (constamment rigidifiée unilatéralement par le droit romain). La « propriété » des moyens de production (industriels et agricoles) devra être replacée /saisie dans une forme conceptuelle totalement nouvelle, qui ne doit pas être élevée/tirée des habitudes de la pensée juridique, mais à la triple réalité sociale articulée. Seules quelques pensées de base de ce chapitre pourront être citées ici :

[03/29] La possibilité de disposer librement de la base de capital à partir des facultés individuelles ; doit exister ; le droit de propriété lié avec cela doit pouvoir être transformé à l'instant où il se transforme en un moyen de déploiement injustifié de pouvoir.

De nos jours, nous avons mis en place une institution qui tient compte de la demande/l'exigence sociale évoquée ici, uniquement réalisée en partie pour ce que l'on appelle la propriété intellectuelle. Celle-ci passe, quelque temps après la mort du créateur, dans la libre possession de la collectivité. A la base de celle-ci repose une sorte de représentation correspondant à l'essence de la vie en commun humaine. Aussi étroitement liée qu'est aussi la production d'un bien purement spirituel à la dotation individuelle de l'individu : ce bien est en même temps le résultat de la vie en commun sociale et doit être transféré dans celle-ci au bon instant. Mais ce n'est pas différent avec d'autres propriétés. Ce qu'avec cette aide l'individu produit au service de la collectivité, cela est seulement possible dans la participation de cette collectivité. Le droit de disposition sur une propriété ne pourra donc pas être géré/administré séparément des intérêts de cette collectivité.

Il n'est pas à trouver un moyen comment éradiquer la propriété à la base de capital, mais un tel, comment pourra être gérée/administrée cette propriété ainsi qu'elle serve de la meilleure manière la collectivité.

L'État de droit n'aura pas à empêcher l'émergence et la gestion de la propriété privée du capital aussi longtemps que les compétences individuelles restent liées à la base de capital ainsi que la gestion signifie un service pour le tout de l'organisme social. Et il restera État de droit vis-à-vis de la propriété privée ; il ne la prendra jamais en sa propre possession, mais provoquera/obtiendra à ce qu'elle





passé au bon moment au droit de disposition d'une personne ou d'un groupe de personnes, qui peut de nouveau développer un rapport à la possession conditionné par des rapports individuels. L'organisme social sera servi par cela de deux points de départ entièrement différents. A partir du soubassement démocratique de l'État de droit, qui a à faire avec ce qui touche **tous les humains** de la même façon, pourra être veillé que le droit de propriété ne deviendra pas non-droit de propriété au fil du temps. Parce que cet État n'administre pas la propriété elle-même, mais veille à ce qu'elle soit transférée aux facultés humaines individuelles, celles-ci pourront déployer leur force fructueuse pour l'ensemble de l'organisme social. Aussi longtemps que cela semble approprié, par une telle organisation, les droits de propriété ou la disposition de ces mêmes pourra demeurer dans l'élément personnel. On peut se représenter que les représentants dans l'État de droit donneront à différents moments des lois entièrement différentes sur le transfert de la propriété d'une personne ou d'un groupe de personnes à d'autres. Dans le présent, où une grande méfiance s'est développée dans de larges cercles pour toute propriété privée, un transfert radical de la propriété privée dans la propriété publique est envisagé. Si l'on allait si loin dans cette voie, on verrait comment cela empêcherait l'organisme social de vivre. Instruit par l'expérience on prendrait un autre chemin plus tard. Cependant, il serait sans doute préférable de recourir dans le présent à des institutions qui donneraient à l'organisme social sa santé au sens de ce qui est évoqué ici.

D'une conférence donnée le 9 avril 1919 (ga329-4) devant la Fédération des étudiants bâlois (Basler Studentenbund) sur « La volonté sociale et les revendications prolétariennes » :

Tout à fait indépendamment du domaine économique régnera dans l'état de droit autonome l'égalité parmi les travailleurs, qu'ils soient manuels ou intellectuels, la législation du travail y sera fixée. Qu'en résultera-t-il ? Que la vie économique, se suffisant à elle-même, aura sa limite fixée d'un côté par la nature, de l'autre par la vie juridique. La vie économique est sous la dépendance de la nature. Elle dépend pour beaucoup, bon an mal an, de la fécondité des champs, des forces que recèle ou non la terre. On peut, par des procédés techniques, modifier les conditions naturelles de la fertilité du sol, lui venir en aide en modifiant les conditions de l'économie, mais les conditions naturelles existantes imposent malgré tout une limite. Ceci se répercute sur la fixation des prix et sur toutes les installations en rapport avec la vie économique. Il ne viendra à l'idée de personne de vouloir subordonner la nature aux aménagements de la vie économique. De même que la nature est indépendante, de même que le grain de blé germe et sort de terre sans dépendre de la vie économique, de même il faut que les droits des ouvriers se négocient dans le cadre de la vie juridique. L'ouvrier entre dans le cycle de l'économie avec des droits établis en dehors de ce cycle, comme les forces de la nature ont leur siège en dehors du cycle de l'économie. La fixation des prix et tout ce qui d'une manière générale évolue à l'intérieur de la vie économique évolue sur la base de la législation du travail qui s'élabore en dehors de la vie économique. C'est la législation du travail qui fixe les prix, ce n'est pas le cycle économique qui détermine le prix du travail humain.



... On a chez une telle institution à faire avec des transferts de droits. Il appartient à l'État de droit de prendre les dispositions législatives régissant comment ces transferts devraient se passer. Il sera également chargé de veiller à la mise en œuvre et aura à gérer/conduire leur administration. On peut penser que, dans le détail, les dispositions qui régissent un tel transfert de droits seront jugées correctes d'une certaine façon, ou aussi d'une autre, à partir de la conscience du droit. Une sorte de représentation qui, comme celle qui est décrite ici, se veut **conforme à la réalité**, ne voudra jamais plus pointer que sur la **direction** dans laquelle la disposition règlementaires/la régulation peut se mouvoir. Si on va dans cette direction plein de compréhension, on trouvera toujours une solution appropriée dans chaque cas particulier. La chose correcte devra quand-même être trouvée de l'esprit de la chose à partir des rapports particuliers pour la pratique de la vie. Plus un mode de pensée est conforme à la réalité, d'autant moins il voudra fixer loi et règle pour du particulier à partir d'exigences préconçues. - Seulement, d'autre part, justement de l'esprit de la façon de penser, l'un ou l'autre se donnera d'une manière décisive avec nécessité. Un tel résultat est qu'en administrant le transfert des droits, l'État de droit lui-même ne sera jamais autorisé à prendre possession/arracher à soit un capital. Il aura seulement à veiller à ce que le transfert soit effectué à une personne ou à un groupe de personnes qui, en raison de leurs capacités individuelles, laissent paraître ce processus justifié. A partir de cette prémisse, la disposition

[34]

devra aussi tout d'abord s'appliquer en général que quiconque doit procéder à un transfert de capital pour les raisons décrites peut décider, à sa discrétion, de son successeur dans la réalisation/valorisation du capital. Il pourra choisir une personne ou un groupe de personnes, ou transférer le droit de disposition à une corporation de l'organisation spirituelle. Car celui qui a rendu des services à l'organisme social par l'administration du capital jugera aussi de l'utilisation ultérieure de ce capital sur la base de ses capacités individuelles avec compréhension sociale. Et il sera plus utile/serviable pour l'organisme social quand sera construit sur ce jugement que quand y sera renoncé.

Une réglementation/régulation de cette sorte sera envisagée/viendra en considération dans le cas de masses de capital d'un certain montant qui seront acquises par une personne ou un groupe de personnes par des moyens de production (y compris fonds et sol/le foncier)...

Rudolf Steiner avait entre-temps pris la décision de se rendre à Stuttgart afin de prendre personnellement en charge les efforts entrepris. Les dernières conférences de Dornach, qui ont eu lieu dans la première moitié d'avril 1919, ont traité des questions fondamentales de la structure sociale de l'Allemagne vaincue à traiter avec une grande urgence (voir Rudolf Steiner, « Les arrières plans spirituels de la question sociale » "Die geistigen Hintergründe der sozialen Frage". Bâle 1947 -ga 190).

Dans la conférence du 12 avril 1919, il fait ressortir le contraste entre le monde bourgeois, qui s'était développé en Allemagne depuis 1200, et les retardataires dégénérés des « Nibelungen », dont cette bourgeoisie s'était laissé dominer à



travers les siècles :

... Le poème des Nibelungen renvoie à une époque où le paysage devait être très différent en Europe centrale et où des caractères humains complètement différents se sont développés à partir du paysage que plus tard. Quand on a un patrimoine de perception parlant, on ne peut pas autrement que ressentir à partir de la poésie des Nibelungen comment les humains dont nous parlons vivaient dans des régions désolées qui étaient couvertes de forêts denses. Dans une certaine mesure, le caractère de la forêt et tout ce que les humains qui vivent se marque dans des pays couverts de forêts, s'exprime dans les poèmes des Nibelungen. Nous ne pouvons pas nous représenter que les humains des Nibelungen ont, par exemple, ressemblés aux humains, de l'Allemagne postérieure à l'an 1200, bien que les silhouettes dans le Chant des Nibelungen soient déjà très "humanisés". Nous devons nous représenter que ces personnes étaient intérieurement douées d'une vie de l'âme complètement différente de celle de ces êtres humains plus tardifs. Nous devons nous représenter qu'ils avaient un sentiment beaucoup plus instinctif et élémentaire que les gens des « temps plus tardifs ». Le rayon du christianisme n'avait en fait pas encore pénétré les humains des Nibelungen. Mais nous voulons regarder moins sur le contenu de cette vie de l'âme que beaucoup plus sur la vie formelle, le genre de la vie de l'âme de ces humains. C'est justement une plus instinctive quand on ne mécomprend pas le mot, une plus sauvage, plus élémentaire, qui jaillit de l'âme humaine avec une force plus originelle que plus tard.

A peu près avec la fin de l'époque à laquelle le poème des Nibelungen fait encore référence commence alors l'époque, que l'on pourrait appeler l'âge du bourgeois centre européen, l'époque de la vie bourgeoise centre européenne. Comment cela s'en est-il développé ? Cela s'est passé de telle sorte que, peu à peu, les forêts ont été défrichées en larges périphéries, que sur de longues distances de terre en Europe centrale, sur

[35]

des domaines/régions qui étaient autrefois recouvertes de forêts presque impénétrables, de prairies et de champs de céréales se sont dressés. Cela fit monter justement une humanité différente de celle de l'ancienne humanité de la forêt. Cela amena justement la bourgeoisie centre européenne de la première période d'évolution de l'âme de conscience ...

Mais c'est unilatéral de parler d'un courant culturel et de dire : avec le XIIIe siècle, la bourgeoisie centre européenne monte de l'humain des Nibelungen et devient le porteur de cette culture centre européenne..... ce n'est qu'une partie de la vérité... l'autre partie est que quelque chose est resté du vieil humain de la forêt et des Nibelungen, que quelque chose est resté en arrière de tels caractères qui ont continués à vivre dans leur âme l'ancienne époque dont informent les poèmes des Nibelungen. Les humains qui, si je puis me permettre, sous le soleil des champs de céréales et des prairies se sont développés à la bourgeoisie centre européenne n'étaient pas les seuls à avoir vécu en Europe centrale après l'an 1200 et plus tard jusque dans le XXe siècle, mais d'autres humains étaient à côtés qui



s'étaient quelque peu gardé en retrait quelque chose de la vieille sauvagerie intérieure de l'âme et de la primitivité d'âme des humains des Nibelungen.

Mais quand on saisi un tel phénomène des yeux, on n'a pas la permission d'oublier que le temps progressant n'est pas dénué de signification pour l'évolution de l'humanité, que le temps progressant représente une réalité. Par conséquent, quand quelqu'un retient ce qui appartient réellement à un âge plus précoce de la culture de l'âme, ainsi il ne reste pas dans la même ambiance qui correspond à cette ancienne culture de l'âme, mais il entre dans la décadence, dans une direction de déclin et devient étranger aux exigences du temps. Il développe plus tard, des qualités qui auraient dû être développées plus tôt. Et ce qu'il développe plus tard, il le développe non pas comme il l'aurait fait auparavant, mais d'une manière pathologique, avec les signes caractéristiques du déclin, de la décadence. C'est pourquoi, nous avons donc vu en sur une ligne se développer la bourgeoisie moderne centre européenne, que j'aimerais appeler le produit suprême des champs de céréales et des prairies qui ont émergé des forêts ; de l'autre côté, nous voyons au milieu sous ce bourgeois en Europe du centre les humains qui ont conservé l'ancienne vie de l'âme des Nibelungen, qui ont seulement accueilli extérieurement le temps plus récent, même le Christianisme, et qui vivaient cet ancien caractère intérieur des âmes de Nibelungen dans la forme du déclin. Les humains maintenant, qui ont représentés par leur vie ce vieux caractère des Nibelungen dans sa forme délabrée sont les princes territoriaux centre européens et leurs partisans, les princes territoriaux qui ont maintenant chût par dizaines de leurs trônes. Personne ne comprend ce qui se déroule tragiquement aujourd'hui, qui ne sait pas aussi saisir de l'œil ce soubassement des événements, - qui ne sait pas saisir de l'œil que pendant des siècles la partie la plus avancée de la population centre européenne a été gouvernée et administrée par cette partie là qui a retenu le caractère d'âme des anciens humains sauvages des Nibelungen sous sa forme de déclin....

Ainsi, de l'an 1200 jusque dans le XXe siècle, l'évolution à la mesure de la nature de l'Europe centrale se tenait en vis-à-vis d'un luciférien qui a déployé la sauvagerie des Nibelungen restée en arrière comme vie de l'âme dans une époque qui avait entre-temps changé. Regardons ces deux courants. Regardons celui dont nous avons la permission de chercher le point de départ autour de l'an 1200, et plaçons-lui en vis-à-vis l'élément luciférien des princes territoriaux.

[36]

Alors nous comprendrons la terrible fusion/le terrible regroupement luciferien-ahrimanien qui était venu en l'état dans la dernière phase de son rôle allant en vis-à-vis de l'Europe centrale, dans la dernière décennie du XIXe siècle et dans les premières décennies du XXe siècle 1). Je pense la fusion de l'élément ahrimanien de l'industrialisme moderne avec la technologie et le capitalisme et de l'ancienne principauté territoriale, le Junkertum, les partisans de l'ancienne sauvagerie des Nibelungen tombé en décadence. C'est ce qui a conduit l'Europe centrale à sa perte. Ce mariage ahrimien-luciférien entre l'industrialisme montant (d'autres régions du monde ont été saisies par cela d'une manière différente que l'Europe



centrale, où l'ancienne sauvagerie des Nibelungen régnait dans la principauté territoriale) et les administrateurs politiques d'Europe centrale, la principauté territoriale, ce fut cela aussi qui ne laissa pas venir en l'état le déploiement d'une véritable mission centre européenne et allemande exigée/promue dans mon appel (« Au peuple allemand et au monde de la culture »). Et si devait être une fois décrit franchement et librement quels terribles symptômes d'un déclin tragique d'histoire mondiale étaient disponibles plus loin de 1914 à 1918, tout de suite en Europe centrale, on aurait à décrire pour cette Europe centrale la coopération cruelle et redoutable de la vieille noblesse dégénérée des Nibelungen avec le soulèvement/la montée, par aucune prétention intérieure de l'âme justifiant sa position historique mondiale, de l'humanité industrielle d'Europe centrale. Les types qui se sont montrés en Europe centrale au cours de ces années à partir de ces deux cercles différents sont devenus les plus terribles dévastateurs de l'Europe centrale ; ce furent les humains qui, d'une arrogance infinie à partir d'une praxis prétentieuse ont piétiné à travers les années tout ce qui voulait avoir n'importe comment un effet sur un de nouveau remarquer ce que Walter von der Vogelweide a commencé à chanter et qui trouva sa clôture/conclusion avec le Goetheanisme...

La dernière conférence de Rudolf Steiner (14 avril 1919 –ga190-12) avant son départ pour l'Allemagne contient, dans sa deuxième partie, un avertissement pressant : ne pas envelopper les idées de la tri-articulation dans des « systèmes de cliques et sectaires », qui pêchent contre « l'impulsion la plus significative du temps... contre l'individualisme dans le domaine spirituel ». Pour fin, il se tourne vers les « têtes suisses » et les « cœurs suisses » :

(trad. existante revue)

L'impulsion correcte tout de suite pour ces idées, qui veulent apporter un salut social à l'humanité, serait là, où elles se passeraient de la liberté sur un sol duquel ont peu dire : chez nous ne sont pas venus les bolchevistes, nous avons encore quelque chose des anciens états. O, quand tout de suite sur ce sol ici, avant qu'aussi ici l'eau coule aux gens dans la bouche, de la compréhension serait développée pour cela, de développer ces idées de la **libre volonté**, alors la Suisse pourrait devenir le jardin fleuri de l'Europe ; car par sa situation géographique elle est armée pour cela ! Elle est armée avec une immense mission, malgré sa petitesse. Mais cette mission, elle pourra seulement la remplir quand d'une volonté libre elle accomplit ce que ni les États orientaux et centraux ne peuvent plus accomplir d'une volonté libre – là il aurait du attaquer plus tôt – et ce que les États occidentaux ne feront pas parce qu'ils n'ont pas les dispositions suffisantes pour cela. Ici seraient des dispositions, ici seraient des conditions géographiques préalables, ici tout serait disponible. Ici est seulement nécessaire: la bonne volonté à la libre décision humaine. A cela appartient justement tout de suite l'activité de la pensée.

[37]

A cela appartient la **volonté de penser**. La volonté de penser est ce qui manque le plus souvent à l'actuelle humanité. La volonté de penser se développe aussi géographiquement très bien parmi ces humains auxquels les âmes viennent parce





qu'ils veulent arrivés dans les montagnes. La volonté-penser ne se développe pas dans des régions où l'on poétise « Les trois tziganes » (Lenau). C'est un très beau poème, mais il est poétisé dans la plaine. Aujourd'hui l'humain n'a pas besoin de mentalité des plaines, aujourd'hui l'humain a déjà besoin de mentalité des montagnes. C'est pourquoi beaucoup pourrait sortir des montagnes suisses, c'est pourquoi aimerait-on ici aussi certaines bases, avoir un point de départ pour quelque chose. Et c'est pourquoi il me semble important, tout de suite ici ne pas faire silence/se taire, mais parler sur les grands besoins du temps, aussi longtemps qu'on le peut. Et j'appelle particulièrement, nos amis, ici en Suisse, à comprendre les exigences après les explications, de veiller à cela que les exigences du temps passent tout de suite dans la conscience des habitants d'ici. D'autant plus de têtes-suisses et de cœurs-suisses seront tout de suite gagnées pour les idées sociales, d'autant mieux ce sera pour l'Europe et le monde...

Le 20 avril, Rudolf Steiner voyagea vers Stuttgart, où, entre-temps, une activité dévouée avait été développée sur la base de l'appel "*An das deutsche Volk und die Kulturwelt*" (« *Au peuple allemand et au monde de la culture* »), toutefois ponctuée de dilettantismes imposés trop énergiquement. Grâce à une formation complète/englobante, il a commencé à améliorer ce zèle d'un état où les génialités et les impétuosité étaient mélangées en une forêt vierge en un sol cultivé travaillé vers des fruits et une récolte.

Le 22 avril (ga 330-2), une réunion des signataires allemands de l'appel a eu lieu. Les « *Points essentiels* » venaient de sortir et sur leur troisième chapitre « *Capitalisme et idées sociales (capital, travail humain)* » avait déjà été vivement discuté, spécialement sur le sens de la phrase « .... *Les objets de la propriété seront amenés dans le flux de la vie sociale...* ». Un participant a demandé si « *le sol pouvait aussi être maintenu en flux* » et a donc visé avec cela ces explications richement différenciées dans le chapitre mentionné des « *Points essentiels* » qui montrent comment la propriété des moyens de production

« ...arrête d'être ce qu'elle a été jusqu'à présent.... elle n'est pas à ramener à une forme qui a été surmontée, telle que la propriété commune/de commun la représenterait, mais elle sera poursuivie vers quelque chose de complètement nouveau... »

— notamment à des organisations/aménagements par lesquels la circulation des moyens de production est stockée dans le cycle des capacités humaines productives et protégée contre les dangers de l'économie monétaire abstraite et de la fonction publique abstraite d'Etat. La réponse résonnait :

Vous trouverez que dans les « Points clés », la question des sols est seulement traitée accessoirement. La terre n'est rien d'autre qu'un moyen de production et peut seulement être traitée ainsi. Avec la question du sol est liée celle de l'argent. A fonds et sols règnent les plus grands des mensonges sociaux. Vous tous possédez de facto un bout de sol. Ce que vous possédez sinon n'a aucune valeur réelle quand ce n'est pas couvert par un bout de sol. On doit calculer : un certain territoire divisé par le nombre des humains qui vivent dessus ! Que vous ne possédiez pas ce sol réellement est une escroquerie. Cela est rendu inefficace/inopérant par des droits. Ainsi les conditions/rapports au sol sont liés/pendants à l'être





humain individuel/particulier. Fond et sol/le foncier est un moyen de production.

[38]

Par la division du travail beaucoup est devenu des moyens de production qui ne l'était pas auparavant. Quand un tailleur se fait lui-même un costume, ainsi il est un moyen de production. Le foncier est à traiter exactement dans le même sens : seul devrait disposer du moyen de production celui qui peut l'utiliser... La devise-or signifie meurtrir /contusionner le monde entier par la politique anglaise. L'or doit être remplacé comme **base de la devise par les moyens de production utilisables ...**

Ces mots ramassés à propos de la base de devise indiquent des réflexions globales qui seront ensuite développées dans le « Cours d'économie nationale ».

Le 23 avril 1919, Rudolf Steiner donna une conférence (ga330-3), entre autres, aux ouvriers et employés de la fabrique de cigarettes Waldorf-Astoria :

D'un côté, la **vie de l'économie** est **dépendante des forces de la nature**. Vous pouvez seulement les maîtriser à un certain degré dans la vie de l'économie. Elles interfèrent dans les rapports humains. Combien de blé, par exemple, pousse bien dans un quelconque pays, combien de matières premières se trouvent sous la terre, cela est donné dès le départ, et nous devons nous y orienter. On ne peut pas dire : on doit avoir les prix de l'un ou de l'autre ainsi, si cela contredisait la quantité des matières premières/brutes/cruës. C'est une limite. Une **autre limite** doit devenir l'utilisation de la **force humaine de travail**. Tout comme les forces de la nature travaillent à la croissance du grain sous la terre et au-dessus de lui, et que l'homme n'y peut rien dans la vie de l'économie, la vie de l'économie doit recevoir la force de travail du dehors. Quand elle sera fournie/livrée de l'intérieur, le salaire sera toujours dépendant de la conjoncture économique. Ce n'est que lorsque, en dehors de la vie de l'économie, tout à fait indépendamment, sur une base purement démocratique étatique, la façon du travail sera déterminé, combien de temps le travail a la permission de durer, alors le travailleur entre dans le travail avec son droit du travail établi. Alors le droit du travail fonctionne/œuvre comme une force naturelle. Alors, **l'économique est coincée entre la nature et l'État de droit...**

Le 24 avril, un débat a eu lieu dans le cadre de la « Fédération pour le tri-articulation » nouvellement créée. Un participant a amené la parole sur la signification des « postes frontières » et le procès-verbal de la réunion a fait état de la réponse à cette question : L'appel "An das deutsche Volk und die Kulturwelt" (« Au peuple allemand et au monde de la culture ») devait tout d'abord être orientée sur l'action de politique étrangère. Il l'aurait déjà dit à Kühlmann (le ministre allemand des Affaires étrangères) (lors d'une discussion sur les possibilités d'un accord de paix) :

Depuis la migration des peuples, les différents internationaux ont toujours porté sur des questions économiques. Certains des trains des germains ont été en partie dans la jachère. Mais aujourd'hui, on veut poser les sols les uns sur les autres, par exemple l'Allemagne et la France en Alsace-Lorraine. S'il avait été proclamé que



l'Alsace-Lorraine ne serait administrée par l'État qu'en matière juridique, sans égard à l'économie et à l'école, de sorte que, par exemple, les enfants peuvent aller à l'école en France ou Allemagne, la solution aurait été facile. C'était la même chose en Serbie. A Vienne on entendait souvent dire que la guerre était une "Saukrieg"/« guerre de cochon », éclatée à cause de l'importation des porcs serbes. Il aurait été extrêmement efficace de maintenir des **relations économiques par-dessus les frontières**. En Autriche, une évolution en direction de la tri-articulation aurait été des plus nécessaires...

[39]

Dans une conférence devant les ouvriers des chantiers Daimler à Untertürkheim, avec qui Rudolf Steiner a essayé de rentrer en discussion sur des concepts de base du marxisme, il a expliqué (le 26 avril 1919 - ga 334-8) :

La vie de l'économie elle-même peut seulement être considérée de la bonne manière quand on voit comment elle frôle/jouste d'un côté les **conditions naturelles**. Voyez-vous, là il y a le pays de Bade, il produit du charbon, il produit du blé. Dans le sol à l'intérieur, par exemple, il y a les forces de la nature qui justement appartiennent au sol et qui produisent le blé. La pluie nécessaire tombe d'en haut. Ce sont les conditions naturelles. Elles peuvent être traitées par des moyens d'aide technique, mais il y a une limite à la vie de l'économie. Ce serait terriblement stupide si quelqu'un voulait donner une loi issue de conjonctures économiques, dans laquelle serait écrit : maintenant, si nous voulons des prix raisonnables, des conditions économiques raisonnables, en 1920 nous avons besoin d'une année où il y a tant de jours de pluie et tant de jours ensoleillés, où tant de forces doivent travailler sous terre. (Rires.) Vous riez avec droit. Il serait très stupide, qui voudrait donner des lois sur ce que la nature elle-même détermine, qui, à partir de la vie de l'économie, voudrait inventer les exigences de comment la nature devrait travailler avec ses forces. De même que la vie de l'économie est limitée là, de même le sol d'un pays peut seulement fournir une certaine quantité de matières premières, de même la vie de l'économie doit être frontalière de ce qui se trouve en dehors de cette vie de l'économie, à la **vie de droit**. Et dans l'État de droit, seules pourront être établies et réglementées les choses en quoi tous les humains sont égaux, ce qui pourra réellement être placées sur le terrain de la démocratie. Ainsi, nous arrivons à une tri-articulation de l'organisme social sain ....

Extrait de la conférence publique du 13 mai 1919 à Stuttgart (ga330-6) sur « L'avenir du capital et du travail humain » :

Ce qui est nécessaire pour le redressement/l'assainissement de la société humaine cela sera obtenu par la **circulation du capital** – « possédé » par personne-, c'est-à-dire le capital réel, le moyen de production. Ce qui est versé aujourd'hui, ce qui est retiré, ce que les gens appellent leur « capital », en billets d'hypothèques, en lettres de gages ou obligations, etc., est absolument inutile dans le processus réel de développement de l'ordre sociétal. Cela est retiré de cet ordre de société, et cela place les humains qui le sortent, eux-mêmes hors de cet ordre de société, les rend plus ou moins parasites et parmi ceux qui produisent les grandes forces du mécontentement à l'intérieur de l'organisation sociétale...



## L'humain devra à l'avenir s'adonner de tout son être à l'organisme sociétal ....

Dans la conférence publique « Détails sur la réorganisation de l'organisme social » du 16 mai 1919 (ga330-7), le concept de formation des prix et le concept historiquement et structurellement imbriqué de la propriété agricole ont été ajoutés au tissu des problèmes particuliers traités jusqu'ici :

[40]

Les prix eux-mêmes - on peut le dire - seraient indifférents ; il s'agirait seulement toujours que l'on gagne ce que les choses coûtent. Mais ce serait seulement le cas dans les sociétés qui ne produisent que de purs produits du sol. A l'instant où, dans une société, des produits doivent être fabriqués en même temps, pour lesquels des moyens de production fabriqués par l'humain sont nécessaires, il y a un **prix normal nécessaire** qui n'a pas la permission d'être sous-coté/ franchi vers en dessous.

Les moyens de production fabriqués par l'humain (non donnés/offerts par la nature) ont dévoré des coûts pendant la fabrication. Ceux-ci doivent être amortis pas seulement de manière privée mais aussi de la manière d'économie de peuple. Le prix des produits fabriqués avec eux doit donc nécessairement inclure un taux d'amortissement qui ne peut être franchi par en dessous/minimisé.

A cet égard, beaucoup pourrait être appris de l'histoire... pour les régions les plus importantes de l'Europe centrale, nous étions déjà une fois si loin qu'il y avait presque une sorte de **formation normale de prix** sur de vastes territoires. C'était environ vers le **milieu du 15e siècle**. Cette formation normale de prix, qui couvrait alors une grande partie de l'Europe, était seulement devenue possible parce que les anciens rapports de servitude et de demi-esclavage, les vieilles bailleries et du genre avaient progressivement cédé la place à de meilleures conditions (meilleures conditions, absolument aucunes conditions idéales).

Mais alors, un événement s'est produit qui a retiré le sol à cette évolution économique. On ne peut pas du tout dire facilement ce que cela aurait signifié pour l'humanité européenne si cet événement ne s'était pas produit. (Évidemment, je ne veux pas mal interpréter l'histoire, je ne veux pas céder à la critique historique, mais seulement montrer ces choses pour une meilleure compréhension, parce que ce qui est arrivé devait arriver). Il est impossible d'imaginer le développement économique que nous aurions connu si ce qui avait déjà été préparé vers le milieu du XVe siècle avait trouvé une suite directe. Mais elle a été coupée par l'introduction radicale des **concepts romains de droit**, a été coupée par ce que la vie de l'économie a tout de suite été perturbée du sol de droit. Celui qui connaît ce phénomène dans ses fondements a déjà en lui une preuve historique extrêmement forte de la nécessité de la séparation de la vie réelle de l'État de l'économie. De vieilles habitudes d'humains ont conduit à une certaine sympathie pour ces concepts romains de droit. (Dans le pays balte, d'où sont parties tant de choses réactionnaires, se sont trouvés des gens au parlement de l'État qui disaient : Selon les concepts romains de droit, que nous devons réintroduire parce que ce sont les corrects, les agriculteurs devraient à nouveau devenir des esclaves !) De telles choses doivent être vues aujourd'hui dans toutes leurs conséquences pour



le présent.

Le concept romain de « *dominium* » a introduit dans le développement social de l'Europe centrale une structure juridique objective abstraite, qui s'est imposée avec une cohérence implacable entre les humains travaillant le sol et ce sol lui-même, provoquant donc un déracinement conceptuel. Sous la validité du concept abstrait de « *dominium* », par exemple, la différence entre la rente foncière et les intérêts du capital - dont le premier indique sur le moyen de production donné naturellement, le second les moyens de production fabriqués - ne pouvait rester visible. Dans une économie monétaire abstraite, les deux devaient se confondre de façon indiscernable.

Le 30 mai 1919 (ga337a-2) eut lieu une « *soirée de questions* » du "*Bund für Dreigliederung (Fédération pour la triarticulation)*". Rudolf Steiner a développé les pensées suivantes pour l'ouverture :

[41]

Fondamentalement, il a encore peu été remarqué qu'avec l'impulsion à l'organisme social tri-articulé devrait être indiquée la **tâche la plus importante** qui a été placée à partir des conditions d'évolution de l'humanité **au cours des périodes les plus récentes** de cette humanité. Ce n'est vraiment pas à partir d'un pessimisme exagéré quand on exprime aujourd'hui qu'il y en a encore trop peu, vraiment trop peu, pour voir la grande gravité du temps et les exigences du temps dans les cercles les plus larges.

Nous sommes vraiment confrontés à une tâche qui est presque énorme. Car tout le développement de l'humanité nouvelle a atteint un point culminant pour fixer cette tâche une fois pour toutes, et elle a été fixée pour l'humanité à partir des événements significatifs de cette catastrophe de la guerre mondiale. Cependant, l'importance extraordinaire de cette tâche aujourd'hui n'est nullement comprise dans les cercles les plus larges. Et on aimerait croire que c'est même à nouveau une tâche en soi : amener pleinement à la conscience la gravité de cette tâche du présent.

La tâche apparaît d'abord dans les phénomènes, dans les faits de l'époque. Les humains des plus différentes classes, des cercles de la société et des partis prennent leur position sur ces phénomènes, sur ces faits de l'époque.

De tout ce qui a résulté de telles prises de position jusqu'à ce jour, vous vient en fait une double chose en vis-à-vis. Et j'aimerais caractériser cette double chose en manière d'introduction, parce qu'avec le questionnement d'aujourd'hui, des questions plus concrètes et plus individuelles, des questions pratiques doivent venir à l'ordre du jour. Mais aujourd'hui, il est nécessaire que l'humain regarde encore et encore le grand, le complet de la tâche, afin que la responsabilité des grandes questions de l'époque soit ébranlée en lui.

Il y a une double chose, disais-je, que l'on peut constater quand on considère la prise de position des milieux les plus divers aujourd'hui sur cette grande tâche. On peut dire qu'une **sorte d'humain** qui prend position a avant tout intérêt à **établir de nouveau**, d'une certaine manière, ce qui a été détruit par la catas-



trophe de la guerre mondiale sous une forme ou une autre où on la trouve acceptable. Et l'**autre sorte d'humain**, venant d'un tout autre côté, a avant tout intérêt, pourrait-on dire, à **tout faire différemment qu'avant** la catastrophe de la guerre mondiale - en partie en poursuivant l'objectif que des choses aussi terribles ne puissent plus arriver à l'humanité, en partie aussi par le sentiment et la conviction que sur la base de l'ancien ordre économique, étatique et spirituel ne peut simplement plus être fait aucun progrès, que l'on doit prendre la reconstruction très sérieusement en mains.

Quand nous voulons plus nommer une sorte d'humain - face à des exigences donc totalement nouvelles - les humains **conservateurs**, alors notre coup d'œil sera dirigé vers tous ces cercles qui sont en quelque sorte liés à ce que l'ancienne façon de voir le monde a apporté avant tout aux ordonnances économiques de l'humanité. De l'autre côté, nous voyons les **partis qui se lancent/précipitent en avant**, qui se composent notamment du prolétariat ; et ici nous voyons ce qui prend position d'une manière complètement différente sur la grande tâche - de telle sorte **qu'une sorte d'humain ne comprend plus l'autre**.

[42]

Si l'on cherche les raisons de ce malentendu - je veux seulement l'évoquer aujourd'hui en esquisse - alors on trouvera que, d'un côté, les **représentants du vieux**, qui souhaiteraient d'une quelconque manière continuer à être liées à cet ancien, ont perdu un **objectif culturel** réel au cours de l'histoire moderne/récente et ont **conservé** une **pratique culturelle** ancienne dans laquelle elles ont continué à travailler - ont continué à travailler sur la base de l'œuvre du prolétariat dans la nouvelle ère. Ces gens ont une pratique, mais cette pratique n'est plus imprégnée d'impulsions intentionnelles/pleines de but. Cette pratique s'exprime toujours en ce que lorsque l'on demande à ces humains : « Comment voulez-vous réellement avancer maintenant que les grandes tâches arrivent ? » - ils répondent n'importe comment quand-même avec ce qui signifie une poursuite de l'ancien. Mais ils ne répondent aussi pas avec un quelconque grand but; ils répondent, pris au fond, seulement avec ce qui a surgi pour eux de la routine de la pratique antérieure. Ils ont une praxis sans but.

De l'autre côté, se tient le **prolétariat**. Il a un **but** - un but qui peut s'exprimer des plus différentes manières ; mais c'est un but - mais il n'a **aucune praxis**. A ce prolétariat manque toutes les possibilités pratiques de transposer dans la réalité ce qu'il définit n'importe comment dans ses objectifs.

Ainsi, d'un côté, se tient une ammenée du passé **pratique sans but**, de l'autre côté, un nouveau **but sans pratique**. Le prolétariat a été tenu à l'écart de la pratique, - été seulement appelé à la machine, - seulement été attelé dans la fabrique et dans le capitalisme. À partir de là - j'aimerais dire : en se précipitant contre ce qu'il a vécu là dedans - un objectif a grandi. Mais ce n'est jamais liée à la direction/la conduite, des formes de l'économies elles-mêmes. Aujourd'hui, il exige des formes de vie. Il ne sait rien d'une praxis.





## D'où vient cette faille ?

Cette **faille** vient justement **de ce que** nous sommes placés **devant le plus gros problème de ces temps nouveaux**. Et ce plus grand problème de ces derniers temps, il s'est levé juste à l'époque qui a amené l'industrialisation à son apogée. Il repose, j'aimerais dire, tout d'abord caché dans le domaine économique, mais étend ses différentes branches aux autres formes de vie. Ce problème est si important que même des têtes aussi aiguisés que Walter RATHENAU, par exemple, l'ont au plus un peu effleuré, mais n'en sont pas venus à une compréhension claire de ce problème dramatique du temps présent, dont nous souffrons tous, et qui exige sa solution impérieusement. Au moins, l'impulsion pour la tri-articulation de l'organisme social aimerait, sans préjugés et pleine de vie, considérer ce problème.

Et si je devais évoquer ce problème en quelques mots – dans une certaine mesure comme introduction à la conférence de demain, qui devrait le traiter dans sa forme spéciale – alors je dois dire que ce problème a dû lentement émerger dans l'humanité et atteindre, pour ainsi dire, le plus haut niveau de déploiement à l'ère de l'industrialisation toujours plus étendue et de la technique moderne.

Il se tient devant nous aujourd'hui, questionnant et menaçant. Il consiste en ce que **tout industrialisme dans l'économie de peuple** – ce n'est pas autrement !- **travaille avec un passif**, et que l'économie de peuple doit être enclenchée là-dessus, de savoir, que tout industrialisme vis-à-vis de ce qu'est l'économie de peuple de l'humanité, aussi loin qu'il continue à se développer et à évoluer toujours plus loin par ses moyens de production, que **tout industrialisme travaille avec un sous bilan**. Aussi loin qu'il travaille dans l'économie humaine de peuple avec un sous-bilan, **le manquant doit être remplacé d'un autre côté**.

**C'est là le grand problème du présent** : que tout industrialisme travaille avec un sous-bilan, et que la question ne pourra être posée par moi ou par d'autres : d'où ce sous-bilan sera-il couvert ? – mais que la vie est constamment appelée à couvrir le sous-bilan de l'industrialisme.

D'où sera-il couvert ? **Il sera seulement couvert par le sol ! Seulement par ce dont le sol est couvert/produit**. Et dans la nouvelle économie de peuple, nous sommes constamment dans ce processus de changement – qui sera recouvert par les processus secondaires – : que le sous-bilan de l'industrie devra être couvert par le sur-bilan de la production agricole au sens le plus large.

**Tout** ce qui, comme **question de salaire, question de capital, question de prix**, est à l'intérieur de la vie moderne, cela relève **simplement de ce que l'excédent doit migrer de la production du sol dans le sous-bilan de l'industrie**.

Dans les dernières conférences du « Cours d'économie nationale », cet état de fait macroéconomique – qui est obscurci par la combinaison d'intérêt du capital et de rente foncière – sera saisi de manière conforme à la réalité dans une vision globale de la devise.





Mais ceci est lié à autre chose. C'est lié avec ce que que, d'un côté, tout ce qui est pendant au sol chez l'humain tend vers un certain **conservatisme**. (Cette chose se laisse strictement prouver, je veux quand même aujourd'hui seulement l'évoquer en manière d'introduction). Si seulement le sol et ses produits étaient disponibles, nous devrions rester plus ou moins dans les états primitifs de l'humanité en rapport à la culture. Le progrès de l'humanité vient de ce que l'industriel, avec sa division du travail très poussée, favorise ce progrès. L'industriel devient porteur de progrès dans les plus différents domaines, d'abord le libéralisme, puis le socialisme. Et c'est ainsi que se transfère, sur la **mentalité** humaine, ce qui s'exprime dans le **contraste** significatif – j'aimerais dire **à la mesure d'un livre/comptablement - entre sol et moyens de production de l'industrie**. Et en ce que les mentalités humaines se disputent dans la vie, ce conflit est intimement pendant à ce qui est en dessous : les intérêts opposés du sol et des moyens de production de l'industrie.

Mais d'une autre façon encore ce problème s'est aggravé ces derniers temps. Nous ne voyons pas seulement que dans les parlements - issus de l'opposition à laquelle j'ai fait allusion, simplement issus des actifs et des passifs de l'ensemble de l'économie mondiale - le libéral et le socialiste sont assis à l'opposé du conservateur. Mais en ce que d'un côté, tout ce qui est pendant avec le sol, œuvre en favorisant ce qui reste immobile – pour une culture restant plus ou moins immobile, une économie immobile –; de l'autre côté, tout ce qui est pendant avec l'industrie, pour le progrès de l'économie, s'est glissé/insinué non seulement l'élément conservateur et progressiste dans les **représentations de peuple** de l'humanité, mais se sont infiltrés les **intérêts économiques**.

[44]

Et ainsi on en est venu à ce que l'évolution spirituelle de l'humain et les intérêts économiques de l'humain sont **chaotiquement jetés aux dés** ces derniers temps dans notre **ordre d'état unitaire**.

C'est le grand problème qui se tient devant les humains aujourd'hui - énorme – aimerai-je dire. A ce problème les gens se tenant à gauche et à droite sont en train de trafiquer/doctriner/doctorer. Parce qu'il est si énorme, c'est pourquoi aussi le terrain d'entente est si difficile : parce que les humains veulent seulement se tenir à ce qui est le plus proche, et appellent seulement cela pratique, pendant que le temps nous fixe la tâche d'**amener à une solution**, dans l'évolution la plus récente de l'humanité, un **grand résultat de livre/comptable**, entre **produits du sol et produits industriels**, dont, des deux, l'humanité se nourrit, se vêt et satisfait d'autres besoins.

Tout ce qui est apparu, c'est finalement, j'aimerais dire, presque numériquement à reporté/attribuable au résultat du livre/comptable cité. Mais on a besoin vraiment de bonne volonté pour s'impliquer dans la force de base de la vie vraiment pratique quand on veut aussi seulement voir la tâche. Mais aujourd'hui, nous sommes sur le sol où nous devons voir cette tâche : que doit être rejeté/repoussé l'un hors de l'autre de la bonne manière, ce qui tourbillonne chaotiquement l'un



dans l'autre. C'est la tâche que l'impulsion pour l'organisme social tri-articulé veut se fixer, qui veut articuler de manière correcte un **organisme social sain** en ses **trois domaines de vie** sains : le spirituel, le juridique et l'économique.

C'est simplement à cause de ce qui repose dans ce développement/cette évolution du temps nouveau que ce problème est apparu. Et puissions-nous encore aujourd'hui trouver contestables les prochains résultats auxquels l'impulsion pour l'organisme social tri-articulé est parvenu : - sans s'interroger vers ces trois domaines de la vie, sans s'efforcer de créer une forme pour l'organisation correcte de ces trois domaines de la vie dans le futur, sans s'efforcer d'y parvenir, on ne s'approche pas du problème majeur auquel nous sommes confrontés, - qui seul peut mener hors du chaos menaçant et de la confusion menaçante.

Je voulais seulement dire cela en manière d'introduction, parce que, d'un côté, devrait être vu comment l'impulsion pour l'organisme social tri-articulé s'inscrit réellement au plus haut, qui fixé à l'humanité comme une grande tâche de l'évolution historique, et parce que, de l'autre côté maintenant la réponse aux questions pourra montrer combien on peut déjà dire aujourd'hui d'après un côté ou l'autre d'une observation réelle de la vie sur ce qui se donne dans le détail pour les poseurs de question.

Le lendemain, le 31 mai 1919 (ga330-8), Rudolf Steiner vint à parler à plusieurs reprises sur les problèmes du sol dans une conférence publique sur « *L'Impulsion pour l'organisme tri-articulé aucun 'pur idéalisme', mais une exigence du moment immédiatement pratique* »:

Nous avons à notre époque, des impulsions multicolores, jetées les unes à travers les autres comme avec des dés, qui remontent encore à des anciens temps des origines, d'époque où des masses de peuples envahissaient des masses de peuples et ont construit des dominions, ont **conquis le sol** et ont **fondés les droits du sol/foncier** sur la base de la conquête du sol, dont la conséquence ultérieure devint alors tout le droit restant. Nous avons dans nos concepts de droit et nos impulsions de droit les représentations, statuts et lois les plus archaïques qui viennent encore de la conquête du sol.

[45]

« De ce droit qui est né avec toi », de cela n'est malheureusement pas encore la question dans de nombreux domaines. Cette époque, elle nous a laissé beaucoup de choses en héritage ; elle a laissé derrière elle tout ce qui est lié au sol dans l'économie de peuple.

Plus tard, elle a été rejointe par le temps de l'industrialisme, qui a conduit au capitalisme, qui est aujourd'hui combattu avec tant d'acharnement par les cercles les plus larges. Que signifie le capitalisme ? Le capitalisme ne signifie rien d'autre que la possession privée des moyens de production. Et ainsi se font face - ce qui se montre quand on s'efforce de se faire une vue d'ensemble de l'économie de peuple de toute la terre civilisée - ainsi se font face : d'un côté les rapports qui montent de l'utilisation du sol au sens de l'économie humaine de peuple, et les



rapports qui découlent de la possession des moyens de production et leur utilisation dans le sens de cette économie de peuple. Très peu d'humains envisagent que jusqu'au moindre détail, jusque dans les cinq sous que je sors de mon porte-monnaie pour m'acheter quelque chose de mineur, joue la **lutte d'économie de peuple entre les rapports du sol et les rapport des moyens de production.**

Toute notre économie de peuple est une recherche permanente après l'équilibre/la compensation entre les rapports du sol et rapports des moyens de production. En tant qu'humains du temps nouveau, avec **tout notre destin de vie dans tous les domaines de la vie**, nous sommes contraints là-dedans.

Ce qui en est ressorti, au fur et à mesure que les structures bourgeoises de société émergeaient des anciennes structures aristocratiques de société, peut être décrit comme le fait qu'à travers ces structures bourgeoises de société, le marché d'aujourd'hui est né, sur lequel l'offre et la demande règnent d'une manière anarchiste. Sur le marché apparaît le **capital**, qui aujourd'hui va de main en main, de société en société ; sous le principe de l'offre et de la demande œuvre aussi l'humaine **force de travail**, qui se tient dans le rapport de salaire, et circulent les **biens** réels, les prestations des humains.

Trois sortes de choses ont été jetées sur le marché par l'ordre bourgeois de société : le capital, le salaire et la prestation, et sous l'influence de cet ordre bourgeois de société, le **capital** est devenu le **moyen de remplacement** pour quelque chose qui était apparemment quelque chose de tout autre sous l'ancien ordre aristocratique du monde :

Sous l'**ancien ordre aristocratique du monde**, fondé sur la conquête de la terre, tout ce qui était échangé de **prestations entre les humains** était déplacé dans la **sphère de droit** : les impôts devaient être payés au seigneur du bien ; en tant que travailleurs, on avait le droit de conserver tant et tant. Tout cela s'était déplacé dans la sphère de droit. On avait un droit de consommer tant et tant soi-même ; on avait un devoir parce que l'autre avait le droit de consommer tant et tant de ce qu'on produisait à son service. Le droit réglementait dans l'ancien ordre aristocratique, cela signifie le privilège, le droit de classe réglementait ce qui était les besoins humains. Beaucoup de cela résonne dans notre temps et oscille jusqu'à la pièce de dix pfennig/centimes que je sors de mon porte-monnaie pour m'acheter quelque chose.

Et dans ce son résonne l'autre qui **a pris la place de cet ancien ordre de droit** ; il résonne ce qui a fait marchandises le capital, le travail humain et la prestation, marchandise régulé par l'offre et la demande, s'auto-régulant ainsi selon la rentabilité, selon la concurrence la plus féroce, selon l'égoïsme humain le plus aveugle, sous l'influence duquel chacun veut acquérir autant qu'il peut extraire de l'ordre sociétal :

[46]

il vint à la place des anciens droits ce qui se jouait par la **puissance économique** et la **contrainte économique**. A la place des privilégiés et des juridique-



ment désavantagés de l'ancien rapport patriarcal de domination et de servitude, entra le rapport économique de la bourgeoisie, se fondant sur la lutte de concurrence, sur la rentabilité, sur le rapport économique de contrainte entre capital et salaire, rapport dans lequel l'échange de marchandises est contraint, est contraint toute tarification/tout façonnement de prix, qui est dépendant de la lutte égoïste du capital et du salaire.

Et **aujourd'hui**, aujourd'hui, **veut s'en former vers dehors** - c'est à voir comment, plus ou moins inconsciemment, mais déjà consciemment dans de nombreux cercles aujourd'hui, un **nouvel ordre de société** veut se former, qui ne devrait plus être fondée sur le rapport de privilèges, plus sur le rapport économique de contrainte, qui devrait être **fondé sur la prestation et la contre-prestation** dans son juste échange, qui devrait être fondée en cette relation sur une vraie **manière de penser sociale** non égoïste à l'intérieur de la société humaine.

Et seulement est aujourd'hui un homme pratique celui qui ne travaille pas contre ce qui doit venir, celui qui entend comment résonne l'appel venant de toutes les profondeurs de l'âme humaine : **le système de prestation doit remplacer les anciens privilèges, l'ancien système du capital et de salaire.**

Combien d'humains, chers présents, comprennent déjà aujourd'hui toutes les conséquences de ce grand système, qui n'est pas le fruit de l'arbitraire humain, mais de l'évolution historique faisant jaillir elle-même une nouvelle impulsion de vie qui s'est donné un prélude si sanglant dans la terrible guerre mondiale ? On peut toujours encore entendre des penseurs socialistes, qui aimeraient lutter contre le capitalisme avec toutes les fibres de leur volonté parler de ce que - c'est un symptôme évident de notre temps - le travailleur qui devrait recevoir son « juste salaire » ; là dedans consisterait la « lutte contre le capitalisme ». Celui qui examine les rapports, sait que, tant qu'il y aura du capital, il y aura aussi des salaires. Car dans le monde réel, il y a toujours deux contrastes côte à côte : un pôle Nord et un pôle Sud, un magnétisme Nord et un magnétisme Sud : le positif a le négatif, **le capital a le salaire dans son cortège**. Et celui qui examine le fonctionnement d'économie de peuple du présent sait comment devra être répondu à la question : D'où devra être payé le salaire ? **Le salaire sera payé du capital** ; et il doit y avoir du capital aussi longtemps que du salaire devra être payé du capital. L'anticapitalisme a seulement un sens quand on sait en même temps que le système salarial lui-même doit disparaître avec le capital, que la société de la libre sociétarisation du travailleur manuel et du travailleur spirituel dans l'ordre économique non capitaliste doit voir le jour. Une **sociétarisation libre, par laquelle le travailleur manuel est le libre compagnon du travailleur spirituel** qui n'est plus capitaliste, **efface** le concept de salaire, le rapport salarial, et avec **le rapport de salaire, le rapport de capital**.

Par conséquent, on peut seulement parler sur le capitalisme comme cela s'est passé du point de vue des exigences sociales du présent, dans mon livre « Les points centraux de la question sociale dans les nécessités de la vie du présent et de l'avenir » :



Il devra être parti de la grande vérité sur la manière de comment nous nous tenons à l'intérieur de la **lutte mutuelle des droits fonciers/du sol et des droits des moyens de production**. Et il devra être montré que pour notre ordre économique futur, le sol n'est rien d'autre qu'un moyen de production ; que le moyen de production n'a la permission de prendre de la valeur de travail en lui que jusqu'à son achèvement, qu'à partir de là, personne n'a un véritable droit de succession sur lui, qu'il passe à partir de là dans la circulation de la société, comme je l'ai décrit dans mon livre. Alors, on arrive immédiatement à la conclusion que le sol est dans ce rapport depuis le tout début, que toute hypothèque sur le sol est une aberration, que le sol et les moyens de production finis ne sont pas des marchandises, mais doivent passer d'un humain à un humain sur un autre chemin que par échange contre des marchandises. C'est ce qui ressort directement de la pratique de la vie du présent...

L'orateur se réfère au troisième chapitre des « Points clés » (cf. en haut, remarques préliminaires du 22 avril).

En mai, juin et juillet 1919, diverses soirées de discussion ont eu lieu avec les comités de travail des grandes entreprises à Stuttgart. Rudolf Steiner se donna toutes les peines imaginables pour élargir les horizons des participants au-delà des murs de planches des dogmes marxistes populaires. Le 5 juin (ga331-4), par exemple, il a tenté de corriger le terme « socialisation » :

Ce n'est que lorsqu'il sera possible d'éradiquer tout ce qui ne peut pas avoir de prix de la distribution des prix, de l'articulation des prix, qu'il sera possible d'en recevoir une véritable socialisation. Vous voyez : aujourd'hui, on n'achète pas purement des biens, aujourd'hui on achète en premier des biens, deuxièmement des droits, troisièmement du travail. **Des droits on en achète** quand on achète n'importe comment du **sol**. Parce que le sol est aujourd'hui échangeable contre des biens de la production, simplement par cela il devient **impossible** - parce que sur le marché général, en dessous de ce qui détermine les prix, est aussi le sol - de vraiment **obtenir la formation correcte des prix**. De plus, aujourd'hui, les moyens de production coûtent aussi quelque chose après qu'ils sont terminés...

À partir d'un vote de discussion d'une soirée ultérieure d'explication avec les comités de travail (17 juillet 1919 – ga 331-8), le sténogramme retient les mots suivants :

Et alors l'orateur précédent est retombé à nouveau dans ce qu'il a dit : on devrait commencer avec « **transférer les moyens de production et fonds et sol en possession de la société** ». - Oui, essayez seulement une fois de penser ce que signifie cette phrase générale nébuleuse - car c'est un nid de coucou dans les nuages que de placer une telle phrase - ce qui avec cela devrait être en fait pensé - essayez de le penser. Essayez une fois de saisir maintenant cela pour ainsi dire pratiquement.

J'aimerais là faire le lien avec quelque chose. Dans une quelconque ville, je crois que c'était Göppingen, j'ai parlé une fois sur ces choses, et après un homme a parlé qui parlait assez bien d'un certain point de vue. C'était probablement un commu-





niste. Il a dit qu'il serait réparateur de chaussure. Il parlait certainement très bien. C'est très méritoire quand on se fraye un chemin jusqu'à un certain point de vue. Mais il continua très étrangement : Oui, je sais déjà qu'après n'avoir rien appris, je ne pourrai devenir officier de l'état civil ; nous avons besoin d'intelligence pour cela.

[48]

L'homme disait donc qu'il ne pouvait pas devenir officier d'état civil. Mais - pardonnez-moi - cela ne demande pas beaucoup de raison analytique ! Mais beaucoup de raison analytique et beaucoup de perspicacité appartient vraiment à ce que cet homme voulait savoir sur la « conquête du pouvoir politique » et du genre, oui, ce qu'il voulait être, en ce qu'il délivra, ce soir-là, un jugement sur les choses sur lesquelles il jugeait.

Il s'agit de comment cela devrait se dérouler : « transférer les moyens de production et fonds et sol (ce qui est en général tout à fait correct) dans la **collectivité** ? »

Pour cela les **humains** doivent être là, qui pourront alors gérer les moyens de production, et fonds et sols, conformément aux choses. La chose est donc comme ça : Ce qui était auparavant la forme de production capitaliste a une configuration très spécifique ; une façon très spécifique de maniement était nécessaire pour cela. Cela doit être complètement transformé en un autre maniement. Mais cet autre maniement doit d'abord être créé !

Vous ne pouvez pas dire aujourd'hui : nous voulons transférer les moyens de production et le foncier dans la collectivité ! -avant que vous alliez à créer du concret, **comment** ces moyens de production et de du foncier devraient être administrés.

C'est ce que les conseils d'entreprise auraient dû prendre en main pratiquement. On ne peut pas révolutionner avec des phrases, avec des théories, mais seulement avec des **humains** ! Et ces humains auraient dû être les conseils d'entreprise : la compagnie de conseils d'entreprise unifiée, pas la compagnie éclatée/fragmentée des conseils d'entreprise. C'est de cela dont il s'agit. C'est ce qui est réellement extrait de fondements pratiques.

Cela ne sert à rien pour arriver plus loin, quand on dit continuellement : « Les philosophes et les conseillers au commerce donnent des conseils qui sont venus des nuages » - et ensuite on place une « pratique » là contre qui a vraiment jailli de régions beaucoup plus fines et plus nébuleuses que les nuages, en ce qu'on ne peut absolument pas indiquer comment de telles choses se passent. Et il s'agit du « comment ». Et ce « comment » est élaboré dans mon livre : « Les points centraux de la question sociale ». On a seulement besoin de les comprendre.

Et c'est aussi ce qui est vraiment aujourd'hui déjà infaisable à répéter toujours à nouveau : « Si nous changeons l'ordre de l'économie, alors le spirituel jaillira déjà de lui-même ». Ce ne sera pas le cas ! **Nous avons** déjà justement **besoin d'un**





**nouvel esprit** pour changer **la forme de l'économie**. Et vous parler tout de suite non pratique-nébuleux, théorique et philosophique, quand vous dites toujours : Nous changeons la forme de l'économie, alors le nouvel esprit viendra de lui-même. Non, vous devez changer la forme de l'économie du point de vue du nouvel esprit. C'est pourquoi je vous le dis : Ma fois, chassez toute la société, selon les paroles de l'orateur précédent, mais savez-vous alors ce que vous avez à faire lorsque vous avez chassé l'ancienne société ? Savez-vous ce que vous voulez faire alors ? Vous ne pouvez pas faire la même chose, sinon vous n'avez pas besoin de la chasser. Si vous centralisez tout l'ordre économique et placez **des pontifes au-dessus de pontifes**, croyez-vous qu'elle sera améliorée par cela ? J'aimerais voir si quelque chose serait amélioré pour les masses ouvrières si vous mettiez maintenant les plus hauts pontifes syndicaux aux plus hautes sphères au lieu des capitalistes et des entrepreneurs ! C'est ce que vous devriez prendre en considération.....

[49]

Soit on comprendra la tri-articulation, soit on naviguera à nouveau dans telle structure impossible que l'était état du XIXe siècle, du début du XXe siècle à l'intérieur du monde civilisé. Tien n'est fait avec répéter encore et encore aujourd'hui : nous voulons renverser les anciennes institutions et remplacer les capitalistes par la forme sociale de la production. Il faut savoir ici en quoi consiste cette **"forme sociale de production"** ». C'est pourquoi mon livre "Die Kernpunkte der sozialen Frage" (« Les points centraux de la question sociale ») tente de placer quelque chose devant les humains, ce qui donne vraiment à la communauté sociale désirée une articulation organique, qui montre comment cela peut être possible, comment cela peut se façonner.

A quoi sert alors quand on dit toujours: les choses doivent venir d'elles-mêmes ! De tels fanatiques du venus-par-soi-même – je peux me représenter que lorsque l'ordre social vient d'un autre côté, ils croient alors encore qu'elle serait venue d'elle-même, pendant qu'elle a dû être obtenue durement de l'autre côté. Quand le coq chante/piaille sur le fumier du matin, quand il fait encore sombre, et qu'alors le soleil se lève, le coq peut imaginer que le soleil s'est levé par ses piaillements. Mais très certainement par le piaillement de socialisme mondial et de socialisme et de dictature et de dictature, un nouvel ordre social ne se hissera pas. Un nouvel ordre social peut seulement émerger quand chez un nombre suffisamment grand d'humains et le germe de pensées : nous devons travailler à la mise en place de ce nouvel ordre social ; nous devons choisir parmi nous ceux à qui nous faisons confiance, afin que de nos expériences économiques naisse quelque chose de fructueux pour la vie économique, qui peut placer dans l'ombre toutes les propositions bureaucratiques de lois, et du genre après lesquelles on s'efforce d'un autre côté....

Lors de ces « soirées de discussion », le Dr Steiner s'est efforcé d'éveiller dans les milieux ouvriers et salariés la compréhension de la structure associative de la vie économique et de créer ainsi les conditions préalables à la décision de faire sortir le mouvement des « comités d'entreprises » de la phraséologie et de la brutalité marxistes dans une direction féconde et de créer....



... une compagnie de conseils d'entreprise qui serait réellement un pouvoir dans le voisinage le plus étroit parce que soutenu par la confiance, la camaraderie. A l'instant où une telle compagnie de conseils d'entreprise génère des pensées sociales fructueuses de son sein, elle est le plus grand pouvoir dans leurs domaines particuliers. Ce n'est pas le piaillage du coq sur le fumier, qui croit que le soleil se lève sur ses cris. C'est là l'appel au travail, mais à un travail, dont on sait dans quel sens il devrait se dérouler.

De ce sentiment seul, je crois qu'un nouvel esprit pourrait s'épanouir/fleurir. Mais aussi longtemps que ce nouvel esprit ne sera pas dans les âmes tranquilles (Gemüt), aussi longtemps rien de salutaire ne viendra.

Mais la situation économique actuelle est telle que nous devons avant tout réfléchir à la manière dont nous pouvons, dans une certaine mesure, remettre sur pied notre **vie économique en Europe du centre** : il faudra chercher un lien avec les plus différentes **sources de matières premières/brutes/crués**, mais aussi avec maint autre économique vers **l'Est**.

Le problème de « l'espace de vie » doit donc être résolu. Mais pas par les instances de l'État incompétentes pour une telle solution. Pour recevoir un accès au sol de l'Est,

[50]

...sera tout de suite nécessaire, ce que la compagnie des entrepreneurs centre européen n'a jamais eu - les sources sibériennes de matières premières ne s'ouvriront pas ; le cours du monde ne le permet plus aujourd'hui, les Américains et les Japonais ne le permettent plus ; l'endroit où nous pourrions parvenir est l'Est européen d'ensemble - mais là il s'agira de trouver le ton juste pour aller ensemble avec l'âme russe de peuple. Ce fut tout de suite le pire dans les principaux cercles industriels dirigeants et dans la majorité des cercles d'Europe centrale qu'ils n'ont jamais trouvé le ton pour entrer en contact d'une manière ou d'une autre avec d'autres âmes de peuple. C'est aussi à cause de cela qu'un nouvel esprit doit entrer dans toute notre vie de l'économie. Sinon, l'Est nous claquera la porte au nez si nous venons avec l'esprit que nos cercles dirigeants ont développé jusqu'ici. Et nous sommes dépendants du développement d'une fraternité avec l'Est, d'une fraternité économique, sinon nous ne sortirons jamais de cette situation dans laquelle nous sommes entrés...<sup>4)</sup>

Lors de la conférence de branche du 20 juillet 1919 à Stuttgart (ga 192 – 14) sur « Le chemin de connaissance oriental et occidental », Rudolf Steiner jeta une claire lumière sur le détachement de l'humain de l'ancien état de lien avec les bases naturelles, qui existait depuis le milieu du 15<sup>e</sup> siècle. Il a décrit l'extinction complète de l'ancienne spiritualité orientale, qui s'était épanouie du monde naturel par la médiation des processus métaboliques chez l'humain, comme l'illustre particulièrement la conférence du 5 septembre 1920 (ga 199 – 14) (voir ci-dessous).

... Si paradoxal, si absurde et si fou que c'est pour les humains d'aujourd'hui, il est



vrai que certaines forces de presque tous les aliments et de presque tout ce que nous prenons au monde physique extérieur pour satisfaire nos besoins corporels se sont transformées depuis le XVe siècle. Avant le XVe siècle, dans toutes les choses substantielles, qu'elles aient été prises directement de la nature ou cuites, il y avait des forces qui avaient encore un effet sur ce qui est d'âme. En mangeant, l'humain a obtenu certaines forces d'âme du fait de savourer. Fournir ainsi à l'humain des forces d'âme par le simple manger s'est complètement perdu depuis le milieu du 15ème siècle. Depuis lors, nous sommes vraiment entrés dans une phase de développement de la terre où nous ne pouvons plus rien avoir de la terre elle-même et de ce qu'elle donne au corps pour satisfaire nos besoins corporels. Depuis ce temps, c'est ainsi que seulement des processus physiques ont lieu dans notre métabolisme, pendant qu'auparavant, en ce que nous avons digéré, notre métabolisme était justement ainsi encore d'âme, comme il est aujourd'hui... chez une vache ou chez un serpent... avec rapport au métabolisme externe, la vache, lorsqu'elle digère, est plus un être d'âme que l'humain, et le serpent justement aussi. Quand vous voyez la vache couchée ou debout comme ça après avoir mangé, ou quand vous voyez le serpent digérer, là quelque chose vit dans l'organisme astral de cette vache ou de ce serpent, qui vivait aussi chez l'humain autrefois, où ils étaient plus enclenché/embrayé sur ce qui est animal, mais ne vit plus aujourd'hui chez l'humain...

... En fait, c'est ainsi : tandis que nous devenons de plus en plus physiques dans nos processus en notre activité digestive quotidienne, nous devenons déjà toujours plus spirituels, toujours plus d'esprit pendant notre temps de sommeil...

... Depuis le milieu du 15ème siècle, les forces de l'âme et de l'esprit ne se développent plus de telle sorte qu'on a purement besoin de manger et alors de l'aliment digéré émerge ce qui peut nous infiltrer avec des façons de voir spirituelles.

[51]

Depuis le XVe siècle, nous devons prendre notre développement en main nous-même si nous ne voulons pas rester stupides. Mais c'est là le grand idéal de l'humanité matérialiste en Europe que de rester stupide, de ne pas devenir intelligente, de reconnaître seulement ce qui grimpe de la digestion du corps. C'est pris au fond quand-même la véritable cause pour les dommages sociaux qui se sont produits en Europe depuis le milieu du XVe siècle : ne pas prendre ces idéaux de l'humanité matérialiste européenne en mains donc non la propre évolution d'âme et spirituelle, mais de rester comme on est né, et comme on se développe avec exclusion le plus possible de cette évolution spirituelle et d'âme....

Rudolf Steiner a dit lors d'une soirée d'étude du "Bund für Dreigliederung (Fédération pour la triarticulation)" (Stuttgart, 30 juillet 1919-ga330 - 14) :

Maintenant, tout de suite dans l'**économie nationale**, dans la théorie d'économie de peuple, a presque emménagé seulement ce que sont des **concepts irréels**. Mais voyez-vous, je ne pourrais quand-même pas, maintenant que le temps presse, écrire toute une bibliothèque, dans laquelle tous les concepts d'économie de peuple seraient énumérés. C'est pourquoi se trouve naturellement dans mes «



points essentiels », une masse de concepts qui devront être discutés conformément aux choses. J'ai besoin, par exemple, d'attirer seulement l'attention sur ce qui suit :

N'est pas, dans une époque, au-delà de laquelle nous sommes, là des rapports sociaux sont nés, pris au fond, uniquement et seulement par **conquête**. Un quelque territoire était occupé par un peuple ou une race : un autre s'est introduit par effraction et a conquis la région. Ces races ou peuples qui étaient autrefois à l'intérieur ont été **soumises au travail**. Le peuple conquérant prenait le sol en possession, et par cela naissait un certain rapport entre conquérants et conquis. Les conquérants, ils avaient le sol en possession parce qu'ils étaient les conquérants. Par cela, ils étaient les économiquement forts, les conquis étaient les économiquement faibles. Par cela s'est formé ce qui est devenu un rapport de droit. C'est pourquoi on a dans presque toutes les époques plus anciennes de l'histoire dans le devenir historique, des **rapports de droits fondés par conquête**, c'est-à-dire des privilèges et des droits de discrimination.

Maintenant vinrent les temps dans lesquels ne pouvait plus être conquis librement. Vous pouvez étudier la différence entre la conquête libre et la conquête liée, quand par exemple vous regardez le début du Moyen Âge, quand certaines compagnies de peuples, les **Goths**, avaient débordés vers le sud, mais dans des **territoires pleinement occupés**, là ils ont été incités à d'autres choses concernant l'ordre social, autrement que quand les **Francs** se sont déplacés à l'ouest et ont trouvé là des **territoires non entièrement occupés**. Par cela sont nés d'autres droits de conquérants. En des **temps plus récents**, ce n'était alors pas seulement fonds et sols dont les droits dépendant d'eux provenaient de conquêtes, mais s'ajoutèrent à cela ceux, qui avaient privilège et possession, qui pouvaient maintenant s'approprier les **moyens de production** par le pouvoir économique. Là, à ce qui est droit foncier au sens actuel du terme, vint s'ajouter la possession des moyens de production, c'est-à-dire la possession privée de capitalistes. Cela donna alors des **rapports de droit** à partir de **rapports économiques**. Là les rapports de droit sont apparus entièrement des seuls rapports économiques.

[52]

Maintenant, n'est ce pas, viennent les humains qui pensent prosaïquement : ils veulent les concepts de pouvoir économique, de signification économique des fonds et sols, ils veulent les concepts de moyen d'exploitation, de moyens de production, de capitaux, etc. Oui, mais ils n'ont pas vraiment une vision plus profonde dans le cours des choses. Là, ils prennent alors les faits superficiels et ne parviennent pas sur ce qui est fiché réellement derrière les droits du sol/fonciers, derrière les rapports de pouvoir en rapport aux moyens de production. Naturellement, toutes ces choses sont prises en compte dans mon livre. C'est pensé correctement. Là est, quand sera parlé de droits, parlé à partir de la conscience de comment le droit a vu le jour à travers des siècles ; quand sera parlé de capital, parlé à partir de la conscience de comment le capital est devenu. Là est soigneusement évité d'utiliser un concept qui n'est pas pleinement saisi à partir de l'origine. C'est



pourquoi ces concepts se comportent autrement que ceux des manuels d'enseignement ordinaires actuels...

Le 9 août 1919 (ga 296 - 1), Rudolf Steiner reprend ses conférences à la Dornacker Hochschule (l'Université de Dornach). Il a commencé par un rappel urgent d'aborder le façonnement de l'économie avec de la pensée entièrement conforme au présent.

... La structure de l'âme grecque s'amenait non seulement à l'expression dans la constitution générale de l'âme, mais aussi dans la langue grecque, jusque dans la formation des mots et la conduite/l'agencement des mots. La **langue grecque** est, telle qu'elle est, basée sur une **structure sociale aristocratique d'âme**. Nous avons encore ça dans notre vie de l'esprit. C'est pourquoi, nous n'avons vécu aucun renouveau de la vie de l'esprit à l'approche du milieu du XVe siècle, mais seulement une renaissance, une réforme, un rafraîchissement de l'ancien.

Nous avons encore cela dans notre vie de l'esprit en nous. Nous éduquons notre jeunesse de lycées comme étrangers à la vie. Chez les Grecs, c'était évident qu'ils éduquaient leur jeunesse ainsi que notre lycée éduque, parce que c'était leur vie. Nous éduquons notre jeunesse de lycées comme l'était la vie grecque. C'est pourquoi notre vie de l'esprit est devenue étrangère au monde, c'est pourquoi elle sera perçue comme une idéologie par le prolétariat, c'est pourquoi il y a partout des pensées trop courtes pour saisir la vie, pour agir et intervenir dans la vie.

Et à côté de cet élément de la vie de l'esprit, nous avons en nous une **étrange formation de droit** :

C'est partout, dans tous les domaines, prouvé qu'au milieu du XVe siècle, il y a eu une rupture puissante dans le développement plus récent de l'humanité. Aujourd'hui, la céréale est chère, et tout ce qui est fabriqué avec des céréales. C'est trop cher. Si nous examinons l'époque où elle était trop bon marché dans les pays européens, nous arrivons au neuvième, dixième siècle environ. À l'époque, c'était tout de suite d'autant trop bon marché que c'est trop cher aujourd'hui. Et au milieu du **15ème siècle** elle avait un **prix normal**. Il est intéressant de voir comment cette époque du XVe siècle se traduit jusque dans le prix des céréales alors qu'une grande rupture dans l'histoire de l'humanité se donne/produit. - Et de quoi cela a-t-il été la conséquence, qu'à cette époque, des prix équitables pour les céréales étaient là dans une grande partie de l'Europe ? L'ancien servage, l'ancienne servitude, avait en partie commencé à disparaître vers le milieu du XVe siècle. Là le **droit romain** a pénétré pour détruire la liberté qui avait commencé.

Et nous sommes transposés dans le domaine du politique, de l'étatique par le droit romain, comme nous sommes transposés dans le domaine du spirituel par la structure grecque

[53]

d'esprit et d'âme .... Dans notre organisme social, nous avons la **structure grecque d'esprit, la structure romaine d'état**.





La **vie de l'économie** ne se laisse **pas façonner comme une renaissance**. Car on peut évidemment vivre selon le droit romain et élever la jeunesse selon la structure grecque de l'esprit. Mais on ne peut pas manger ce que les Grecs ont mangé. Alors on ne serait pas rassasié ! **La vie de l'économie doit être actuelle**. Et ainsi, dans la civilisation européenne, la vie de l'économie est le troisième élément.

Dans ces trois domaines, parce qu'ils sont chaotiquement jetés ensemble comme aux dés, nous devons créer de l'ordre. Cela ne peut se passer que par l'**organisme social tri-articulé** ....

Une sociologie du sol à la mesure de la réalité - dans contraste le plus aigu avec la « géopolitique » au pouvoir lubrique qui, en Allemagne, a produit l'armement pour la Seconde Guerre mondiale - doit différencier ses vues ainsi en soi comme de façon différente objectivement les peuples de la terre vivent leur relation de vie au sol. Dans le sens d'une telle science « géoculturelle », Rudolf Steiner a développé dans de nombreuses conférences une vision englobant la Terre qui en soi déploie une humanité différenciée. Partant d'une caractérisation des contrastes américano-européens-asiatiques, qui coïncident à certains égards avec ceux de la conférence du 10 mars 1920 (voir en bas – ga 335 - 3), il présente le 10 octobre 1919 à Dornach (ga191 - 4) les arrière-plans historique-géoculturels du contraste entre la culture rurale et urbaine.

... Aujourd'hui, on ne peut pas s'asseoir dans sa salle d'étude et se demander quel est le meilleur programme pour l'avenir. Aujourd'hui, il faut aller dehors dans le monde et chercher les impulsions du monde qui sont là. Si l'on regarde notre culture avec ses moments de déclin, ainsi on doit recevoir l'impression qu'elle ne peut être sauvée quand les gens n'envisagent pas : l'un est disponible chez celui-ci, le second chez celui-là, le troisième chez le troisième, - si les humains n'en viennent pas à coopérer et reconnaître sur une grande échelle à travers la terre réellement ce que l'individu ne peut fournir à partir de lui-même dans le sens absolu, mais qui peut seulement être fourni par celui qui - si je puis dire ainsi - y est prédestiné :

**L'Américain** veut-il aujourd'hui, en dehors de la cosmogonie, aussi façonner encore la liberté et le socialisme à partir de lui-même, il ne peut le peut pas :

**l'europpéen** veut-il aujourd'hui, pour la fondation de l'impulsion de la liberté aussi encore trouver la cosmogonie et l'altruisme, il ne le peut pas : -

- justement aussi peu **l'Asiatique** ne peut quelque chose d'autre que de faire valoir son ancien altruisme. Si cet altruisme est adopté par les autres masses populaires de la Terre et imprégné de ce pour quoi elles ont leurs talents, alors, seulement alors, nous pourrions vraiment avancer. Aujourd'hui, l'humanité dépend du travail en commun parce que l'humanité a des talents différents.

Nous devons nous avouer que notre civilisation s'est affaiblie et qu'elle doit redevenir forte. Afin de concrétiser un peu plus ce que j'ai dit dans l'abstrait, je voudrais dire ce qui suit :

Comme vous le savez, les anciennes **cultures orientales** pré-chrétiennes ont éga-





lement produit de grandes villes. Il y avait de grandes villes. Nous pouvons regarder en arrière sur les cultures orientales répandues qui ont également produit de grandes villes.

[54]

Mais ces grandes villes, qui ont produit ces cultures, avaient une certaine manière de penser près de soi/d'elles : toutes les cultures orientales avaient la particularité qu'elles formaient avec la vie dans les grandes villes l'idée qu'en fait, si l'humain ne pénètre pas par-dessus le physique au supraphysique, il vit dans le vide, la nullité. Et ainsi, les grandes villes - Babylone, Ninive, etc. - ont pu vraiment se développer, parce que, à travers ces villes, l'humain n'en est pas venu à considérer ce que ces villes ont produit comme réellement réel, mais ce qui est seulement derrière tout cela.

C'est à **Rome** en premier qu'il est devenu ainsi qu'on a fait de la culture urbaine un régulateur de la façon de voir la réalité.

Les villes **grecques** sont impensables sans la campagne qui les entoure. Elles se nourrissent de la campagne/la terre qui les entoure. Si notre histoire n'était pas tant une fable convenue qu'elle ne l'est, mais si notre histoire devait ramener la vraie forme des temps passés, elle montrerait comment la ville grecque est enracinée dans la campagne/la terre.

**Rome** n'est plus enracinée dans la campagne. Mais l'histoire de Rome consiste en fait à faire d'un monde imaginaire un monde réel, à faire d'un monde qui n'est pas réel, un monde réel.

C'est à Rome en fait que le **citoyen** a été inventé, cette terrible chose caricaturale à côté de l'être de l'**humain**. L'humain est humain. Et qu'il soit en dehors de cela encore citoyen est une chose imaginaire. Qu'il est un citoyen, cela est écrit n'importe où dans les livres de l'église ou dans les livres de droit ou du genre. Qu'en dehors qu'il est humain et comme humain ait certaines facultés - qu'il ait encore en dehors de cela encore une possession enregistrée, une possession inscrite au livre foncier - c'est quelque chose d'imaginaire à côté de la réalité. Mais cela est romain.

Oui, Rome est encore parvenu à beaucoup plus. Rome a compris comment falsifier en une "réalité" tout ce qui résulte du détachement des villes de la terre, du pays réel. Rome a, par exemple, compris comment introduire les concepts romains de droit dans les concepts religieux des anciens. Celui qui, selon la vérité, revient aux anciens concepts religieux ne trouve pas en eux les concepts romains de droit. La jurisprudence romaine est en fait entrée dans l'éthique religieuse. Il se passe fondamentalement dans l'éthique religieuse - à travers ce que Rome en a fait - comme quand dans le monde suprasensible, de tels juges étaient assis là et jugeaient les actions humaines comme s'ils étaient assis sur nos sièges de juges de style romain/à l'empreinte romaine, .... comme s'il y avait là une quelque "justice" de l'autre côté, qui, selon les concepts terrestres, charge ce que l'un a fait de telle ou telle récompense, telle ou telle punition - entièrement selon des concepts



romains de droit. Tous les êtres suprasensibles vivent en fait ainsi que des concepts romains-juridiques se sont glissés/insinués dans ce monde supraterrestre.

Par exemple, qui comprend aujourd'hui la grande idée du destin grec ? N'est ce pas, nous ne pouvons pas comprendre un Œdipe selon les concepts juridiques romains ! Avec cela, le talent de l'humain s'est absolument perdu entièrement : comprendre la grandeur tragique sous l'influence des concepts romains de droit. Et ces concepts romains de droit se sont infiltrés dans notre civilisation moderne, vivent partout dedans. Ils sont pour l'essentiel falsifiés en une réalité, ce qui est imaginaire - non pas imaginaire, mais imaginaire.

[55]

Nous devons nous être absolument clairs sur ce que nous sommes en fait détachés de la réalité avec nos représentations, et que, depuis peu, nous avons besoin de pénétrer nos représentations avec de la réalité. Notre civilisation se passe encore de la conscience que les humains doivent travailler ensemble de par le cercle de la Terre, parce que les concepts des humains sont vides pris fondamentalement. Nulle part nous ne voulons en fait vraiment pointer du doigt la cause du phénomène, nous voulons rester plus ou moins en surface partout.

J'aimerais à nouveau vous en donner un exemple : dans les différents parlements du monde, dans les temps plus anciens, disons, dans la première moitié du XIXe siècle et encore un peu plus tard, deux tendances partisans se sont développées, pour lesquelles on avait en fait beaucoup de respect jusqu'à présent : une tendance de parti conservatrice et une tendance libérale - l'autre qui s'est développée de partis ne s'est ajoutée en premier que plus tard à ces deux partis fondamentaux - une tendance de parti conservatrice et une progressiste.

Mais voyez-vous, aujourd'hui, il est nécessaire que l'on passe par-dessus la phrase jusqu'à la chose, et que, chez beaucoup, on ne se demande pas après ce que les humains eux-mêmes qui la représentent en disent, mais ce qui siège dans le subconscient des humains. Et là, vous découvrirez alors que les humains qui professent n'importe quels partis aux couleurs plus conservatrices sont ceux qui, n'importe comment, ont plus à faire avec l'agriculteur, avec le soin de fonds et sols, donc le membre primordial de la culture humaine. D'une quelconque manière c'est bien ainsi. Évidemment, toutes sortes de phénomènes annexes peuvent se présenter en surface : je ne dis pas que chaque conservateur doit être un agriculteur, naturellement qu'il y a des accompagnateurs partout, partout de tels qui adhèrent à un quelconque principe à partir de la phrase. Mais on doit voir la chose principale. Et la chose principale, c'est que ce qui a intérêt à maintenir certaines formes structurelles de l'ordre social, sans les laisser glisser trop vite, c'est la population agricole - et ce qui sort plus de l'industriel, ce qui sort plus du travail détaché de la terre, c'est libéral, c'est progressiste, - de sorte que ces directions de parti renvoient vers quelque chose de plus profond. Et il faut chercher partout à amener ces choses au-delà de la phrase, à pénétrer des mots jusqu'aux choses.



Mais finalement, toutes ces choses nous disent seulement une chose : que nous avons au fond vécu fortement dans une culture des mots. Nous devons pénétrer vers une culture de la chose, vers une civilisation de la chose. Nous devons parvenir à ce que nous ne soyons plus impressionnés par des mots, par des programmes, par des objectifs en mots. Nous devons plutôt en venir à voir à travers la réalité. Et nous devons avant tout voir à travers de telles réalités qui sont plus profondes que la « culture rurale » et la « culture urbaine » ou la « culture agraire » et la « culture industrielle » ! Et aujourd'hui les impulsions des membres particuliers de l'humanité sont plus profondément réparties sur la Terre :

le membre américain allant d'après la cosmogonie,

le membre européen allant d'après la liberté,

le membre asiatique allant d'après l'altruisme, d'après le socialisme.

Extrait de la conférence du 12 octobre 1919 à Dornach (ga 191 – 6) :

... Si l'on examine à la lumière de la vérité, et non à la lumière de l'illusion, ce qui s'est passé et ce qui a fait l'expérience d'une métamorphose par la réforme au début de la nouvelle

[56]

évolution historique, on doit dire qu'a toutefois eu lieu un puissant redéploiement de la population, un redéploiement de la population allant de soi en ce début des temps modernes. Elle est venue en l'état parce qu'avant l'entrée dans la Réforme, d'autres humains qu'après la Réforme occupaient fonds et sols, notamment en Europe occidentale par exemple. Car les humains, les humains dirigeants, qui étaient, dans une certaine mesure, décisifs pour la structure sociale avant la Réforme, ont perdu leur pouvoir à travers la Réforme. Avant la Réforme, toute possession de fonds et sols dans le sens le plus large dépendaient de la compagnie des prêtres/de la prêtrise, de loin plus qu'on ne le pense. Avant la Réforme, absolument, la prêtrise était extraordinairement décisive pour les conditions économiques. Ceux qui possédaient fonds et sols les possédaient dans une large mesure, pour ainsi dire, au nom et sous la responsabilité des autorités liées à l'Église d'une manière ou d'une autre.

Maintenant, quand on examine le cours historique des événements peut-être de manière moins idéaliste, mais plus vraie, on trouve qu'avec la Réforme, les anciennes possessions de l'Église et du clergé sont arrachées à leurs détenteurs et transférées aux régnants séculiers sur presque toute l'Europe. Ce fut le cas, dans une large mesure en Angleterre, et aussi, dans une large mesure, en Allemagne, dans l'Allemagne tardive. Dans l'Allemagne tardive, une grande partie des princes territoriaux sont passés à la Réforme. Mais ce n'était pas partout - pour ne pas m'exprimer de manière trop suggestive ! - l'enthousiasme pour Luther ou pour les autres réformateurs ; mais c'était l'appétit après des biens de l'église, l'alan-guissement/l'aspiration à séculariser les biens de l'église. D'infinis biens ecclésiastiques du Moyen-Âge passèrent aux princes séculiers, aux princes territo-



riaux. En Angleterre, une grande partie de ceux qui étaient en possession de fonds et sols ont été expropriés, et ont émigrés en Amérique. Une grande partie des immigrants en Amérique étaient les possesseurs expropriés de fonds et sols...

Mais maintenant cela a à voir avec un fait de très grande portée de l'évolution de l'histoire du monde...

Steiner décrit brièvement les trois étapes d'évolution (décrites en détail dans les conférences sur l'histoire de l'impérialisme – ga191-11) : la domination des initiés (période égyptienne-chaldéenne), qui agissaient « à partir d'impulsions d'esprit-spirituelles », la prêtrise (période gréco-romaine, jusque dans le 15<sup>e</sup> siècle) et l'humain économique,

... pour qui la Réforme n'était à bien des égards qu'un détour pour séculariser et confisquer les biens de l'Église et les réclamer pour les souverains séculiers. N'est-ce pas, on ne pouvait quand-même pas dire, quand on était par exemple un prince territorial allemand ou un Lord anglais : nous faisons une nouvelle époque historique du monde en prenant fonds et sols à ceux qui possédaient autrefois fonds et sols ! C'est ce que disent les socialistes modernes : nous exproprions les possesseurs/détenteurs terriens. Mais les humains au début des temps modernes ne disaient naturellement pas cela. Ils l'ont fait et ont poussé le brouillard sur le tout : nous fondons une nouvelle confession religieuse ! ...

... Notre **Terre** en tant que Terre, avec tout ce qui s'y trouve, est déjà entrée dans sa période de déclin, de **décadence** <sup>6)</sup>. J'ai déjà souvent mentionné que même des géologues perspicaces indiquent déjà cela. On peut déjà prouver, purement extérieurement-physiquement par une géologie exacte et très stricte,

[57]

que la terre est déjà à se briser, que l'évolution ascendante de la Terre s'est arrêté, que nous marchons vraiment alentour sur les mottes de terre qui se brisent. Mais ce n'est pas seulement le règne minéral qui se brise, c'est aussi tout ce qui court organiquement autour de la terre qui se brise déjà, qui se délabre. Aussi les corps des plantes, des animaux, des humains ne sont plus en évolution ascendante, sont en déclin .... Le physique de la terre est en décadence... Nous sommes dans des corps fragiles/friables.

Mais nous devons considérer la contrepartie : nous sommes dans des corps fragiles, mais la spiritualité se développe d'autant plus à partir de nos corps fragiles quand nous nous y livrons/adonnons... Mais il est nécessaire que nous ne nous appuyions pas sur le physique ; mais il nous est tout de suite nécessaire que nous nous tournions vers le spirituel à cause de notre fragilité...

Avec nos corps, nous sommes dépendants des conditions physiques de la Terre. Et les conditions de la Terre s'expriment socialement dans les rapports/conditions économiques. En ce que tout est fragile, tout est en décadence, les rapports économiques sont aussi en décadence dans une certaine relation. Et un imbécile aujourd'hui est quelqu'un qui croit qu'on peut régénérer sans plus les conditions/rapports économiques à travers les conditions/rapports économiques..., pendant



que la vérité est que tout ce qui est physique, aussi dans la vie de l'économie, est en décomposition par soi-même.... La vie de l'économie, si elle était laissée à elle-même, si on faisait d'elle ce que Lénine - Trotski - veulent en faire, se délabrerait continuellement, deviendrait continuellement malade. C'est pourquoi, **ce qui est guérissant**, doit aussi continuellement être là comme pôle opposé à la vie de l'économie. C'est la **vie de l'esprit indépendante/autonome** lui faisant face ! ... Car c'est de la folie que de vouloir régénérer la vie de l'économie par elle-même. On doit placer la force de guérison dans une vie de l'esprit indépendante/autonome à côté de cette vie de l'économie. Et les deux devront être surmontés/conciliés par une vie neutre de droit ....

Le social ne pourra plus être sorti de l'économique, mais seulement abaissé du spirituel dans l'économique. Et nous devons nous devenir conscient que l'humain de type économique a joué jusqu'au bout/n'a plus aucune chance, qu'un autre type d'humain doit sortir : **l'humain-monde...**

Du 24 au 30 octobre 1919, le Dr Steiner donna un cours public sur « L'avenir social » à Zurich (publié aux éditions Troxler-Verlag, Berne) (ga332a).

De la première de ces conférences :

Une des plus fatales superstitions se fit jour : on devait pratiquer l'économie d'une manière déterminée à la mesure de lois, et quand on pratiquait l'économie de cette manière déterminée à la mesure de lois, alors la vie de l'esprit, la vie de droit, la vie politique et d'État, en résulteraient d'elles-mêmes à partir de la vie de l'économie.

Par quoi a donc pu se constituer cette superstition ? Cette superstition n'a pu se constituer que parce que la structure particulière de l'économie humaine, le travail particulier de la vie de l'économie récente, cachait derrière elle ce qu'on a été habitué à nommer l'économie de l'argent.

Cette économie de l'argent est donc montée en Europe comme phénomène d'accompagnement d'événements bien déterminés. Vous n'avez besoin que de jeter un regard plus profond dans l'histoire, ainsi vous verrez qu'à peu près au temps où la Réforme et la Renaissance, donc une nouvelle constitution d'esprit, se lèvent par-dessus le monde européen civilisé, les sources d'or et d'argent d'Amérique sont mises en exploitations, que

[58]

l'afflux d'or et d'argent, notamment d'Amérique du Sud et centrale, vient en Europe. Ce qui auparavant était plus une économie naturelle, cela devient toujours de plus en plus submergé par l'économie de l'argent.

**L'économie naturelle** a encore pu regarder sur ce que le sol donne, cela signifie sur le concret ; elle a aussi pu regarder sur ce dont **l'humain particulier** est capable et ce qu'il peut produire, donc sur **le concret et le professionnel**. Sous la circulation de l'argent s'est progressivement retiré le coup d'œil sur le pur concret de la vie de l'économie. En ce que **l'économie de l'argent** a remplacé/dé-





taché/dissous l'économie naturelle, un **voile** s'est étendu dans une certaine mesure par-dessus la vie de l'économie. On ne pouvait plus voir les pures exigences de la vie de l'économie.

Que livre cette vie de l'économie à l'humain ? Cette vie de l'économie livre à l'humain des **biens** dont il a besoin pour sa consommation. Nous n'avons aujourd'hui encore pas du tout besoin de différencier entre biens spirituels et biens physiques, car des biens spirituels aussi peuvent être conçus économiquement ainsi qu'ils peuvent être utilisés pour la consommation humaine. Cette vie de l'économie livre donc des biens, et ces biens sont des **valeurs**, parce que l'humain en a besoin, parce que le désir humain va sur eux. L'humain doit accorder aux biens une certaine valeur. Par là, au sein de la vie sociale, ils ont aussi leur valeur objective qui est en rapport étroit avec la valeur subjective de jugement que l'humain leur adjoint.

Mais comment s'exprime selon l'économie de peuple (Ndt ou économie politique) la valeur des biens dans les temps récents ? La valeur des biens, qui pour l'essentiel définit ce que ces biens signifient dans la vie en commun économique, sociale, comment s'exprime cette valeur ? Cette valeur s'exprime dans les **prix**. Sur valeur et prix, nous aurons à parler en ces jours ; je veux aujourd'hui seulement montrer que dans la vie de circulation économique, dans la vie de circulation sociale absolument – aussi loin que cette vie de circulation sociale est dépendante de l'action/la gestion économique des biens – la valeur des biens s'exprime pour l'humain dans le **prix**. C'est aussi une grande erreur, quand on confond la valeur des biens avec les prix en argent (NDT Geldpreisen). Et en fait, pas par des réflexions théoriques, mais par la pratique de la vie, l'humain en viendra toujours de plus en plus à ce que soit autre chose la valeur des biens qui seront fabriqués économiquement, et ce qui dépend du jugement subjectif humain, de certaines conditions de droit ou de culture, et ce qui s'exprime dans les conditions (NDT ou rapports) de prix, qui viennent à apparaître par l'argent. Mais la **valeur des biens** sera **recouverte** dans les temps modernes **par les conditions/rapports de prix**, qui règnent dans la circulation sociale.

Cela repose à la base des conditions sociales modernes comme le troisième membre de la question sociale. Ici, ici on apprendra à reconnaître la **question sociale comme une question économique** : quand à nouveau on retourne sur ce qui documente la valeur particulière des biens, vis-à-vis de ce qui vient à l'expression dans les pures conditions (NDT : /rapports) de prix. Les conditions de prix ne peuvent pas du tout, particulièrement en des temps critiques, être maintenus autrement, que par ce que **l'État**, cela signifie le sol de droit, se charge de la garantie pour la valeur de l'argent, pour la valeur donc d'une marchandise unique.

Mais il se présente quelque chose de nouveau. On n'a pas du tout besoin d'ouvrir d'étude théorique sur ce qui est ressorti par le malentendu sur prix et valeur, on a seulement besoin d'indiquer sur quelque chose de réel, qui s'est introduit dans les temps récents :



On parle de ce que dans l'économie nationale, que dans l'ancien temps – en Allemagne même jusqu'à la fin du Moyen Âge – il y a eu la vieille **économie naturelle**,

[59]

qui reposait purement sur l'échange des biens, qu'à cette place s'introduisit l'**économie de l'argent**, où l'argent est le représentant pour les biens et en fait toujours seulement le bien-valeur (NDT : Wertgut, dans le contexte « valeur 'du' bien » éloignerait déjà trop le bien de la valeur) sera échangé contre de l'argent. Mais déjà nous voyons quelque chose rentrer dans la vie sociale, qui semble déterminé à **remplacer/dissoudre l'économie de l'argent**. Déjà cette autre agit partout dedans, ne sera seulement pas remarqué. Mais qui passe par-dessus la compréhension abstraite de son livre de caisse ou de compte, qui sort par-dessus le pur chiffre et peut lire, ce qui est écrit dans ces chiffres, celui-là trouvera, que dans les chiffres d'un actuel livre de caisse ou de compte ne se tiennent pas purement des biens, mais que beaucoup vient à l'expression dans ces chiffres, qu'on pourrait nommer les **conditions/rapports de crédit** dans le sens le plus moderne du mot. Ce qu'un humain peut fournir en premier, par ce qu'on suppose de lui, qu'il est capable de ceci ou cela, ce qui à partir de la capacité de l'humain peut éveiller de la **confiance**, c'est cela qui, curieusement, rentre toujours de plus en plus dans notre sèche vie de l'économie terre-à-terre !

Si vous étudiez aujourd'hui les livres de comptes, ainsi vous trouverez, que rentre – vis-à-vis de ce qui est pur valeur-argent -, le fait **de construire sur la confiance humaine, le construire sur la capacité humaine**. Dans les chiffres des livres de compte d'aujourd'hui, un grand revirement laisse ses marques, une métamorphose sociale laisse ses marques, si on les lit correctement. En ce qu'on souligne, que la vieille économie naturelle s'est transformée en économie de l'argent, on doit aujourd'hui souligner en même temps : le troisième membre est la **transformation de l'économie de l'argent en économie du crédit**.

Avec cela vient à nouveau une nouveauté à la place de ce qui fut durant longtemps. Mais par là, rentre aussi dans la vie sociale, ce qui indique sur la **valeur de l'humain lui-même**.

La vie de l'économie elle-même, en rapport à la production de valeurs, se tient en face d'une transformation, se tient en face d'une question, et cela est la question économique, c'est le troisième membre de cette question sociale.

Cette **question sociale**, nous apprendrons à la connaître dans ces conférences comme une **question d'esprit**, comme une question de **droit** et **d'État** ou question politique et comme une **question d'économie**. L'**esprit** aura la réponse à donner sur cette **première question** : comment rend-on les humains capables, afin qu'une structure sociale puisse se constituer, qui ne contienne pas les dommages actuels, dont la responsabilité n'est pas à assumer ? La **deuxième** question est celle-ci : quel système de droit amènera à nouveau les humains en paix sous les conditions économiques avancées ? La **troisième** est : quelle structure sociale



sera en mesure de placer l'humain à sa place ainsi qu'il soit en mesure de travailler au bien de la société humaine à partir de cette place, ainsi qu'il l'aimerait d'après son entité, d'après ses talents, d'après ses facultés ? À cela conduira la question : quel **crédit** est à accorder à la **valeur personnelle** d'un humain ? Là nous voyons devant nous la **transformation de l'économie** à partir de nouvelles conditions.

Une question d'esprit, une question de droit, une question d'économie se tiennent devant nous dans la question sociale. Et nous verrons que la plus petite articulation de la question sociale peut être vue seulement dans la lumière correcte quand on regarde cette question sociale à sa base comme une question d'esprit, comme une question de droit, comme une question d'économie.

[60]

De la deuxième conférence (25 octobre 1919 – ga332a-2) :

On ne voit pas aujourd'hui l'important qui repose à la base de ces choses pour une raison que j'ai déjà fournie hier : à peu près à l'époque dans laquelle se produisait la Renaissance, la Réforme, dans la récente histoire de l'humanité, les métaux précieux ont voyagé d'Amérique du centre ou du Sud vers ici par-dessus (l'océan), lesquels ont conduits de ce qui jusque-là presque encore uniquement donnait la mesure, **l'économie naturelle, à l'économie financière (NDT ou de l'argent)**. Avec cela une révolution économique significative s'est déroulée en Europe. Des rapports s'en sont formés sous l'influence desquels nous nous tenons encore absolument. Mais ces rapports ont en même temps ; j'aimerais dire, formés des rideaux au travers desquels on ne peut voir sur les vraies réalités.

Regardons-nous encore une fois plus exactement ces rapports. Partons de la vieille économie naturelle, bien qu'aujourd'hui elle ne soit plus là dans son déploiement. On a là à faire, dans le processus économique de la vieille économie naturelle, seulement avec ce que l'individu produit. Cela, il peut l'échanger avec ce que l'autre produit. Et on aimerait dire : à l'intérieur de cette **économie naturelle, où un produit peut seulement être échangé contre un produit**, doit régner une certaine **qualité**. Car veut-on un produit dont on a besoin, ainsi on doit en avoir un qu'on peut échanger pour cela, et on doit avoir un produit tel que l'autre l'accepte comme de même valeur. Cela signifie, les humains sont obligés, quand ils veulent avoir quelque chose, de produire aussi quelque chose. Ils sont obligés d'échanger ce qui a une valeur réelle, une valeur réelle évidente.

À la place de cet échange de biens, qui ont une valeur réelle pour la vie humaine, s'est avancée **l'économie de l'argent/monétaire**. Et l'argent est devenu quelque chose, avec lequel on gère, avec lequel on gère justement ainsi qu'on gère dans l'économie naturelle, avec les objets réels. Mais par là que l'argent est devenu un véritable objet de l'économie, il reflète vraiment quelque chose d'imaginaire à l'humain, et en ce qu'il agisse ainsi, il tyrannise en même temps les humains.

Prenons un cas extrême : que tout de suite l'économie du crédit, à laquelle j'ai rendu attentif hier à la fin, s'écoule dedans l'économie de l'argent. Elle a fait cela



souvent dans les derniers temps. Là, par exemple, s'établit alors ce qui suit : on veut faire une quelque installation, comme État ou comme particulier, une installation de télégraphe ou semblable. On peut demander du crédit, du crédit d'une hauteur toute significative. On pourra mettre sur pied cette installation télégraphique. Certaines conditions se feront valoir en certaines masses d'argent. Mais ces masses d'argent devront être soumises à des intérêts. On doit subvenir à ce prélèvement d'intérêts. Et dans de nombreux cas, qu'est ce qui se présente à l'intérieur de notre structure sociale – le plus souvent dans l'étatisation, quand l'État gère lui-même –, qu'est-ce qui se présente ? Que ce qu'on a établi dans le temps et pour quoi on a utilisé l'argent concerné, est depuis longtemps consommé, que ce n'est plus là, et que les gens doivent toujours déboursier ce qui jadis a été exigé comme crédit ! Cela signifie : ce qui sera dû conformément à crédit, cela est déjà parti, mais on gère toujours encore autour de l'argent !

De telles choses ont aussi des significations d'économie mondiale. Napoléon III, qui était complètement enfilé par les idées modernes, reçu l'idée, d'embellir Paris, et il a laissé construire beaucoup. Les ministres, qui étaient ses outils dociles, ont construit. Les revenus de l'État – ils en vinrent à cela – on peut les utiliser pour simplement payer les intérêts.

[61]

Maintenant Paris est devenu bien plus beau, mais les gens payent aujourd'hui encore les dettes, qui ont été faites jadis. Cela signifie : après que les choses ne sont depuis longtemps plus ce qui repose de réel à leur base, on gère encore toujours autour de l'argent, qui est devenu lui-même un objet d'économie.

Cela a aussi son côté de lumière. Dans l'ancienne économie naturelle, là il était nécessaire, quand on gérait, de produire des biens. Ceux-ci étaient soumis évidemment au dépérissement, ils pouvaient disparaître, et on était informé là-dessus, toujours travailler plus avant, toujours fabriquer de nouveaux biens, si de tels devaient être là. Chez l'argent ce n'est pas nécessaire. On le donne là, le prête à quelqu'un, se place en sûreté, cela signifie, on gère avec l'argent entièrement librement de ceux qui fabriquent les biens. L'argent émancipe dans une certaine mesure les humains des processus économiques immédiats, justement en ce qu'il devient lui-même processus économique. Cela est extraordinairement significatif. Car dans l'ancienne économie naturelle le particulier était dépendant du particulier, l'humain était dépendant de l'humain. Les humains devaient collaborer, ils devaient se supporter. Ils devaient se mettre d'accord sur certains aménagements, sinon la vie de l'économie n'allait pas plus loin. Sous l'économie de l'argent celui qui devient le capitaliste, est naturellement aussi dépendant de ceux qui travaillent, mais à ceux qui travaillent, il se tient tout à fait étranger vis-à-vis d'eux. Combien le consommateur se tenait aussi prêt du producteur dans l'ancienne économie naturelle, où on avait à faire avec de réels biens. Combien celui qui gère avec l'argent se tient loin de celui qui travaille pour ce que cet argent puisse larguer ses intérêts. Des fossés seront ouverts entre les humains. **Les humains ne se tiennent plus en proximité sous l'économie monétaire.** Cela doit avant toute chose être envisagé, quand on veut envisager, comment les masses



humaines laborieuses, bien égal si elles sont travailleurs spirituels ou physiques, comment ceux qui vraiment produisent, devront à nouveau être amenés en proximité de ceux qui avec des placements rendent possible de gérer. Mais cela ne peut se passer que par le **principe d'association**, par cela, que les **humains** se regrouperont à nouveau **comme humains**. Le principe d'association est une exigence de la vie sociale, mais une exigence telle que je l'ai caractérisée, pas telle qu'elle fait très souvent office dans des programmes socialistes.

Extrait de la conférence du 29 octobre 1919 (ga 332a - 5) :

Aujourd'hui on est encore absolument clair sur ce que le **moyen de production**, que **fonds et sols** sont des choses de la vie de l'économie. L'impulsion de la tri-articulation de l'organisme social réclame que dans la **vie de l'économie seront seulement** administré les valeurs mutuelles, qui devraient être rapprochés des prix, ainsi que **purement la détermination de prix** est ce qui en fait sort en fait finalement de l'administration de l'économie.

Mais faire que cette détermination de prix soit correcte est impossible quand le moyen de production comme tel et fond et sol (NDT foncier) agit comme tel dans la vie de l'économie. La disposition sur fond et sol, qui aujourd'hui se concentre dans le droit de propriété de fond et sol, et la disposition sur les moyens de production terminés ne peuvent être **aucune affaire économique**, mais ils devraient être affaire pour part une **spirituelle**, pour une part **juridique/de droit**. Cela signifie, le transfert de

[62]

fond et sol d'une personne ou groupe de personnes à une autre ne devrait pas avoir lieu par achat ou héritage, mais par un transfert sur le sol de droit respectivement à partir des principes de la vie spirituelle...

(Le moyen de production, donc cela par quoi dans l'industrie ou du genre sera produit, qui de préférence repose à la base de la formation de capital, peut seulement coûter quelque chose jusqu'à ce qu'il soit terminé. Est-il terminé, alors l'administre celui-là, qui l'a amené à être, parce qu'il le comprend le mieux, aussi longtemps que lui-même peut être à cette administration avec ses capacités. Mais ce n'est pas plus loin un bien, qui peut être vendu, mais pourra seulement être transféré par droit – respectivement par détermination spirituelle, qui sera réalisée par droit, d'une personne ou groupe de personne sur une autre personne ou groupe de personne.)

Ainsi, ce qui aujourd'hui se tient à tort dans la vie de l'économie, le droit de disposition de propriété, le droit de disposition foncier, le droit de disposition de moyen de production, sera placé sur le **sol autonome du droit** sous participation/collaboration du **sol autonome de l'esprit**.

Ces idées peuvent encore faire l'effet d'être étrangères aux humains actuels. Mais c'est donc tout de suite ce qui est triste, amer qu'elles font l'effet d'être étrangères aux humains actuels. Car c'est d'abord par ce que ces choses diffusent vrai-





ment dans les esprits humains, dans les âmes humaines et aussi dans les cœurs humains, ainsi que, d'après elles, les humains se comportent socialement dans la vie, c'est en premier par cela que peut venir ce que tant d'humains veulent amener d'une tout autre manière, mais ne pourront jamais amener...

En rattachement à la conférence, sera demandé :

Vous pensez-vous la tri-articulation de l'organisme social mise à exécution à l'intérieur des États existants ou comment ? Cela signifie, l'actuel État est-il le cadre avec ses frontières politiques aussi dans le nouvel ordre ?

Maintenant, mes très chers présents, il est seulement possible, de former une quelque chose fructueuse quand ne veut pas taper court et petit, mais quand on est centré sur la véritable évolution, quand on travaille au sens de la véritable évolution. Vous avez peut être déjà pu remarquer, comme tout de suite à l'intérieur des idées d'organisme social tri-articulé sera recherché après une organisation de la vie à partir de bases de science de l'esprit. Ces **bases spirituelle-scientifiques** montreront aussi ce que des penseurs estimés négligent, notamment une **véritable science de l'économie**. Ce qui aujourd'hui est nommé science de l'économie, cela sont donc seulement des morceaux d'observations isolées portés ensemble. Cela n'est pas quelque chose qui pourrait vraiment devenir une impulsion pour la volonté sociale. Une véritable science de l'économie peut justement seulement grandir de bases de science de l'esprit.

Là se montreront maintes choses en rapport à la **délimitation des organisations sociales**. Par exemple, des lois se donneront d'elles-mêmes à partir de la vie de l'économie, comment des domaines économiques, des territoires économiques devraient être délimités en eux-mêmes, ainsi qu'on puisse jeter un regard sur un futur sur lequel on devrait parler quelque peu de la manière suivante. Une véritable science de l'économie montre : quand les **associations**, desquelles je vous ai parlé dans la deuxième conférence et dans celle d'aujourd'hui, deviendront trop **grosses**, alors elles ne sont aussi plus possibles économiquement, quand elles deviennent trop **petites** elles ne sont aussi plus possibles économiquement. Par les conditions intérieures d'un territoire économique, par la production variée, par les branches variées, les domaines variés, qui sont là, est aussi déterminée la grandeur de ce territoire. Si je voulais exprimer la loi pour cette grandeur, ainsi je devrais dire à peu près : de trop petits domaines économiques œuvrent dommageable par là qu'ils ne laissent aucune place aux humains associés, dans une certaine mesure laissent **mourir de faim les humains associés**, de trop **grands** territoires économiques par contre œuvrent ainsi qu'elles nuisent à ceux se trouvant en dehors du territoire, les laissent mourir de faim. On peut en fait pour de plus petits points de vue économiques et aussi pour de plus grands points de vue économiques, laisser déterminer la **grandeur du territoire économique** à partir de lois internes.

[63]

Et il n'est aussi pas du tout requis – j'aurai encore à parler de cela -, quand l'organisme social est vraiment tri-articulé, que les frontières de l'esprit tombent en-



semble avec les frontières de l'économie ou avec les frontières du droit. Une grande partie du malheur dans le présent qui s'est déchargé en cette terrible **catastrophe guerrière mondiale** – qui, comme je l'ai expliqué à la fin de la conférence d'hier, n'est absolument **pas finie** –, repose là dessus, que justement, sous l'état unitaire, on a laissé tomber partout ensemble les frontières culturelles-spirituelles, politiques, et économiques.

Il s'agit donc de ce que d'une légité interne, à partir de la vie vivante elle-même se montrera la **grandeur des territoires**.

Mais on doit compter avec **l'évolution**. C'est pourquoi le début devra tout d'abord être fait avec le donné. Et là on peut dire : tout d'abord, s'établira toutefois que les collectivités et structures historiques doivent évoluer d'après cette impulsion de tri-articulation de l'organisme social. Mais alors, quand elles ont, de manière saine, je ne veux pas dire, mis à exécution celle-là, mais l'ont en soi/elles, alors des lois de la vie se donnera bien l'autre qui se montre alors. Donc à ces choses n'aurait pas le droit d'être répondu théoriquement, mais à la mesure de la vie. Ainsi qu'on dit : ce qui se montre à peu près demain, cela sera tout d'abord la base pour après demain. Donc, il s'agit de rendre attentif à une vie, **pas** d'inventer de quelconques **programmes**. De tels programmes sont terriblement bon marché, et ont déjà été véritablement assez inventés.

Le traitement des moyens de production agraires se différenciera-t-il de ceux industriels ?

Le traitement des moyens de production agraires, donc de préférence fond et sol – car aussi loin que viennent en considération d'autres moyens de production, ils sont donc aussi des moyens industriels de production –, se présente à vous aujourd'hui sur le sol de ce combat qui sera conduit par les **réformateurs fonciers**. Vous pouvez donc facilement vous approprier ce qui vient là en considération, quand vous remontez sur le réformateur foncier originel, sur Henry Georges « Progrès et pauvreté » et sur son souci de faire équilibrer, supprimer, par l'ainsi nommée « single tax » les injustices de l'ordonnance sociale qui pourront être créées par la valorisation du sol. Celui qui a la possession du sol peut, sous certaines circonstances, gagner sans le moindre travail à fournir. Ainsi sera tenté de ce côté là, de placer tout d'abord, au moins par certaines limites, les moyens de production agraires au service du commun. Maintenant il y a beaucoup d'années, j'avais une fois une discussion avec Damaschke, qui donc dans certains sens repose sur Henry George, et je lui disais cette fois-là : les moyens de production agraires n'ont pas, sans plus, le droit d'être confondus avec les moyens de production industriels, car il existe une différence considérable de l'un et l'autre qui conditionne tout l'ordre social. Le sol a une grandeur déterminée, le **sol n'est pas élastique**. Quand deux maisons se trouvent l'une à côté de l'autre, se font limite l'une l'autre, ainsi on ne peut pas étirer le sol sur lequel elles sont, ainsi que là entre, pourra être construite une troisième maison. Par contre, des **moyens de production industriels** pourront, j'aimerais dire, être **maintenus en élasticité**, pourront être multipliés.



Cela provoque une grosse différence. C'est pourquoi **les deux devront être traités différemment**. Il n'est pas droit de transférer quelque peu, sans plus, sur le moyen de production fond et sol la théorie sociale démocrate, qui est de préférence taillée pour les moyens de production industriels. Ce dont il s'agit, est ce que j'ai tout de suite dit aujourd'hui dans la conférence : que **fond et sol, aussi bien que le moyen de production terminé, ne devraient pas être un objet de gestion (NDT économique)**, mais un objet de transfert de droit à partir de points de vue spirituels. Quand cela est le cas chez les deux, alors les différences ne se montrent pas de manière théorique, mais de la vie immédiate. Pensez par exemple seulement ce qui suit : Les moyens industriels de production s'usent, ils doivent toujours être rénovés. Chez les moyens de production agraires, c'est déjà à nouveau quelque peu autre, pas seulement, qu'ils ne sont pas élastiques, mais ils s'usent seulement dans une mesure bien moindre, ils devront au moins être traités tout autrement que les moyens de production industriels.

Mais il existe encore un rapport essentiellement autre entre moyen de production agricole et moyen industriel de production. On aimerait penser à ce que, oui, une partie du rendement de l'industrie devra être utilisé pour amener l'industrie plus haut, pour la façonner toujours plus et plus. Là nous voyons qu'une partie de cela, que nous pouvons nommer **l'administration du capital de l'industrie, sera à nouveau avalée par l'industrie**. Cela n'est pas le cas de la même manière **chez les moyens de production agraires**. Les livres (NDT comptables), s'ils étaient conduits comme **livres d'ensembles pour une vie économique**, indiqueraient **deux pôles** : l'un des pôles indiquerait à peu près vers la **production de charbon**, là on aurait, partant de la production de charbon, à peu près tous ces postes qui se promènent dans **l'industriel**. L'autre pôle va vers le pain, si on écrivait ensemble tous les postes qui se rapportent au pain – au sens plus large évidemment, comme montrent les autres produits alimentaires qui seront créés par fond et sol –, si on les inscrivait, ainsi on verrait à peu près en ressortir **ce que fournit fond et sol**.

Maintenant beaucoup de ce qui serait inscrit dans ce livre d'ensemble, quand fond et sol aussi bien que les moyens de production seraient sortis de l'économie et attribués à l'ordonnance du droit, à l'ordonnance de l'esprit, - beaucoup de cela est recouvert par ce que **l'industrie sera confondue** avec l'administration de **fond et sol**. On a donc seulement besoin d'être industriel, d'avoir des hypothèses sur fond et sol, ainsi la confusion est déjà là. Mais encore par nombreuses autres choses. Si cela n'était pas le cas, on verrait purement que l'économie mondiale se tient aujourd'hui ainsi – aussi paradoxal que cela semble pour maints (humains) aujourd'hui –, que **l'économie mondiale se tient ainsi aujourd'hui, que fond et sol est le vraiment productif**, que **l'ensemble de l'industrie** n'est pas productif, mais est en vérité obtenue par les rendements de fond et sol. Chaque **entreprise industrielle** est au fond ce qu'on nomme dans l'agriculture un **bien dévorant (NDT fressendes Gut)**, cela signifie un bien qui en fait consomme ses bénéfices.

On ne regarde absolument pas aujourd'hui l'économie d'ensemble. Elle est recou-



verte par les circonstances les plus variées. Mais dans la vie réelle se montreraient les

[65]

**points de vue** qui peuvent donner la mesure lors du **transfert** aussi bien des **moyens agraires de production** d'un côté, comme des **moyens industriels de production** de l'autre côté.

Au **pôle industriel** ce sera donc de préférence la **capacité spirituelle individuelle** des humains, ce qu'ils peuvent, ont appris, ce à quoi ils sont adaptés, qui viennent en considération à ce transfert. Au **transfert agricole** vient autre chose en considération, là vient par exemple en considération **l'avoir-grand-ensemble de l'humain avec fond et sol**. Là devra absolument être tenu compte que celui qui a les meilleures capacités pour continuer à travailler fond et sol, ne pourra être choisi de manière abstraite d'après son tempérament spirituel, mais devra d'une certaine manière avoir grandi ensemble avec sol. Quand de la manière correcte tout de suite dehors à la campagne pouvait être rendu clair le sens de la triarticulation, **ainsi l'ensemble de la paysannerie** y souscrirait. Évidemment, quand un quelconque sort qui se tient dans le mauvais appel d'un cultivé ; alors, les gens ne l'écouteront pas naturellement, alors il n'a rien à dire, mais quand la chose sera amenée aux gens de la manière correcte, ils n'auront rien du tout contre. Car en fait sera donc agit d'après ce principe, tout de suite parmi les gens de la terre (NDT Agrariertum). Pas dans la grande propriété foncière, mais dans la paysannerie sera, aussi loin que l'État n'intervient pas en gênant, penser et agit absolument pour l'essentiel en ce sens.

Il s'agit donc de ce que les points de vue se donnent dans le concret et à partir de cela. Des programmes n'auront pas le droit d'être faits pour un ordre social capable de vie, mais il s'agit de caractériser ainsi que la vie puisse réussir. La vie a alors encore quelque chose à faire.

Voyez-vous, cette impulsion de la tri-articulation sociale qui sera exposée ici se différencie de toute sorte de programmes qui donc aujourd'hui sont en fait bon marché comme des mûres. Ces programmes sociaux, ils échafaudent : premièrement, deuxièmement, troisièmement et ainsi de suite. En fait, ils schématisent tout. Cette omniscience, l'idée de la tri-articulation ne se l'attribue absolument pas, mais elle veut que les **humains** puissent **œuvrer ensemble** à partir d'eux-mêmes ainsi qu'ils viennent à former l'organisme social approprié. Elle aimerait seulement amener les **humains dans de tels rapports** que de cela peut apparaître une ordonnance sociale correspondante. Quand on ne comprendrait que cela, que cela est une différence principale entre l'impulsion de la tri-articulation et l'autre, qui aujourd'hui apparaît, ainsi on verrait, comme cette tri-articulation tout de suite crée justement à partir de la pleine réalité.

J'ai pour cela souvent dit aux gens : il ne s'agit pas du tout de si ça ou cet autre devrait être ainsi ou autrement. Ma foi, j'aimerais même dire radical : on attaquerait la chose, peut être s'en montre que ne reste plus une pierre sur l'autre, mais il



naîtra quelque chose qui très certainement a de la stabilité parce que la réalité est saisie à un coin. Tout de suite quand on saisit la réalité, ainsi se montre peut-être quelque chose de tout autre à ce qu'on a tout d'abord dit de programmatique. Mais il s'agit de cela, non pas d'installer un programme, mais d'indiquer **comment on a à saisir la réalité**.

Après la conférence du 30 octobre 1919 (ga 332a – 6), la question fut posée :

Comment le conférencier fonde-t-il ce qu'il a exprimé, dans la discussion de vote d'hier, de l'avis déviant de la conception de l'économie nationale moderne, d'après laquelle seulement fond et sol serait productif ? Est ce que repose à la base de cet avis seulement un peu une autre description du concept de production, de productivité ?

Je n'ai pas, je crois, donné aussi seulement une quelque sorte la raison pour croire que mon opinion irait là où seulement fond et sol serait productif. Avec ce concept « productif », « non productif » et du genre ce n'est pas entièrement productif de gérer beaucoup. Mais il s'agit donc plus, à ces choses, de ce qu'on ne parvienne pas trop fortement à des concepts terminés. Les humains parlent aujourd'hui bien trop en mots. Il ne s'agit pas de ce qu'on donnerait de telles définitions, quelque chose serait productif ou improductif ; là il s'agit toujours de comment on conçoit le productif ou l'improductif ; mais il s'agit de ce qu'on décrit vraiment les conditions d'après les contextes. Et là, je tentais hier de décrire, comme fond-et-sol se place autrement dans le processus d'économie nationale, que par exemple la production industrielle. Il s'agit de telles descriptions, de telles caractéristiques. Quand seulement une fois on voudrait se rendre clair, combien seront causés de dommages par ce que, notamment dans les sciences, on se tienne trop à de telles définitions ou détermination de concept ! Ce qu'on décrit, pour cela on n'a donc pas besoin de détermination de concepts. Il règne aujourd'hui très souvent l'indécence que quelqu'un dit, il serait pour cela ou de tel ou tel avis. Là, on doit premièrement s'entendre là dessus ce qu'il comprend sous ce prédicat. Vraisemblablement après de longues tractations il viendra là dessus qu'il pense la même chose que l'autre. Ce qui conduit à véritable production, quand je veux nommer cela production, ce qui conduit à une véritable consommation, quand je parle là dessus, ainsi je dois saisir des yeux tous les facteurs particuliers, des plus élémentaires jusqu'aux plus compliqués.

Là sera par exemple très difficile, de monter de ce que donc – toutefois dans un sens quelque plus large on pourrait nommer « l'économie » des animaux. Les animaux mangent et boivent donc aussi. Donc ils ont, aussi loin qu'ils ne sont pas apprivoisés, aussi une sorte de vie économique. Mais ils savourent en règle générale ce qui n'ont pas trop fortement besoin de se préparer. La plupart des animaux prennent ce qui est déjà là. Maintenant, pour eux la nature est productive, quand nous voulons utiliser l'expression productive. Beaucoup de ce que l'humain savoure se trouve donc aussi sur ce sol. Quand finalement il savoure des fruits, ainsi ce n'est pas bien éloigné – seulement par des rapports de circulation et possession et semblable – de la sorte d'économie des animaux, mais chez lesquels on pourrait même trouver aussi des bases à des rapports de possession. Maintenant il s'agit





maintenant de suivre le processus plus loin, comment l'humain commence tout d'abord à traiter, ce qui est apporté par la nature, alors à l'amener plus loin en circulation par le commerce/l'échange (NDT Verkehr) et ainsi de suite. Là, commence une poursuite du concept, qui commence à la nature. Alors on vient à ce qui est production pour le luxe le plus extérieur, ce qui ne correspond plus à de véritables besoins, cela signifie, correspond à des besoins justifiés ou raisonnables. Oui, limiter de quelque manière le concept, cela serait productif ou non productif, cela est absolument quelque chose, qui pris à la base, conduit en premier dans le nébuleux. Évidemment, on peut, quand on aime se remuer dans de tels concepts nébuleux, discuter longuement là dessus, comme les physiocrates ont pensé que seul le travail du sol serait productif. On peut opposer à cela : aussi quand quelqu'un fait du commerce, ainsi cela est productif, et on peut produire de très belles preuves pour cela. L'erreur est celle-là, qu'on établit une définition : cela est improductif, cela est productif ! - mais on doit pouvoir embrasser du regard tout le processus de la vie économique vraiment conformément aux choses.

[67]

Donc, je prie de ne pas comprendre ce que j'ai exposé, comme si cela devait aussi tomber dans une telle façon de définir, mais cela devrait être description conforme aux choses de ce qui se passe vraiment dans la vie de l'économie. Et là je crois avoir rendu attentif en fait à une **différence factuelle**, comment se place autrement fond et sol dans le processus économique que par exemple, disons les **moyens industriels de production, machines** et du genre. Mais se place aussi autrement dans le processus économique que par exemple le **commerce**, ce qui est sur base de fond et sol.

On a besoin d'être ni mercantiliste unilatéral, ni physiocrate unilatéral. On devra reconnaître que dans l'instant où on est porté sur de telles choses comme « productif », « improductif », alors justement ont lieu de tels avis unilatéraux comme mercantilisme, physiocratisme et ainsi de suite. Cela devrait être tout de suite représenté ici : qu'on ne se place **pas sur des unilatéralités**, mais **des multiplicités**.

Rudolf Steiner a donné les informations suivantes sur l'aspect spirituel et culturel du problème « terre – humain » dans sa conférence du 14 novembre 1919 à Dornach (ga191 - 14) :

Nous ne pouvons acquérir une vision réelle du monde qu'en regardant la terre, le monde en général, dans son intégralité, c'est-à-dire en considérant l'humain comme appartenant à cela et en considérant l'inter-relation, le **rapport changeant de l'humain au monde**.

Si nous remontons assez loin dans l'évolution de la terre, nous trouvons comment l'humain n'est pas enraciné dans l'existence terrestre elle-même. L'humain a connu une évolution bien avant l'évolution terrestre. Vous la trouverez décrite dans ma « Science secrète ». Il est alors descendu de cette existence/être-là purement spirituel à l'existence/être-là terrestre. Maintenant, c'est en fait ainsi qu'avec cette descente de l'humain dans l'existence terrestre, l'humain a été em-



mené par l'humanité dans une connaissance élargie, on peut l'appeler héritage de savoir, une sagesse primitive/originelle, un héritage de sagesse. Cet héritage de sagesse était uniforme/unitaire.

Alors cette **connaissance primitive s'est précisée**. Elle est devenue différente selon les différents territoires de la Terre. Si vous survolez extérieurement ce qu'on appelle la culture des différents peuples de la Terre - mais encore mieux si vous prenez la science de l'esprit pour aide - vous pouvez déjà vous dire : ce que les humains des différents peuples ont toujours su a de tout temps été différent. Ils peuvent différencier une culture indienne, une culture chinoise, une culture japonaise, une culture européenne - et dans celle-là encore des cultures spécifiques pour les territoires européens particuliers - une culture américaine, et ainsi de suite.

Si vous vous demandez : comment la sagesse héritée ou primordiale en est-elle venue à cette spécification et devenue de plus en plus différenciée ? - vous pourrez vous donner comme réponse : ce sont les rapports intérieurs, les dispositions intérieures des peuples qui sont en faute. Mais pour l'essentiel, se montrent toujours des adaptations de ces rapports intérieurs des peuples aux rapports/conditions extérieures de la Terre. Et on obtient au moins une image de la différenciation quand on essaie de trouver le lien entre ce qu'est - disons - la culture indienne et la nature climato-géographique du pays indien. Justement ainsi, on reçoit une représentation de la spécificité de la culture russe en regardant la connexion de l'humain russe avec sa terre.

[68]

Maintenant, on peut dire : En rapport à ces relations, l'humanité actuelle, comme elle l'est en beaucoup de relations, est dans une sorte de crise. Cette **dépendance de l'humain à l'égard de ses territoires** est progressivement devenue la plus grande pensable au XIXe siècle. Toutefois, les humains se sont émancipés de leurs territoires avec leur conscience ; mais ils sont pour cela quand même devenus plus dépendants de ces territoires.

On peut le voir quand on compare comment - disons - encore un Grec se tenait à la terre de la Grèce antique et comment - disons - un Anglais moderne ou l'Allemand se tient à ses pays. Les Grecs avaient encore beaucoup de sagesse primitive dans leur culture, dans leur éducation. Ils étaient peut-être physiquement plus fortement dépendants de leur territoire grec que les humains d'aujourd'hui sont dépendants de leurs territoires ; mais cette dépendance plus forte a été abolie, a été adoucie par l'être-empli intérieur avec la sagesse primitive, avec le savoir primitif.

Ce savoir primitif s'est progressivement éteint pour l'humanité. Nous pouvons très clairement démontrer comment, vers le milieu du XVe siècle, la compréhension, la compréhension immédiate de certaines sagesse primitives cesse, et comment même les traditions de ces sagesse primitives se tarissent progressivement au XIXe siècle. Artificiellement - je voudrais dire : comme des plantes dans les



serres - les sagesses primitives sont encore conservées dans toutes sortes de sociétés secrètes, qui font parfois des choses très graves avec elles.

Mais tout de suite parce que les gens perdent l'être-parcouru intérieurement par la sagesse primitive, ils deviennent tout d'abord bien dépendants de leurs territoires.

Et sans que soit à nouveau retrouvé un trésor de **vérités d'esprit** à développer librement, les humains se différencieraient entièrement sur toute la Terre d'après leurs territoires.

Nous pouvons en effet - j'aimerais dire - différencier trois types :

Si les impulsions spirituelles-scientifiques ne devaient pas se répandre dans le monde entier, de **l'Ouest** se feraient seules valoir des vérités **économiques**. Celles-ci pourraient donc aussi produire beaucoup d'autres choses à partir de leur sein ; mais la pensée économique, les représentations économiques, seraient l'essentiel.

De **l'Orient** viendraient, ce que serait essentiellement des vérités **spirituelles**. L'Asie se limitera toujours de plus en plus à des vérités spirituelles, quoique aussi très décadentes.

**L'Europe centrale** cultiverait le domaine plus **intellectuel** ; et cela se ferait tout particulièrement valoir, - lié à une quelque tradition de temps anciens, lié à ce qui souffle par-dessus de l'Ouest de vérités économiques, et ce qui souffle par-dessus de l'Est des vérités spirituelles.

Mais les humains se spécifieraient de plus en plus selon ces trois types principaux d'articulation de la terre ; la tendance de notre présent va absolument amener cette spécification de l'humanité à la domination.

On peut dire - et je vous prie de prendre cela bien, bien au sérieux - : si une influence spirituelle-scientifique ne parvenait pas à prévaloir dans le monde, **l'Orient** deviendrait progressivement **incapable** de gérer une **économie propre**, de développer une pensée économique ; l'Orient viendrait seulement dans la situation de produire, c'est-à-dire cultiver immédiatement le sol, transformer immédiatement les produits naturels avec des outils qui seront livrés par l'Ouest.

[69]

Mais tout ce qui géré à partir de la raison synthétique humaine se développerait en Occident. Et vu de ce point de vue, la catastrophe de la guerre mondiale justement écoulée n'est rien d'autre que le début de la tendance - je veux parler en une expression aimée - à pénétrer économiquement à l'Est à partir de l'Ouest, c'est-à-dire à faire de l'Est une zone où les gens travaillent et de l'Ouest une zone où l'Est est géré à partir de ce que l'Est fait de la nature. (Où est en cela la frontière entre l'Est et l'Ouest, ce n'est pas nécessaire de l'établir, car c'est quelque chose de variable.)



Si cette tendance, qui est aujourd'hui dominante, devait se poursuivre, si elle n'était pas imposée/noyautée spirituellement, ainsi devrait sans doute – on a seulement besoin de l'exprimer hypothétiquement – apparaître que **l'Est tout entier devienne un objet d'exploitation pour l'Ouest**. Et on considérerait cette voie de développement comme ce qui est donné à l'humanité sur terre ; on la considérerait comme juste et évidente. Il n'y a aucun autre moyen de faire entrer dans cette tendance ce qui ne fait pas de la moitié de l'humanité des Hélotés, de l'autre moitié des utilisateurs de ces Hélotés, que de **pénétrer la terre avec une quelque spiritualité commune** à retrouver à nouveau.

Mais pour y parvenir au plus profond, il n'y a pas d'autre moyen que de façonner l'avenir de l'humanité d'une manière humaine – donc pas seulement pénétrer/embrasser la Terre économiquement, mais aussi la pénétrer/l'embrasser spirituellement –, par un certain confort, le moins d'humains se font ces pensées encore aujourd'hui....

[70]



## D'APRÈS DES CONFÉRENCES EN 1920 - 71

La conférence de Dornach du 7 février 1920 (ga196 -11) expliquait plus en détail ces pensées sur les tendances d'évolution du contraste entre l'Occident et l'Orient. La question de savoir si - et dans quelle mesure - l'industrialisation, par exemple en Sibérie, modifiera cette répartition du poids, ne deviendra claire que lorsque cette industrialisation devra passer d'armements de guerre indépendants du marché à la production de biens de consommation, où l'État économique autoritaire, qui a fait sortir de terre l'industrie de guerre sibérienne, se verra inexorablement confronté à la tâche économique réelle du prix.

RABINDRANATH TAGORE a l'esprit de l'Asie en lui, et vous pouvez en apprendre beaucoup sur ce à quoi aspire cet esprit de l'Asie dans sa collection de conférences « Nationalisme ». Mais à ces âmes manquent chaque relation intérieure avec ce qui a été fait en Europe et en Amérique par rapport à la vie extérieure. Seuls les derniers siècles nous ont apporté ce que l'on peut appeler une culture purement mécaniste. Vous trouvez encore aujourd'hui dans les livres de géographie que l'ensemble de la Terre compte environ 1500 millions d'habitants. Mais ce n'est pas exact, quand en 1928 : on prend en compte le **travail** effectué sur la terre, - quand disons qu'un jour, un habitant de Mars descendrait sur terre et jugerait la population de la terre d'une manière telle qu'il demanderait : combien un homme travaille-t-il sur la terre, si l'on tient compte de la force de travail qu'il peut utiliser ? Et combien **est** travaillé ?

Si nous prenons les chiffres qui existaient avant la guerre, alors - si nous devons noter combien est fourni par des humains sur terre - ce ne seraient pas 1500 millions mais 2000 millions d'humains ou même 2200 millions d'humains de population de la terre qui en sortiraient.

Pourquoi ? Parce qu'aujourd'hui, les machines sur terre fournissent tellement de travail que cela équivaut à environ 700 millions de prestations humaines. Si les machines ne travaillaient pas, et si devait quand-même être fourni par de la force humaine de travail, ce que fournissent les machines, ainsi 700 millions d'humains de plus devraient être sur la terre.

J'ai calculé cela à partir de la quantité de charbon utilisée sur terre et sur la base d'un temps de travail journalier de seulement 8 heures, et pour une consommation de charbon approximative au début du 20ème siècle. Ainsi qu'on peut dire : selon ce qui sera fourni sur la terre, il y a en réalité 2200 millions d'humains sur terre ; mais ce qui se fournit là par de pur instruments mécaniques de travail, cela est fourni entièrement en Europe et en Amérique, - en Asie à peine beaucoup de cela.

Depuis la mort de Rudolf Steiner, le quantum fourni par des « instruments purement mécaniques de travail » - du moins en Amérique - a encore énormément augmenté. Le journal la "Neue Züricher Zeitung" du 19.6.1949 en rend compte :

« Lorsque Roosevelt, comme l'un de ses premiers actes officiels en 1933, ordonna la





construction des barrages américains, qui avait été reportée à plusieurs reprises, et imposa l'énorme expansion de la production d'énergie hydroélectrique, qui augmenta la production d'électricité de 97,35 milliards de kWh en 1929,

[71]

l'année du boom, pour atteindre 130,3 milliards une décennie plus tard et finalement 256,6 milliards de kWh. kWh en 1947, alors peu de gens reconnaissaient l'importance de ces mesures, et presque personne ne calculait l'importance de ces mesures sur la base de la puissance produite qu'en 1939, en plus des 130 millions d'Américains de chair et de sang, il y avait maintenant environ cinquante fois plus « d'esclaves de fer » disponibles jour et nuit, la « population » des Etats-Unis pouvant travailler étant de 6500 millions grâce aux nouvelles forces mécaniques, car chaque cheval-vapeur équivaut au moins à 20 heures-travail ».

Lors de la soirée d'étude du "Bund für Dreigliederung" du 3 mars 1920 (ga337a), Rudolf Steiner a donné une brève conférence en introduction. Il y disait entre autres choses :

... Mais maintenant l'argent a des particularités toutes certaines. L'argent est un représentant pour différentes choses, mais l'argent comme tel est le même. Je peux recevoir une somme d'argent de ce que vende un morceau de musique – une production spirituelle. Ou je peux recevoir une somme de ce que je vende des bottes. La somme d'argent peut toujours être pareille, mais ce que je vends, cela peut être très différent. L'argent prend par là vis-à-vis du vrai processus de vie un certain caractère abstrait. Et il devait apparaître, sous l'influence de l'économie banquière mondiale, l'extinction des interactions concrètes/effets concrets d'échange de la production dans l'échange humain, **l'extinction des interactions concrètes** et a cette place là **l'échange des représentants, l'argent**.

Mais cela à des conséquences bien déterminées. Cela à la conséquence, que les trois partie constitutives essentielles de notre processus économique – **fond et sol, moyen de production et moyen de consommation** –, qui selon leur nature se tiennent dans le processus économique de manières entièrement différentes, ne sont pas placés purement en pensée, mais **réellement sous le même pouvoir**, sont traités de la même manière. Car pour celui qui ne s'occupe que de l'acquisition ou de la gestion d'une certaine somme d'argent, il peut être indifférent que cette somme d'argent représente **du foncier, des moyens de production** tels que des machines ou autres, qui servent à d'autres productions, mais qui sont fabriqués par l'humain, ou représente des **articles de consommation**, des articles immédiat de besoin. Il s'agit seulement de ce qu'on reçoit une certaine somme d'argent pour quelque chose respectivement que, quand on l'a, elle se rémunère (NDT : par les intérêts. En allemand, il y a un verbe pour cela qui renforce encore l'idée que l'argent porte des intérêts par lui-même), peu importe par quoi.

Le point de vue doit toujours de plus et plus monter de compenser les intérêts, que l'on a à des productions ou des branches de production particulières, et de remplacer cet intérêt par **l'intérêt abstrait** à ce capital éteignant toutes les différenciations, cela signifie **capital en argent/financier**. Mais par cela ressortent des choses très certaines.



Prenez une fois **fond et sol**. Le foncier n'est donc pas seulement une chose quelconque, mais il est placé à un certain endroit et se tient dans un rapport aux humains de cet endroit. Et les humains de cet endroit ont tout de suite aussi des intérêts à ce foncier, que l'on peut décrire comme des intérêts moraux, comme des intérêts de sorte psychique/de l'âme. Cela peut être absolument par exemple un point important pour la culture universelle/générale et les intérêts de l'humanité que soit planté sur ce foncier un certain produit. (Je veux qualifier les rapports un peu radicalement, ils ne sont donc pas aussi radicaux dans la vie ordinaire, mais l'essentiel, ce dont il s'agit, pourra être exposé

[72]

avec cela). Qui se tient en rapport avec des gens qui ont grandi ensemble avec fond et sol, celui-là aura une vue de comment produire de ceci ou cela à partir de fond et sol, dépend de l'ensemble des conditions de vie. Il a gagné ses expériences dans l'être ensemble avec fond et sol. On ne peut seulement gagner de telles choses seulement par expérience. Si c'est, par exemple, bon, de déboiser une région ou pas, pour cela des questions peuvent être significatives, qui absolument sont à juger seulement quand on ne fait qu'un avec les conditions locales d'une contrée.

On peut maintenant absolument envisager, que c'est guérissant pour les conditions d'humanité universelles, quand un quelconque foncier est valorisé d'une manière toute particulière, mais sous cette valorisation dégage seulement un certain rendement. Ces points de vue disparaissent aussitôt, quand à la place des humains en rapport avec le foncier s'introduit le principe du **capitalisme d'argent**. Là il s'agit de ce qu'alors **fond et sol** puisse simplement passer d'une main à l'autre comme une **marchandise**. Mais celui-là qui simplement reçoit fond et sol parce qu'il donne de l'argent pour cela, celui-là a seulement l'intérêt à ce que l'argent se **rémunère (NDT : ou rapporte des intérêts)** de la manière correspondante. Un principe abstrait est déversé par-dessus tout cela, qui auparavant était un intérêt d'humanité.

Et le concerné qui a purement l'intérêt d'argent, se demande si alors – sous les conditions, que l'autre humain, celui qui a grandi ensemble avec le foncier, reconnaît comme nécessaire – la chose rapporte suffisamment pour lui ; sinon, on devrait utiliser le sol à autre chose. Avec cela on détruit des rapports humains nécessaires purement sous le point de vue du capitalisme d'argent. Et ainsi, **par dessus tous les rapports humains, sont tirés les points de vue du capitalisme financier**. Dans l'économie de peuple, ils ont détourné les humains de ce qui peut seulement grandir lorsque l'humain est lié avec les branches de production, lié avec les produits de consommation qui circulent dans n'importe quelle région/domaine parmi les humains.

Cela était toutefois disponible dans les siècles précédents. Cela a déjà disparu sous l'influence de l'humain économique, mais surtout sous l'influence du banquier au XIXe siècle. Alors que jusqu'en 1810 environ, l'économie de peuple était dépendante des commerçants et des industriels, au XIXe siècle, les commerçants et les industriels, quand aussi ils ne se l'avouaient pas, sont devenus essentiellement



dépendants de l'économie de nationale et internationale, du banquier.

Mais ce type d'économie de l'argent peut seulement entraîner complètement dans l'**égoïsme économique**. Cette sorte d'économie de l'argent ne doit pas être confondue avec le pur capitalisme, ce qui arrive souvent aujourd'hui. Le simple capitalisme (vous le trouverez expliqué plus en détail dans mes « Points centraux »), il devrait permettre que celui qui est capable d'avoir de grandes masses de capital dans les mains, que ce soit en moyens de production, que ce soit dans le représentant des moyens de production, en argent, mais qui pour cela croît/grandit ensemble tout de suite avec la production et reste lié avec elle seulement aussi longtemps qu'il peut utiliser ses facultés au service de la production. Ce capitalisme est absolument nécessaire pour l'économie moderne de peuple, et il est absurde de rager contre lui. L'abolir reviendrait à saper l'ensemble de l'économie moderne de peuple.

[73]

Mais ce dont il s'agit tout de suite, c'est que l'on se penche **sur la réalité**, que nous envisagions, par exemple, ce qui se passe dans l'administration d'un grand complexe de fonds et sols, qui peut absolument être conditionné par l'union de forêt et de fond/terre, et qui, dans les mains d'un humain habilité, signifie quelque chose de bien différent que lorsque nous séparons la forêt et isolons fonds et sols, puis parcellise, sépare en petites possession et du genre. Cela peut être bon pour certaines régions, pour d'autres, cela devrait ruiner l'économie de peuple.

Partout cela dépend des conditions concrètes. Et nous devons enfin **retrouver le chemin des rapports concrets**. Mais cela ne s'exprime pas seulement dans l'économie nationale, dans l'économie nationale particulière, mais s'exprime de plus en plus dans le système économique international...

C'est ce dont il s'agit avec l'idée d'une tri-articulation : Parler une fois à l'humanité à partir de la **pleine réalité**, parce que les humains sont si peu habitués dans le présent à approcher la réalité. C'est pourquoi aussi on comprend si difficilement la chose. Les humains n'ont pas l'habitude d'approcher la réalité. Que comprennent alors les gens d'une vie de l'économie en tant que telle ? Le maître d'œuvre s'y connaît en construction. Le maître menuisier s'y connaît en menuiserie. Le cordonnier en cordonnerie, le coiffeur en coupe de barbe et des choses économiques correspondantes qui y sont liées. Mais tout ce que ces « praticiens de la vie » savent dire sur la vie économique n'est quand même pas pendant avec l'autre. C'est par cela que c'est si abstrait. Ce devait une fois être dit à partir du contexte réel de toute la vie sociale de l'humanité. Parce que les humains ont été inaccoutumés à utiliser les expériences de la vie comme fil conducteur, ils voient tout de suite ce qui est né de la réalité comme une utopie.



Mais c'est de cela dont il s'agit, que cette idée de la **tri-articulation sociale** soit reconnue comme la **contre image de toute utopie**. Qu'elle soit reconnue comme ce qui est né de la vie économique et qui peut donc aussi s'installer/se placer dans la vie économique. Et il s'agit seulement de ce que les humains envisagent ces choses. Alors on trouvera : quel que soit le terrain sur lequel on se trouve, - on comprendra correctement l'idée de la tri-articulation de l'organisme social, tout de suite quand on comprendra quelque chose du lien de sa production avec l'ensemble du processus économique du monde. Cette idée de la tri-articulation de l'organisme social n'hésite pas à être examinée avec précision par ceux qui comprennent quelque chose de la vie de l'économie à travers leur rapport entier à la vie. Mais aujourd'hui, peu d'humains comprennent quoi que ce soit à la vie de l'économie ou à la vie sociale absolument; mais ils se laissent aller et s'en sortent au mieux quand ils n'ont eux-mêmes pas besoin de participer dans un ordre quelconque - quand c'est le gouvernement qui en prend soin !

C'est pourquoi les humains en viennent à des idées si embrouillées qu'ils considèrent ce qui est réel dans la vie comme utopique. Toutefois, la situation actuelle est quelque peu obscurcie par ce que, grâce à leur victoire, les puissances occidentales ont la possibilité de ne pas atteindre les sommets du temps. Ce qui sera promu aujourd'hui par l'idée de tri-articulation, cela sera exigé par le temps. C'est à ce stade que l'évolution de l'humanité est arrivé aujourd'hui. La victoire des puissances occidentales ne signifie rien d'autre

[74]

que la lutte pour un sursis, pour pouvoir rester sous les anciennes conditions sociales. Les puissances occidentales peuvent s'offrir ce luxe, elles se sont battues pour lui. Les puissances centrales ne peuvent se permettre ce luxe ; elles dépendent de la satisfaction des exigences de l'époque. Si elles les satisfont, cela aura un effet sur le monde entier. Si elles ne les satisfont pas, alors elles périront...

Manuel : brève conférence, ??? questions 3 mars 1920 Fédération de la triarticulation

Les questions suivantes sont posées :

Comment se tiennent fonds et sols par rapport aux moyens de production ?  
Comment se comportent les uns aus autres fonds et sols, moyens de production, marchandises ?

En ce qui concerne la distinction entre fonds et sols et les moyens de production, l'essentiel est déjà que fonds et sols sont quelque chose de limité, rien d'élastique, que cela ne peut être multiplié d'une certaine manière, tandis que les moyens de production qui sont créés par le travail humain lui-même peuvent être multipliés, et la production peut être augmentée par la multiplication des moyens de production.



Maintenant il s'agit naturellement de ce que lorsqu'on fait de telles distinctions, on part souvent de points de vue différents. En faisant la distinction entre fonds et sols, et moyens de production, on se réfère en fait à ce qui est là d'abord, et non là par les mains humaines, comme fonds et sols. Pour l'observateur d'économie de peuple, **une vache** que l'humain ne fabrique pas lui-même par son travail **appartient** simplement à **fonds et sols** aussi longtemps qu'elle n'est pas abattue ; quand elle sera abattue, elle est évidemment une marchandise. Mais alors elle entre d'une manière toute spécifique sur le marché des marchandises.

Et on a à faire avec deux faits : premièrement avec le fait qu'elle est retirée à la force productive de fonds et sols et, deuxièmement, qu'elle apparaît, de l'autre côté, comme une marchandise. Elle est dans un certain sens, un **produit frontière/limite**.

De tels produits frontaliers il y a partout. Mais il s'agit de garder/maintenir fixes **certaines catégories** en ce qu'on puisse prendre les dénominations des représentants caractéristiques de ce qu'on a en vue.

N'est ce pas, dans le processus économique, on a d'abord à faire avec la première chose qui est nécessaire à la production, mais qui **ne peut elle-même être produite**. A cela appartient fond et sol et quelques autres. C'est pourquoi on le résume sous la rubrique « **fond et sol** ». Deuxièmement, appartient au processus économique tout ce qui sert à produire autre chose, comme fond et sol aussi, mais qui lui-même, comme la machine, **devra être produit**. Le processus du travailler et avec cela le pendant d'économie de peuple qui doit être utilisé pour la production/fabrication du « moyen de production », il devient caduc pour fond et sol. C'est l'essentiel en ce qui concerne l'économie de peuple.

Cela exerce aussi une influence essentielle sur toute la considération de l'économie de peuple. C'est pourquoi, des moyens de production sont à considérer sous le point de vue de l'investissement de travail jusqu'à ce que, comme moyen de production, ils soient finis/prêts pour la production. A **l'instant** où des **moyens de production sont** là, ils se placent en fait dans le processus économique exactement ainsi que **fond et sol**. Là dedans repose la difficulté que celui qui pose la question trouve toujours : aussi longtemps que l'on travaille sur le moyen de production et que l'on doit prendre en compte l'économie de peuple pour travailler sur le moyen de production, aussi longtemps il y a

[75]





une différence dans la mise en place d'économie de peuple du moyen de production, et fond et sol. A l'instant où les moyens de production sont prêts, l'évaluation des moyens de production est soumise à la même catégorie que fond et sol. Aussi longtemps que j'ai à fabriquer la locomotive, je dois la juger autrement, je dois juger le processus économique dans lequel la fabrication de la locomotive a lieu différemment. A l'instant où elle est terminée et se tient sur les rails et se déplace pour la production ultérieure des humains, elle s'y tient justement ainsi que fond et sol. Dans la différenciation, la difficulté c'est qu'en fait le produit fini est en fait assujéti à la même catégorie que fond et sol. Ce qui doit être utilisé pour créer des moyens de production, est pour l'essentiel ce qui s'ajoute chez ces moyens de production et ce qui manque chez fond et sol.

Cela pend naturellement ensemble avec l'autre : si fond et sol était élastique, si on pouvait le multiplier, alors il devrait croître lui-même ou bien des humains devraient pouvoir le produire. Je ne veux plus continuer à discuter la question ! Que justement le foncier soit là dans certaine mesure et peut seulement être utilisé/ usé plus fortement ou faiblement – ce par quoi il devient de nouveau semblable aux moyens de production, par cela il se différencie des « moyens de production élastiques ». Par cela il doit aussi d'une certaine autre façon être pensé comme placé dans tout le processus d'économie de peuple. C'est pour l'essentiel la différence.

Et on doit naturellement maintenant, aussi quelque peu saisir de l'œil le troisième membre, la **simple marchandise**. Elle est caractérisée par ce qu'elle sera **consommée**. Par cela elle est quelque chose d'essentiellement différent dans le processus d'économie de peuple que le moyen de production, qui n'est pas consommé lui-même immédiatement, mais seulement usé, et est de nouveau quelque chose d'autre que fond et sol, qui aussi ne sert pas à la consommation, mais qui doit tout au plus être améliorée, et du genre.

Ainsi, les trois choses sont à caser essentiellement différentes dans le processus d'économie de peuple :

1. **fond et sol**, qui en fait commence avec ce qu'est en premier le moyen de production, quand beaucoup de travail humain est utilisé dessus ;
2. le **moyen de production** auxquels le travail humain est appliqué ; les deux ne sont pas là pour la consommation immédiate ;
3. la **marchandise** ; elle est là pour la consommation immédiate.

Mais la chose repose donc ainsi que **le tout** est à nouveau seulement une **question de temps**. Car à l'instant où vous spéculez après ce que les moyens de production, par exemple d'un type métallique, ont un certain temps dans lequel ils sont utilisés/usés, à cet instant ces **moyens de production** vous apparaissent **comme marchandise**. Seulement comme marchandise qui a besoin d'un temps plus long pour être consommée.



Quand on fait absolument des distinctions dans la vie, ainsi ces distinctions ont la caractéristique qu'elles sont hautement inconfortables. Elles ne sont **jamais ainsi** qu'on puisse **strictement départager**. On doit **rester mobile** avec ses **questions**. Car les moyens de production ont en effet d'une certaine manière aussi un caractère de marchandise. Ce caractère de marchandise, de la même manière que les moyens de production, fond et sol ne l'a pas. C'est pourquoi on doit à nouveau faire une distinction plus stricte, et c'est justement un non-sens dans le cas de **fond et sol** de l'équiper **du caractère de marchandise** sous le point de vue du pur capitalisme d'argent.

[76]

Manuel ; Soirée d'étude Fédération de la triarticulation 3 mars 1920 Questions

Donc, vous voyez, quand on applique une quelque chose dans la réalité, on n'a pas la permission de rester à des concepts abstraits. C'est notamment ce que les gens font rarement à propos des « Points clés de la question sociale ». Ils aimeraient des concepts joliment empaquetés. Alors ce qu'ils lisent est « beau ». Alors on sait quand-même, quand on a lu une demi-page, ce qu'on a lu !

Mais en réalité, un moyen de production est seulement à saisir quand on sait qu'il ne sera tout d'abord pas consommé; mais quand on prend une période plus longue de temps, c'est la même chose qu'une marchandise. Et on doit réfléchir qu'aussi bien la qualité d'être consommé que celle de ne pas être consommé doivent être prises en compte.

On doit avoir des **concepts mobiles**. Cela les gens ne le veulent pas aujourd'hui. Ils veulent avoir des choses empaquetées. Ils ne veulent absolument pas penser dehors dans la réalité. Sinon, de telles choses ne pourraient pas se produire que, par exemple, les gens disent : " l'anthroposophie me plaît très bien, mais je ne veux rien savoir de la tri-articulation". Celui qui parle ainsi ressemble à peu près à celui qui dit :

« Oui, je m'intéresse au spirituel ; mais ce spirituel ne doit pas déborder sur le politique, ce spirituel doit être indépendant du politique ! »

Oui, cet être-indépendant, c'est ce que la tri-articulation veut atteindre ! Et parce que le spirituel n'est nulle part indépendant, c'est une illusion que de croire que l'on ne peut s'intéresser qu'au « pur spirituel ». Pour que votre idéal abstrait puisse devenir concret, afin que vous ayez quelque chose pour quoi vous pouvez vous intéresser, sans que ce soit influencé par de la politique, la tri-articulation doit d'abord **se battre pour** un tel domaine – afin qu'un domaine soit là sur lequel on n'a pas besoin de s'intéresser à la politique. La tri-articulation lutte tout de suite pour ce que dans quoi les âmes somnolentes veulent se sentir à l'aise – mais l'ont seulement devant elle par illusion.



Ces âmes somnolentes, on aimerait volontiers les réveiller. Elles se sentent si incroyablement bien quand elles sont intérieurement mystiques, quand elles saisissent le monde entier intérieurement, quand elles découvrent le Dieu dans leur propre âme et deviennent ainsi un humain si parfait ! Mais cette **intériorité n'a de valeur que lorsqu'elle sort dehors dans la vie**. J'aimerais savoir si elle a une valeur quand maintenant, à une époque où tout est urgent, où le monde est en feu, l'humain ne trouve pas le chemin de dire son mot dans les affaires publiques. C'est un bel intérêt pour l'anthroposophie, qui veut seulement s'intéresser à « l'anthroposophie » et ne trouve pas une fois la possibilité de dire son mot sur ce que l'anthroposophie devrait inspirer ! Ces anthroposophes qui veulent s'intéresser « seulement à l'anthroposophie » et non à ce que l'anthroposophie peut devenir vis-à-vis de la vie, ils ressemblent à un humain qui est charitable de la bouche, mais qui ferme rapidement les poches s'il devait être charitable par rapport à ce qui serait maintenant une vraie charité. C'est tout à fait la même chose, mais seulement sur un autre champ. C'est pourquoi cet anthroposophe qui est à trouver chez les gens qui veulent seulement s'intéresser à l'anthroposophie à leur façon est le **bavardage anthroposophe. La réalité de l'anthroposophie** est celle qui passe dans la vie.

La confrontation de cosmogonie - liberté - fraternité, avec laquelle Rudolf Steiner a caractérisé, le 10 octobre 1919, les installations de base américano-européennes-asiatiques, forme le thème de la conférence publique à Stuttgart le 10 mars 1920, « Les peuples de la Terre à la lumière de la science de l'esprit » (ga 335-3). L'humain de l'Orient y apparaît comme « l'interprète, l'interprète (der Dolmetsch) de la terre », dans ses bases de volonté –

[77]

- fraternellement avec tous les compatriotes – grandis sur la terre mère commune. L'Européen cherche la liberté en devenant « interprète de lui-même » par « connaissance de soi ». Dans l'intellectualisme scientifique et technique, l'humain occidental lutte pour s'adapter aux lois du cosmos conquises par la pensée. Dans le présent contexte, la représentation de l'enracinement de l'homme d'Orient et de ce qui constitue l'ingéniosité de sa culture dans « la génialité du sol » (voir ci-dessus, 22 mars 1919) doit trouver une place en premier lieu.

... Le type humain oriental montre une chose commune. Il montre, surtout chez le peuple indien, comment l'homme de l'Orient a grandi avec la nature terrestre sur laquelle il grandit. Autant qu'il nous semble que cet homme oriental a absorbé dans son âme, dans son âme tranquille, dans une dévotion intense, le spirituel, autant que nous impressionne la mystique orientale, - nous étudions l'humain oriental en ce qui concerne ses particularités populaires/traditionnelle, ainsi nous trouvons que, ce qui se manifeste si admirablement comme la spiritualité la plus élevée dans son être intérieur, dépend précisément chez lui de l'expérience de la volonté qui coule en l'humain, elle-même à nouveau liée au métabolisme de l'humain. Aussi paradoxal que cela puisse paraître tout d'abord : tout de suite la haute spiritualité des peuples orientaux, aussi notamment des Indiens, elle est ce qui - si je peux me permettre une expression grossière - fait bouillir le métabolisme, ce métabolisme qui se tient en rapport par son être propre aux processus qui sont la nature terrestre dans l'environnement de cet être humain. Là dehors,



dans la nature indienne - et celle-ci particulièrement dans les temps anciens - sont les arbres, les fruits, là est ce qu'une nature merveilleuse et admirable donne à l'humain comme par elle-même : il combine/fusionne cela avec son métabolisme de telle manière que ce qui se passe en lui comme métabolisme est, pour ainsi dire, toujours la suite de ce qui dehors cuit dans les fruits sur les arbres, ce qui vit là sous terre dans les racines, etc. Cet humain de l'Orient a complètement grandi ensemble, par son métabolisme, avec la croissance et la prospérité terrestre....

De cet être-lié-à-la-Terre commun s'éveille une « fraternité » instinctive-évidente :

Ainsi, lorsque nous nous y adonnons, ce qui émerge de l'âme tranquille, de la pensée des peuples orientaux vraiment spirituellement productifs, nous apparaît comme un produit spirituel de la terre elle-même. Quand nous nous immergeons dans les Védas, qui parlent intensément à notre âme et sont illuminés par la lumière de l'esprit, dans la philosophie instinctive et aiguë du Vedanta, dans la philosophie du Yoga, dans des œuvres comme celles de Laotsé, de Confucius, quand nous avons un sens quelconque pour nous adonner à la poésie orientale, la sagesse orientale, alors nulle part nous avons le sentiment que cette sagesse découle individuellement, de manière humaine spéciale, d'une personnalité. Tout comme l'Orient a grandi ensemble par son métabolisme avec la nature environnante, comme la nature environnante continue à tisser et créer de l'être en lui, oui, cuit et bout, ainsi c'est aussi, quand nous laissons nous affecter sa poésie, sa sagesse poétique, sa poésie pleine de sagesse, comme si la terre s'exprimerait elle-même, comme si les secrets de la croissance terrestre parlaient à l'humanité entière de la terre, par la bouche de l'Orient. On a le sentiment : tout comme cet être humain interprète pourrait être lui-même les secrets

[78]

intérieurs de la Terre, ainsi le membre d'aucun autre peuple - aucun peuple de l'Ouest et aucun peuple du centre européen - ne peut l'être. Oui, on aimerait dire : c'est, quand on veut caractériser les meilleurs membres des types de peuples orientaux, presque comme s'ils marchaient sur la Terre et que leur expérience intérieure exprimait ce qui vit réellement sous la surface de la terre, ce qui pousse de cette terre sous la surface et éclot des fleurs et fruits de la terre ainsi que dans ce qui est spirituel et d'âme chez l'entité humaine orientale...

Dans les productions orientales de l'humanité, même dans les créations spirituelles les plus élevées, nous voyons quelque chose comme des fleurs du développement de la terre elle-même. La bouche humaine est, pour ainsi dire seulement là que pour laisser la terre s'exprimer. Ce n'est pas le cas de l'humain centre européen, même chez les Grecs... : s'il suit sa propre nature, s'il ne devient pas infidèle à lui-même, alors il exprimera, s'il veut exprimer le plus haut, tout ce qu'il est lui-même comme humain...



Soit mentionné ici que l'un des principaux motifs de toute l'histoire de l'esprit et de la culture grecque - sa « guerre de Troie » séculaire contre l'Orient - est le dépassement de la débauche tellurique associée à la nature orientale. La vitalité « marécageuse » décrite par Bachofen (ci-dessus, au 22 mars 1919) est maîtrisée, par exemple, dans les cultures de Déméter des mystères étrusques. Pour l'histoire de la philosophie, voir ci-dessus : Rudolf Steiner, « Les énigmes de la philosophie » (ga 018). Les questions abordées dans la conférence précédente ( ga 335-3) on été traitées plus loin dans la conférence du 12 mars 1920 (ga 335-4) sur « L'histoire de l'humanité à la lumière de la science de l'esprit ».

... L'être humain (oriental) se sentait en pleine harmonie avec la nature. L'homme de ces temps anciens n'était pas encore capable de mépriser, sous-estimer ou aussi surestimer sa matérialité. Car pour lui, tout ce qui était spirituel était encore révélé dans le matériel. Il mangeait et buvait ; mais dans ce qu'il recevait comme nourriture et comme boisson, les choses spirituelles se révélaient à lui. Il ne connaissait pas seulement la matière. En prenant le fruit de l'arbre, il pouvait se dire : dans la jouissance du fruit : Par la fleur, dans toute la croissance, dans la force de l'arbre, la Déesse oeuvre ; elle me donne le fruit ; elle est en relation immédiate avec moi, en ce que j'entre en relation spirituelle-corporelle au monde.

C'était ainsi que l'humain de la première époque terrestre éprouvait comment il était économiquement, comment il était juridiquement, comment il était spirituellement lié avec la nature, avec l'autre humain, avec le spirituel. Où il éprouvait cela ainsi qu'il éprouvait le Dieu présent sur terre. Où il a tout vécu spirituellement ce qui se révélait aussi corporellement à lui ce qui s'offrait à lui terrestrement-sensoriellement - car il ne connaissait pas encore un vécu spirituel séparé dans la matérialité. Où il s'est orienté dans ses institutions selon ce qui se révélait à lui comme divin.....

On apprend à sentir comment il regardait /contemplait l'environnement de telle sorte que la nature avec toutes ses fleurs, avec toutes ses autres expressions, oui avec les étoiles, le soleil et la lune, avec les nuages etc. dans toutes ses nuances d'impression avait un effet différent sur lui que sur nous...

**Nous** ne portons rien en bas des mondes étoilés que des formules mathématiques-mécaniques sur les orbites planétaires et solaires, et aujourd'hui tout au plus ce que l'analyse spectrale nous dit à ce sujet. Et ici sur cette terre, nous sommes devenus solitaires. Nous nous savons debout sur cette terre, mais nous ne ressentons rien de plus d'une parenté avec l'étendue des étoiles. Nous pouvons, quand nous vivons honnêtement

[79]

à l'intérieur de la vision du monde mécaniste moderne, nous sentir pas plus vivant qu'un membre du monde. Nous sommes seuls avec notre terre dans l'espace du monde. Et sur qui n'est pas notre Terre, nous calculons seulement.

Rudolf Steiner a parlé devant la Statistische-Volkswirtschaftlichen Gesellschaft Zürich (la société de statistiques d'économie de peuple de Zurich) le 19 mars 1920 sur « La tri-articulation et la situation mondiale actuelle » (ga 334-6). De cette conférence :





Il est intéressant de voir à des exemples isolés l'impossibilité pour les nouvelles structures étatiques unitaires de sortir de leur unité pour devenir une structure sociale réellement viable. Je choisis la **Russie** comme exemple... où, comme dans une expérience qui se déroule dans la vie des peuples, il devient évident quels sont les besoins et les impossibilités qui règnent dans la vie des peuples modernes. Permettez-moi de mettre en avant quelques éléments de cet être russe de peuple:

Dans les années soixante, nous avons été confrontés à l'étrange institution des **S e m s t v o s** - au milieu de l'absolutisme russe, que vous connaissez bien - sous la forme d'assemblées de région (NDT : voire de « pays » au quasi sens de « paysage »/« terroir »), où les représentants de la vie de pays, les humains qui sont impliqués dans la vie de l'économie ou dans d'autres domaines de la vie de pays particuliers se réunissent dans certaines assemblées pour, j'aimerais dire, discuter justement ces affaires sous la forme de conseils ou du genre. La Russie est remplie de semstvos de ce genre depuis les années soixante. Ils fournissent en fait un travail fructueux. Ils travaillent ensemble avec quelque chose d'autre, qui est une chose traditionnelle en Russie : les organisations-**MIR** des communautés villageoises particulières, une sorte d'organisations forcées pour la vie économique du village. Avec cela nous avons premièrement de vieilles coutumes démocratiques se tenant dans l'organisation russe des paysans; et nous avons quelque chose de plus nouveau dans l'apparition des Semstvos, qui tend absolument vers le démocratique.

Mais il se montre quelque chose de très étrange - et cela devient encore plus frappant quand nous regardons un autre phénomène, comme cela s'est produit en Russie avant que la catastrophe mondiale le détruise ou le place sous un autre jour - : en Russie, s'est donné que des humains des professions particulières les plus diverses se sont associées les unes entre les autres, et que des **associations** sont nées de métier à métier. Les fonctionnaires caissiers de banque, des distributeurs de caisse de banque ont formé des associations. Ces associations se sont à leur tour regroupées pour former des associations plus englobantes. Quiconque s'est rendu en Russie a en fait tenu ses rencontres non avec des humains particuliers, mais il a butté partout où il a eu quelque chose à faire sur de telles associations.

Tout cela s'est glissé dans la **vie d'État de l'absolutisme**.



Maintenant, quand on étudie ces semstvos, quand on étudie les associations, même l'organisation Mir elle-même, on remarque une chose : certes, ces associations s'étendent aussi à maints autres domaines de la vie, aux institutions scolaires et du genre. Mais là, ils ne fournissent rien de spécial. Quiconque s'implique dans une étude impartiale de ces associations - car finalement, les Semstvos ne se sont pas non plus transformés en corporations, mais en fait en associations : les paysans se sont liés avec ceux qui se tenaient dans le levé de la vie industrielle, et ainsi de suite - il remarque : quand tout cela a reçu un tel caractère, qui ressemblait à une institution publique, - en réalité on avait affaire avec des **associations**. Et elles ont fourni du bon. Mais ce qu'elles fournissaient, elles l'ont fourni en fait seulement sur le sol de la **vie de l'économie**.

[80]

Et nous pouvons dire : Dans cette Russie, se montrait la chose étrange qu'apparaît un système organique fondé sur un système d'association. Et il s'avère plus loin que l'Etat russe est incapable de commencer quoi que ce soit avec ce qui est en devenir.

Ainsi que nous pouvons dire : en ce que la nécessité d'un développement capitaliste précoce, comme il entre/apparaît en Russie, conduit à des organisations économiques, celles-ci doivent se mettre en place **à côté** des institutions politiques à partir d'une nécessité intérieure.

Une autre particularité se présente en Russie au XIXe siècle et au début du XXe siècle : oui certes, l'absolutisme fonda ses écoles. Mais ces écoles ne sont rien d'autre que le reflet des besoins de la vie étatique absolutiste. Maintenant une vie de l'esprit se développe en Russie, une vie **plus intensive de l'esprit**, que l'Europe de l'Ouest accepte. Mais comment cette vie de l'esprit doit-elle se développer ? Absolument en opposition, oui dans la révolte révolutionnaire contre tout ce qu'est le système russe d'Etat !

On voit : Cet **état organisé étroitement uniforme, il s'éclate en trois membres**. En fait, il veut purement se séparer. Mais il ne le peut pas. Il nous montre tout de suite ce qui se passe, à quel point il est impossible de concilier ces trois domaines les plus excellents de la vie humaine avec l'État unitaire.



Je peux seulement vous l'esquisser. Quand vous étudiez en détail comment ces trois membres se développent dans la vie de l'État russe dans la guerre mondiale, - comment, après la guerre mondiale, se développe d'abord le vraiment non substantiel règne de MILYOUKOV, - mais comment alors se développe vers dehors, ce que sous KERENSKI on peut appeler la transformation de l'absolutisme en un système d'État démocratique (mais encore absolument dans la foi en la toute puissance de l'État unitaire), - là on peut voir - tout de suite à quoi KERENSKI doit échouer après une courte période au pouvoir ! - comment cet État russe, qui veut devenir démocratique, est mis dans l'impossibilité d'aborder réellement la question économique la plus importante, la **question agraire** : parce que dans la question agraire les associations de la vie russe sont si présentes, qu'à elles, se brise ce qui de démocratie sera tenté à partir de l'ancien absolutisme...

Quiconque regarde de manière impartiale ce devenir de la Russie, cette intégration de la Russie dans une impossible structure sociale-démocrate - parce que justement l'État unifié est éclaté à l'impossibilité de combiner/rassembler les trois domaines de vie - il verra que cet exemple de l'Europe de l'Est est un exemple très significatif, - et que les politiciens anglais voyants loin qui considèrent la Russie comme le champ même sur lequel, comme dans une expérience mondiale, montre le cours de l'évolution de l'humanité, - que ces hommes politiques voyants loin ont probablement raison :

On pourrait embrasser l'**Europe entière** de tels points de vue, - on verrait partout comment l'**État unitaire se dissous** peu à peu ! Même si, dans certains endroits, il semble encore solidement ancré, il se **dissoudra** ! Parce qu'il ne peut pas faire face à la bonne interaction dans trois domaines humains de vie.

Extrait de la conférence « Le chemin vers la pensée saine et la situation de vie de l'humain du présent » du 8 juin 1920 à Stuttgart (ga 335-5) :

[81]

... Le philosophe Solowieff a été saisi d'une amère inquiétude lorsqu'il s'est dit en lui-même : "Sur ma Russie aussi, se répand à travers un règne pourri intérieure-ment tout ce que la vision moderne du monde tire du soubassement de science de la nature. Là, cette Russie sera recouverte de toutes les gloires (je ne dis pas cela comme une ironie) de la technique moderne, du trafic moderne, et, comme volé au monde disparaît, ce que le sol devrait quand-même délivrer pour une saine pensée russe. Avec chaque chemin de fer qui y est introduit, avec chaque installation industrielle, disparaît ce qui devrait donner naissance à la santé de la pensée russe: fonds et sols. Et Solowieff nous apprend qu'il comprend que la pensée humaine saine est liée à fonds et sol d'une manière différente de ce qui s'arrache de ce fond et sol, qui dans une certaine mesure en une hauteur abstraite, quand aussi en une réalité physique sur une base de science de la nature, apparaît comme la culture moderne...

Tiré d'une discussion lors de la soirée d'étude de la "Fédération pour une tri-articulation" du 9 juin 1920 à Stuttgart(ga 337a - 4) :



Il ne s'agit pas du tout aujourd'hui de nous engager d'une manière ou d'une autre dans une discussion avec tous les anciens gardiens de boutiques, qu'il s'agisse de ceux des confessions ou de ceux des partis. Aujourd'hui, il s'agit de se tenir fermement sur le sol de ce que nous avons à dire afin de l'amener dans le plus grand nombre de têtes possible. Autrement, nous ne ferons aucun progrès. Car il est tout simplement trop tard pour bien des choses. Et il se peut aussi qu'il soit bientôt trop tard pour certaines choses qui peuvent encore se produire, notamment la diffusion de nos idées, quand toujours de nouveau et à nouveau nous nous occupons seulement de quelques choses annexes et que nous n'allons pas à l'essentiel : **diffuser nos idées.**

J'ai dit : ce que nous avons fondé comme « **le jour qui vient** », ce peut donc être fondamentalement seulement un substitut insatisfaisant. Pourquoi alors ? Parce que justement nous ne nous faisons aucune illusion que nous puissions être pratiques sans nous appuyer sur des actions pratiques. Nous essayons d'être économiquement actifs. Mais alors les gens viennent et vous demandent : oui, comment doit-on mettre en place un magasin d'épices pour qu'il s'intègre aussi bien que possible dans l'organisme social tri-articulé ? Certes, nous voulons fonder des entreprises économiques dans « le jour qui vient ». Mais là il s'agit qu'on les saisisse vraiment pratiquement. Et comment, par exemple, devrait-on pratiquement saisir les choses aujourd'hui, quand on doit se dire : si je gère dans une certaine sorte d'entreprise, ainsi je dois, afin que je puisse gérer rationnellement, avoir un autre groupe d'entreprises. Par exemple, pour un groupe déterminé d'**entreprises industrielles**, je dois avoir un groupe déterminé d'**entreprises agricoles** (NDT : en fait littéralement : d'économie de pays, de la campagne, de la terre). Oui, pouvez-vous alors cela ? Tout cela est donc impossible aujourd'hui. L'État vous rend impossible de mettre en place une telle institution pratique. C'est dire à quel point le pouvoir de l'État est grand aujourd'hui !

Il ne s'agit pas d'impraticabilité, mais de ce que le pouvoir rend cette chose impossible.

Par conséquent, ces humains qui se tiennent actuellement dans n'importe quel domaine de la vie économique ne devraient en fait pas s'entretenir de questions subordonnées aujourd'hui, mais ils devraient s'entretenir de comment les différents regroupements économiques professionnels, les **associations économiques** absolument se dégagent de ce qu'est l'**État politique**, comment ils peuvent se dégager. Aussi longtemps que les techniciens

[82]

aussi longtemps que ceux-ci et ces gens toujours à nouveau ne pensent rien d'autre qu'à trouver des institutions qui s'adaptent au mieux à la vie actuelle de l'État, aussi longtemps nous n'arriverons pas un pas plus loin. Seulement lorsque sera discuté : Comment arrivons-nous à nous détacher ? – comment fonder une **vie de l'économie** vraiment **libre**, dans laquelle ne sera pas organisé d'en haut, mais sera associé, où états de professions sont objectivement affiliées/articulés à des états de professions ? et ainsi de suite. Ce n'est donc quand-même pas une fois



le tout premier ABC à l'intérieur des discussions pratiques de la tri-articulation, mais toujours encore sera continué à bricoler et à parler compte tenu des circonstances actuelles. Mais toutes ces discussions ne mènent à rien aujourd'hui.

Défendons-nous des gens qui ne cessent de répéter : comment ça se passe alors et comment ça se passe avec ceci et cela ? Il s'agit de ce que nous pourrions en premier commencer à parler raisonnablement lorsque nous serons un bout plus loin dans la tri-articulation de l'organisme social, de sorte qu'un nombre suffisamment grand d'humain faisant l'économie sachent : nous ne pourrions absolument pas parler raisonnablement aussi longtemps que nous compterons encore toujours sur ce que la vie de l'économie nous sera faite par les institutions de l'État. Ce n'est que dans la mesure même où nous nous détachons que nous pouvons commencer à parler raisonnablement. Avant cela, c'est un non sens. Justement ainsi on ne peut pas bien parler sur des réformes aussi longtemps que nous ne nous rendons pas compte que nous ne pouvons pas commencer à en parler du tout avant de nous tenir dans une organisation spirituelle libre. On doit au moins être conscient : tant qu'on est dans une organisation spirituelle qui dépend de l'État, on doit parler non sens ; aussi longtemps on ne peut réformer...

[83]





## LES CONSÉQUENCES DE LA TRIARTICULATION POUR FOND ET SOL

QUATRIÈME

SOIRÉE

D'ÉTUDE,

-

Stuttgart, 16 juin 1920

Trad. F.G. v. ?? - 30/11/2023 comme ga 337a ?

Mes très chers présents ! 0

J'aimerais aujourd'hui parler de la triarticulation de l'organisme social de manière à ce que puissent tomber quelques lumières issues des points de vue dont vont traiter mes développements sur ce qu'on a appelé récemment, à partir des faits d'économie de peuples : **la question foncière**. 1

C'est donc une particularité de l'idée de triarticulation, que par elle on apprenne à envisager, que doivent cesser certaines discussions et agitations vieux-style, si nous voulons absolument aller plus loin de manière fructueuse – car ces discussions et agitations se sont bien développées à partir des conditions, qui nous ont conduites dans le déclin.

La question foncière est donc quelque chose, qui intéresse beaucoup de larges cercles, car le prix, aussi l'acquisition et la valorisation de « fond et sol » sont en rapport étroit avec le destin humain, avec les conditions de la vie humaine. 0 2

N'est-ce pas, ce que sont les **prix du sol**, si on doit se les laisser intégrer dans le calcul de ce qu'on doit **payer pour son logement**, se les laisser intégrer dans le calcul du **prix des denrées** alimentaires – c'est donc quelque chose que chacun ressent immédiatement. On a seulement besoin de réfléchir un peu, et on trouvera que ce qui part de « fond et sol » ( 1 ), », a ses effets en relation économique sur **toutes les conditions restantes**. Selon de quels prix du sol on doit payer ses denrées, selon cela on doit être rémunéré/valorisé/rétribué pour quelque profession où on se tient, et ainsi de suite.

Mais pas seulement ces questions vitales qui agitent immédiatement les humains ont à voir avec le rapport de l'humanité à « fond et sol », mais aussi de nombreux rapports plus poussés de culture et de civilisation. [196] Nous avons seulement besoin de penser, comment le **rapport de la campagne à la ville** est pendant avec « fond et sol », comment ce qui est aisance ou difficulté des **conditions de vie dans les villes** est lié aux conditions dans les campagnes. De celles-ci proviendra à nouveau, ce qui peut se développer en ville même. Ce que nous nommons notre – au moins publiquement - **vie spirituelle** – au moins dans nos conditions culturelles modernes - se développe aussi de préférence en ville ; selon ce qui dans une ville donnée, s'offre comme conditions de richesse ou de prospérité grâce à la particularité de la campagne environnante. On peut toutefois devenir un mystique isolé à la campagne ; mais on ne peut au fond se tenir dans tous les rapports entre activités scientifiques,

[84]

techniques, culturelles, artistiques modernes que lorsqu'on a un rapport à la vie urbaine. C'est donc quelque chose qui se présente immédiatement à partir d'une



observation aussi seulement superficielle de la vie. Et on pourrait encore ajouter mainte autre chose, qui pourrait déjà montrer, comment la question foncière – et avec cela la question du rapport de la ville à la campagne – interfère profondément dans toutes nos conditions culturelles/rapports de culture. C'est pourquoi la question foncière doit aussi être de quelque manière en rapport avec ce qu'a entraîné comme non-sens le déclin de ces conditions culturelles.

De nos jours, les récents traitements de la question foncière dépendent donc en particulier de ce que l'**injustice de l'augmentation de la valeur ou prix du sol** a été remarqué par un grand nombre d'humains. Il a simplement été remarqué combien peu est en rapport avec le travail humain si l'un ou l'autre morceau de sol peut voir sa valeur grimper dans un espace de temps donné. Je sais, quelle impression a toujours de nouveau faite un réformateur foncier très connu {196a}, lorsqu'il a exposé la chose suivante aux yeux de son public lors de conférences fondamentales {196b} : Qu'on se représente, quelqu'un possédant un quelconque bout de sol, qu'il a acheté eu égard de ce qu'à proximité de ce sol, son usine sera bâtie ou que la ville s'y développera ou qu'une voie ferrée y passera [197] ou quelque chose de semblable. Il a acheté ce bout de sol eu égard que ce que sa valeur grimpera considérablement par de telles conditions dans les prochaines années. Il a acheté ce morceau de sol juste au moment où il devait vivre avec la perspective de passer les trois prochaines années en prison. Après avoir acheté ce fond, il va en prison, y reste trois ans, et lorsqu'il sort de prison, son morceau de sol est de valeur quintuple à autrefois. Le monsieur n'a donc rien apporté d'autre à l'augmentation quintuple du prix de sa propriété que d'être resté assis trois ans en prison !

Ce sont des choses, mes très chers présents, qui bien sûr agissent extraordinairement fort, lorsque l'on veut par cela rendre quelque chose visible. Et l'on ne peut pas dire là une fois que ces choses agissent de mauvais droit. Ici agit tout à fait avec droit, quelque chose qui est éclairant de manière commode, car cela peut absolument être ainsi. Et alors – on peut faire beaucoup de suppositions, aimerais-je dire –, il ressort aussi de telles connaissances, que toute l'insertion [la manière d'insérer] de la valeur du sol dans notre processus économique est quelque chose, qui ne peut rester ainsi plus longtemps, qui d'**une quelque manière** devrait être soumise à une réforme.

Et maintenant les plus divers ont donc commencé des réformes, mais allant toujours après une direction : Henry George {197a}, Adolf Damaschke {197b}, et entre les deux encore beaucoup d'autres. Cela a mis en place, et à vrai dire tout découle de là, que « **fond et sol** » – la forme ne rentre là pas tant en considération – devrait plus ou moins être quelque chose qui **appartiendrait** dans une certaine mesure à la **collectivité**. Non pas comme si tous les réformateurs fonciers voulaient quelque peu une **étatisation** immédiate de « fond et sol » {197c}, mais, qu'un pourcentage bien significatif de l'augmentation particulièrement forte de valeur soit délivré à la communauté comme « **impôt sur la prise de valeur** » – un pourcentage peut-être, qui ramènerait le sol à sa valeur antérieure, lorsqu'elle y a grimpé sans les services de son propriétaire. On peut aussi penser à d'autres



formes, en vertu desquelles [198] le sol pourrait être transféré dans une certaine mesure

[85]

dans une sorte de **propriété commune**. Mais il est sans doute éclairant que celui qui a tant nui à ses semblables, qu'ils se sentaient contraints de l'enfermer en prison, puisse maintenant, quand il revient après trois ans, être obligé légitimement, de livrer à cette communauté, ce en quoi son sol a pris en valeur.

Mais maintenant, mes très chers présents, Damaschke souligne donc tout de suite qu'il ne pensait pas à ce que le destin même qu'il conçoit pour « fond et sol » se prolonge sur n'importe quel autre moyen de production. Il montre, comment les autres moyens de production augmentent leur valeur d'une tout autre manière à l'intérieur de la possession humaine ; il prouve que l'accroissement de valeur des moyens de production a lieu dans de tout autres conditions, qui ne sont pas à comparer avec celles se montrant souvent de l'accroissement de valeur de « fond et sol ».

On peut maintenant dire que quelque chose comme cela est particulièrement éclairant et ne peut en fait pas être traité autrement, qu'on l'acquiesce dans un certain sens.

Mais, mes très chers présents, vous avez facilement vu qu'il y a aujourd'hui des étatisations. Cela signifie transfert dans l'administration d'une certaine globalité de ce qui sinon est fabriqué de manière économique purement privée et pour quoi la contrevaletur est encaissée de manière économique privée. Mais on ne peut pas dire que l'expérience qu'a faite l'humanité en de telles choses dans les dernières années serait déjà satisfaisante de tous côtés. Car je crois – au moins, quelques-uns d'entre vous l'auront remarqué – qu'il n'en est pas allé aussi bien pour tous les humains, que cela aurait du aller dans le sens d'un rationnement, donc dans un certain sens de la communisation, des denrées alimentaires par exemple et autres choses. Quelques humains ont donc, comme je le crois, dans ces années où beaucoup a été communisé, fait l'expérience d'une certaine mise en réserve (NDT comme le hamster qui remplit ses bajoues) ( 2 ).

Et cette impulsion sociale qui devrait être donnée avec la triarticulation, n'est absolument pas la volonté [199] de se représenter quelque chose et de l'insuffler aux autres, mais la volonté, d'offrir des suggestions telles qu'elles ne restent pas sur le papier et servent une certaine sorte d'humains, pendant que d'autres sont dans la situation de contourner les choses concernées et d'ailleurs contourner dans une copieuse mesure. L'impulsion, qui doit être donnée par la **triarticulation** de l'organisme social, doit être une **impulsion de vérité**, qui de fait réalise ce qu'elle envisage. Qui connaît la vie – et en fait seulement celui qui connaît la vie – peut vraiment comprendre, ce que l'impulsion pour la triarticulation veut en tout sérieux. Qui s'efforce de comprendre la vie, et qui comprend vraiment la vie, celui-là n'aura pas de doute là-dessus : il y aura aussi une mise en réserve de la hausse de la valeur des sols, si on communise les sols de la manière dont le veulent les réformateurs fonciers pensant à partir de leurs vieilles idées. Il est justement absolu-



ment possible aussi bien dans le système d'état de LÉNINE comme aussi dans le système d'état de DAMASCHKE, de rendre à nouveau inopérant par toutes sortes de portes arrières ce qui pénètre dans le monde comme loi.

L'impulsion pour la triarticulation de l'organisme social ne peut tout simplement pas, parce qu'elle veut quelque chose de véritable, se fermer devant la **connaissance fondamentale** : que la **réalité sociale** est **faite par les humains**, que la réalité sociale ne peut véritablement **pas** être faite **par les lois**, qui se forment quand on reconduit les vieux modes de représentation et manières de penser sociales et étatiques. Cela dépend des humains et de cet organisation sociale, de

[86]

cet **organisme social**, qui opère de manière unique et seul, **que les humains ne puissent trouver aucun moyen** pour contourner d'une manière injuste ou immorale ce qui repose dans le sens de cet organisme social – on doit au moins arriver aussi près que possible d'une telle exigence de vie.

On peut donc regarder ce que nous appelons triarticulation de l'organisme social de différents points de vue. On peut conduire [200] cela dans le champ que j'ai exprimé dans une certaine mesure une fois dans mes « Kernpunkten » (NDT "Points fondamentaux", nous garderons le titre allemand dans la suite de l'article) (3) pour donner un premier élan. On peut aussi caractériser par d'autres côtés la **nécessité de la triarticulation**, comme cela a été fait depuis plus d'un an tout de suite ici à Stuttgart par moi et quelques autres {200}. On peut aussi par exemple faire valoir le point de vue suivant ; on peut dire :

nous sommes arrivés dans tout le déroulement de l'évolution humaine récente, tout simplement arrivés à ne plus supporter certaines institutions à cause de la façon dont nous pensons aujourd'hui et à former d'autres institutions en affinité avec tout notre contexte humain d'âme. Que nous ayons un tel chaos à travers le monde, cela résulte donc tout de suite de ce que certaines conditions se sont avérées ne plus pouvoir être supportées par les humains du présent de par l'évolution humaine des derniers siècles. L'un sent de manière indéterminée : les conditions ne peuvent plus être supportées ; il entend parler le DAMASCHKE et entend que beaucoup d'injustice dépend de ce qu'un prisonnier peut quintupler sans mérite sa propriété foncière. À un autre sont présentées les théories MARXistes et il les adopte et à un troisième il est dit : si nous ne protégeons pas les vieilles institutions et l'ancien, ainsi nommé : « régime des hobereaux », alors le monde entier va entrer dans un chaos, donc nous devons le protéger !

Pris intrinsèquement, c'est tout simplement au plus profond de leur être que résident les fondements pour que les humains soient insatisfaits des conditions actuelles ; et aujourd'hui c'est déjà ainsi : que ce qui est développé comme programme, ce ne sont au fond que des rêves, que des illusions que se racontent les humains. Ils n'arrivent pas du tout à ce qu'ils veulent en fait. Et ainsi l'un fait de telle ou l'autre de telle habitude de vie jusqu'à présent, une quelconque théorie, qu'il qualifie de logique dans le champ social. Il en est aujourd'hui déjà ainsi, qu'au fond cela dépende de ce que l'un vit dans le prolétariat, ou qu'il est né



comme hobereau prussien, si maintenant à cause de ses vieilles habitudes de vie, il est marxiste ou s'il est conservateur au sens des messieurs von HEYDEBRAND ET DE LASSA. Ces **programmes** qui sont faits **de gauche et de [201] droite**, ils n'ont en fait aujourd'hui **plus rien à voir avec la réalité**. Et on peut dire : si quelque chose se joue aujourd'hui comme un vote au parlement {201a}, c'est ainsi que ce qui est discuté à cette occasion, est à peu près comme si un méchant démon des mondes devait rêver et que ces rêves devaient à peu près passer dans les consciences des humains, des membres et dirigeants de partis ; et que les gens s'entretenaient sur quelque chose, qui au fond n'a rien à voir avec ce qui doit se passer.

**Car l'humanité tend aujourd'hui vers un but bien précis.** Elle n'est seulement **pas au clair sur ce but.**

Tout d'abord une fois l'humanité sent, que cela ne peut plus continuer avec les affaires spirituelles, avec **l'ordonnance des affaires spirituelles**, comme c'est allé jusqu'à présent. 1  
0

[87]

Cela vient simplement de ce que, parce que malgré toute la spiritualité – qui est tout, tout à fait là en silence, comme je l'ai aussi expliqué dans la conférence publique hier {201b} – filtrée par le matérialisme qui est disponible dans les abstractions auxquelles s'adonnent aujourd'hui les humains, le prolétariat par exemple le plus souvent. Malgré que cela semble la plupart du temps partir de « réalités », de « moyens de production » et autres concepts semblables, cela s'adonne à des abstractions spirituelles et avec cela ne peut jamais aboutir à de quelconques institutions qui saisissent la réalité. Les humains sentent qu'ils doivent se tenir à quelque chose de spirituel et le spirituel doit aussi être là, pour intervenir dans la vie sociale, pour former la structure sociale de l'organisme social donc vivifié par l'humain.

Qu'est-ce qui a donc fait, au fond, jusque de nos jours, la structure de notre organisme social ? L'esprit ? Non, je pense que ce n'est pas l'esprit. Si par exemple, j'hérite de mon père un grand domaine agricole, **cela c'est autre chose que l'esprit ; c'est un contexte naturel**, c'est le sang. Et le sang est ce qui, en rapport avec toutes les autres conditions possibles, qui s'y sont rattachées, peut encore aujourd'hui placer un humain dans une position déterminée. De cette position dépend alors à nouveau comment il se tient dans la vie spirituelle. Il peut s'assimiler certains contenus d'éducation purement [202] parce qu'à partir de vieilles conditions qui pour la plus grande part proviennent de lignages du sang, il est placé dans une position sociale déterminée. L'humanité sent cela au fond vis-à-vis la vie spirituelle tout d'abord comme quelque chose qui, dans l'immédiat, ne peut plus être supporté. L'humanité sent instinctivement : à la place, de ce que venant du passé, tout est déterminé par le sang, l'esprit doit avoir son mot à dire dans les institutions sociales à l'avenir.

N'est-ce pas, pour être en affinité de ce qui s'est développé [de cette manière dans le passé] et qui ne peut aujourd'hui plus être supporté, l'église s'est donc volon-





tiers conformée à la décision qui fût arrêtée au huitième concile œcuménique de Constantinople en l'an 869, par laquelle : l'esprit fut dans une certaine mesure abrogé {202}, et il fut affirmé, que l'âme humaine avait certes des particularités spirituelles individuelles, mais qu'elle se composait seulement de corps et âme ; pas de corps, d'âme et d'esprit. Sous ce qui là se propageât comme vision du monde sur tout le monde civilisé, pût justement se développer dans toute l'activité de la vie spirituelle - parce que les exigences de l'esprit furent tenues en retrait - ce qui n'est pas déterminé par l'esprit.

Et aujourd'hui l'**humain veut à partir de sa plus profonde intériorité que l'esprit contribue à la définition des structures sociales !** 1  
1

Cela ne peut se produire, que si la vie de l'esprit ne reste pas un appendice de l'État issu de la vieille domination du sang, mais quand la **vie de l'esprit sera placée en elle-même**, quand la vie de l'esprit agit seulement d'après les impulsions qui reposent en elle-même. Alors, on pourra supposer chez des humains dirigeants dans cette vie de l'esprit qu'ils fassent ce qui leur incombe- nous allons tout de suite parler plus amplement de quelques-unes des choses qui leur incombent ; dont beaucoup est cité dans les « Points fondamentaux » -, notamment faire entrer les humains dans la structure sociale d'après les **connaissances des dons**, de l'application et ainsi de suite, qu'ils fassent cela vraiment sans lois, purement par la connaissance des rapports naturels. Et on devra pouvoir dire : dans le domaine de la vie de l'esprit, qui se tiendra en elle-même et qui agira à partir de ses propres [203] impulsions, là seront les connaissances du réel, de ce qui agit déterminant. Disons donc brièvement :

[88]

**la vie de l'esprit**, la partie spirituelle de l'organisme social, **exige** comme son droit des connaissances [des forces réelles] mais qui sont des **connaissances de la force des faits**.

Voyons maintenant vers le deuxième membre de l'organisme social, vers le 1  
membre du droit ou de l'État. Là nous rentrons déjà dans quelque chose, qui dans 2  
une certaine mesure n'est pas soumis autant à ce qui est hors du monde comme la vie de l'esprit.

Mes très chers présents,

jusque dans ses conditions les plus factuelles tout notre organisme social est donc, aussi loin qu'agit en lui le spirituel, attaché à ce qui apparaît avec chaque nouvelle génération. Oui, ce qui avec chaque nouvel humain introduit de nouvelles forces dans l'organisme social de profondeurs indéterminées. Prenez l'instant présent. Avez-vous le droit d'instituer d'une quelconque manière à partir des relations du temps actuel, lorsque vous pensez honnêtement à l'humanité, une quelconque organisation qui fixe d'une certaine manière la vie en commun des humains ? Non, vous n'en avez pas le droit ! Car avec chaque nouvel humain individuel, sont nées de profondeurs inconnues de nouvelles forces ; nous avons à les éduquer, et nous avons à attendre, ce qu'elles introduisent dans la vie. Nous n'avons pas à tyranniser et dogmatiser par des lois ou une organisation déjà exis-



tante ce qui sera apporté dans la vie par les talents spirituels ; nous devons recevoir sans prévention ce qui est introduit par les mondes spirituels, nous n'avons pas le droit de le tyranniser et dogmatiser par ce qui est déjà là. À cause de cela nous avons besoin d'un tel membre de l'organisme social, qui agit totalement à partir de la liberté, **agit entièrement à partir de la liberté naissant toujours nouvelle dans l'humanité grâce aux talents humains.**

Le **deuxième membre** de l'organisme social, **la vie étatique-juridique**, c'est déjà quelque chose d'un peu moins dépendant, de ce qui vient des mondes spirituels. Car les humains devenus majeurs se manifestent, comme nous le savons, dans le domaine de la vie de droit, de la vie de l'état. Et mes très chers [204] présents, lorsque nous sommes devenus majeurs, nous a déjà en fait saisi une grosse part de médiocrité (NDT c'est bien la part de médiocrité qui nous a saisi). Là le **nivelle-ment de la « philistrosité »** ( 4 ) nous a dans une certaine mesure tapé dans la nuque. Et aussi loin que nous sommes tous pareils comme humains devenus majeurs, nous sommes déjà un peu - ce ne doit pas du tout être dit dans un sens grave - dans un certain sens dans les œillères de la philistrosité. Nous sommes dans ce qui peut être **réglé par des lois.**

Mais vous direz : oui, nous ne pouvons quand même pas faire dépendre toute la vie spirituelle des enfants ; le talent spirituel, la faculté spirituelle et le zèle spirituel doivent aller au-delà de l'âge de la maturité. -Aussi paradoxal que cela sonne, pas du tout. Car lorsque nous sommes arrivés au-delà de la vingtaine, nos facultés dépassant la mesure moyenne reposent justement sur ce que- la recherche en science spirituelle nous le montre sans arrêt - nous nous sommes préservés, ce que nous avons eu comme talent et ainsi de suite dans l'enfance. Et le plus grand génie est l'humain qui le plus souvent importe les forces de l'enfance dans la trentaine, quarantaine ou cinquantaine. On n'exerce alors que ces forces de l'enfance avec l'organisme mûr, l'âme mûre et la spiritualité mûre, mais ce sont les forces de l'enfance. Ainsi, **notre culture a maintenant malheureusement la particularité**, d'abattre autant que possible à mort ces forces de l'enfance, de sorte que chez un nombre autant que possible réduit d'êtres humains les particularités enfantines puissent rester jusqu'à un âge philistin et puissent « déphilistiner » ceux-ci. Car en fait tout le non-être-philistin repose sur ce que justement les forces d'enfance conservées nous « déphilistrisent », qu'elles percent au travers de la « philistinité » tardive (NDT : puisqu'il faut inventer des mots...Il n'y a pas de guillemets dans l'allemand.).

[89]

Mais parce que là maintenant surgit quelque chose, qui ne doit pas être renouvelé perpétuellement en regard des actuels besoins de conscience de l'humanité, avec les temps nouveaux les rapports de la vie de droit et de l'état ne peuvent donc



punkte » que cela doit partir du membre spirituel de l'organisme social.

Pour **des lois**, qu'en est-il ? Les lois seront données, afin que la vie étatique-politique, la vie juridique, puisse exister. Mais on doit attendre jusqu'à ce que quelqu'un ait besoin d'agir dans le sens d'une loi, alors seulement il doit se soucier de cette loi. Ou l'on doit attendre avec la mise en œuvre de la loi, jusqu'à ce que l'un l'enfreigne. Bref, la loi est toujours là pour quelque chose, mais seulement pour le cas, qui peut éventuellement survenir. Toujours l'**essence de l'éventualité** est disponible, le casus eventualis est toujours mis en avant. C'est quelque chose qui doit toujours être à la base de la loi. On doit attendre jusqu'à ce que l'on puisse faire quelque chose avec la loi. La loi peut être là ; lorsqu'elle n'interfère pas dans ma sphère, alors la loi ne m'intéresse pas. Il y a aujourd'hui beaucoup d'humains qui croient qu'ils s'intéressent à la loi en général, mais c'est quand même comme je l'ai esquissé – si quelqu'un est honnête, il doit le concéder. Donc, la loi est quelque chose, qui est là, mais qui doit travailler à partir de l'éventualité. C'est ce qui a à reposer maintenant à la base de la partie juridique, étatique, politique de l'organisme triarticulé.

On ne s'en sort pas chez le membre *économique* avec la loi ; il ne suffit pas d'édicter des lois pour que l'un ou l'autre rapport soit établi vers l'un ou l'autre d'une certaine manière. Là, on ne peut pas travailler à partir d'éventualités. Là s'introduit un troisième à côté de la connaissance et à côté de la loi, c'est le contrat, le **contrat déterminé**, ce qui est conclu entre ceux qui gèrent – les corporations et les associations – qui ne travaillent pas comme la loi à partir d'éventualités, mais qui travaillent sur ce qui est **bien précisément accompli**. 1  
6

Tout comme la **connaissance** doit régner **dans la vie spirituelle** et comme la **loi dans la vie [206] étatique-politique-juridique**, ainsi doit régner le **contrat**, le système de contrat dans toutes ses ramifications dans la **vie de l'économie**. Le système du contrat, qui est basé non sur l'éventualité, mais sur l'engagement, est ce qui doit agir dans tout ce que vous trouverez esquissé dans les « Kernpunkte » comme troisième membre de l'organisme social.

Nous pouvons donc dire, nous avons là trois points de vue évocateurs, à partir desquels nous pouvons comprendre comment doit être l'essence de ces trois membres. Tout ce qui dépend des **connaissances** dans la vie, cela doit être administré sur la base (le sol) libre du membre spirituel. Tout ce qui dans la vie peut être enserré dans des **lois** appartient à l'État. Tout ce qui dépend d'un **contrat** engageant doit être inséré dans la vie de l'économie. 1  
7

[90]



Mes très chers présents,

quand les gens croient, que ce qui a été développé dans les « Kernpunkte » est un lot d'idées déjantées, ils se trompent vraiment beaucoup. On peut parler éloquentement **des plus différents points de vue** sur ce qui est exposé dans les « Kernpunkte » parce que c'est puisé à la vie. Et la vie, vous pouvez l'esquisser ainsi, comme c'est le cas pour un arbre que l'on photographie : d'un côté, on a cet aspect, d'un autre deuxième côté, un autre, d'un troisième, quatrième côté, il y a de nouveau une autre image, et ainsi de suite. C'est ce qu'il y a de particulier : quand quelque chose est de la vie, quand ce n'est pas une utopie confuse ou une idée confuse (NDT : « vertrackt » prisé, mais faux), mais vraiment de la vie, ainsi peut-on toujours trouver de nouveaux points de vue, car la vie est richement diversifiée dans ses contenus. [La triarticulation compte avec cette diversité de la vie]. On ne peut pas, en tout état de cause, finir d'apprendre [partout dans cette diversité] des nécessités de la triarticulation de l'organisme social. Elle n'est pourtant pas n'importe quoi d'indéterminé, de nébuleux, mais quelque chose qui peut être saisi par les **concepts les plus pointus**, comme je vous le montrais de nouveau aujourd'hui en rapport avec **connaissance, loi et contrat**. [207]

Maintenant il s'agit de ce qu'on se dise : on doit travailler en direction de la triarticulation, et on peut aujourd'hui travailler à partir des conditions réelles dans la direction donnée par ce qu'on peut décomposer enfin cet **organisme social en trois sous-organismes d'administration** se tenant ensemble en des influences changeantes. Et on doit enfin voir, que toutes les réponses, qu'on se donne à partir de vieux rapports ne concourt finalement qu'à une restructuration des vieux rapports aujourd'hui dépassées.

Dans ces conditions, quand les **réformateurs fonciers** disent que celui qui a accru la valeur de sa possession foncière sans son service, sans son travail, devrait livrer à l'État telle ou telle grande part sous forme d'impôt, ils comptent avec la vieille forme de l'État. On ne pense pas du tout que cet État doit aussi être réformé. On ne pense pas à ce qu'il puisse n'être simplement qu'un membre de l'organisme social ; c'est la particularité que même les réformateurs du présent les plus radicaux ne peuvent se représenter, qu'à partir des profondeurs des rapports sociaux de l'humanité quelque chose de nouveau doive être formé. Et ils ne peuvent pas se représenter, qu'on ne peut pas du tout atteindre ce qui doit aujourd'hui être atteint, quand on doit faire entrer de force à nouveau dans les vieilles formes ce dont il s'agirait. L'état reste donc quand même, lorsqu'il fourre dans son sac ce qu'il retire aux spéculateurs fonciers et le laisse éventuellement couler aux uns et aux autres par des voies qui sont malgré tout possibles. Mais vérifiez/éprouvez ce qui découle de l'idée de la triarticulation pour l'institution de l'organisme social : si vous prenez au sérieux les pensées de la triarticulation, si vous mettez sérieusement en œuvre ce qui se tient à la base de la triarticulation, alors vous trouverez qu'il devient absolument impossible de continuer justement dans la direction, de verser seulement la vieille bêtise dans une autre forme.



Car, **qu'est en fait « fond et sol » ?** Voyez-vous, « fond et sol » est donc tout à fait évidemment un **moyen de production**. Avec « fond et sol », nous produisons. Mais c'est un moyen de production différent des autres moyens de production.

Les **autres moyens** [208] **de production** nous devons nous les préparer par du travail humain, alors que « fond et sol » est là, au moins en principe, sans avoir à être tout d'abord préparé par des humains. À partir de cela on peut dire : les moyens de production vont d'abord le même chemin que les marchandises ; par contre, lorsqu'ils sont finis,

[91]

lorsqu'ils sont affectés à leur fonction, alors ils ne sont plus des marchandises. Cela nous l'avons ainsi mis en avant de manière renouvelée – je l'ai moi-même souvent affirmé de cette place – : les **moyens de production** ne peuvent être des marchandises **dans le processus de circulation économique** que jusqu'à ce qu'ils seront terminés et transférés à la vie d'économie de peuple. Que sont-ils donc après ? Alors, ils sont quelque chose qui dépend de la vie politique ou **étatique**, de la démocratie, et d'ailleurs en rapport avec le travail que les humains ont à fournir par ces moyens de production, en ce qu'ils doivent s'en accommoder ensemble comme humains majeurs. Les moyens de production sont quelque chose qui dépend de la vie de l'État, en ce qu'ils passent de l'un à l'autre, de manière à ce que celui qui a besoin du moyen de production l'ait aussi vraiment. Mais ils sont aussi quelque chose qui dépend des institutions du **travail spirituel**. Qui non à partir de vieux rapports d'héritage, mais à partir des institutions de la vie de l'esprit [doit à l'avenir] maintenant par connaissance – comme la conscience moderne peut seule le supporter – [être confirmé], comment le moyen de production, lorsque l'un ne l'emploie plus, passe à celui qui d'après ses dons et facultés peut continuer à prendre soin du moyen de production. Ainsi, peut-on dire : si la vie est à la base de la triarticulation, les moyens de production sont des marchandises aussi longtemps qu'ils sont produits. Alors, ils arrêtent d'être des marchandises et dépendent des lois et connaissances. Par des **lois** et des **connaissances**, ils s'introduisent **dans la structure sociale** ( 8 ).

« **Fond et sol** » ne peut être produit ; il n'est donc **dès le début aucune marchandise**. Il ne dépend donc jamais du principe de marchandise, sur lequel on conclut des contrats. « Fond et sol » n'entre donc absolument pas en compte là où l'on conclut des contrats. Il doit être **supervisé dans la structure sociale**, de manière à ce que la **répartition** de « fond et sol » en vue de son élaboration par les humains soit une **affaire démocratique** pour l'état politique et que le **transfert de l'un à l'autre** soit une affaire pour le **membre spirituel** de l'organisme social.

Le rapport vivant dans l'état démocratique décide de qui travaille à ce bout de terre au profit des humains. Sol n'est jamais marchandise. Il est dès le départ, quelque chose qu'on ne peut acheter ou vendre.

De ce fait, on a pour le moment à tendre vers que l'on ne puisse **ni acheter ni vendre le sol**, mais que ce qui transfère le sol dans la sphère de l'utilisation (NDT Bearbeitung = les différentes transformations par le travail : labour, façonnage,





usinage, etc.) par un humain, soit des rapports de droit et d'esprit, des **impulsions de droit et d'esprit**. Seul celui qui ne clarifie pas ces pensées peut considérer qu'il réside là quelque chose d'utopique. Car au fond, c'est seulement une modification de ce qui existe [comme inconvénient] aujourd'hui : que l'on paye « fond et sol » avec de l'argent que l'on reçoit de la recette provenant de marchandises ; ce n'est pas une vérité, c'est **un mensonge social**.

**L'argent** qui est utilisé comme équivalent pour « fond et sol » dans le processus d'économie politique est autre chose que l'argent qui sera utilisé comme équivalent pour une marchandise. Et voyez-vous, c'est quelque chose qui n'est que difficilement considéré dans le chaos social actuel. Supposez une fois que vous **achetez des cerises**, ainsi vous donnez de l'argent pour cela. Vous achetez un quelque **bien seigneurial/de chevalier**, ainsi vous donnez aussi de l'argent pour cela. Maintenant, si (NDT vous supposez) les deux humains, qui ont reçu de l'argent, l'un pour les cerises – une quantité suffisante d'argent naturellement (il ne dépend pas ici dans cette direction si aussi la chose est possible) – et l'autre pour le domaine seigneurial, et lorsque vous **jetez votre argent ensemble** ; on ne peut plus différencier quel argent fut payé pour les cerises et lequel pour le domaine seigneurial. Mais justement, par ce qu'on ne peut pas le différencier, on sera conduit dans une **terrible illusion corruptrice**.

Car, voyez-vous, si je dessine ici des petites croix et là des petits cercles et les jette ensemble, je pourrai donc les différencier.

Mais si je n'avais pas le sens pour la différence entre petites croix et petits cercles, alors je ne pourrais plus distinguer ce qu'est l'un ou l'autre. En d'autres mots : si je faisais les petites croix et les petits cercles ainsi, que des petites croix je faisais des demi-cercles et des petits cercles je faisais à nouveau des demi-cercles et dessinais les deux, alors je ne pourrais plus les distinguer. Mais comment est-ce dans la réalité ? Voyez, supposez, je reçois l'argent des cerises, et je reçois l'argent du domaine seigneurial. Si je le jette ensemble, alors je ne peux plus distinguer quel argent vient du domaine seigneurial et quel argent des cerises. On pourrait maintenant croire : **de l'argent est de l'argent**. Mais c'est justement **la terrible illusion**. Ce n'est pas vrai. Dans le processus d'économie de peuple les petits cercles, qui viennent du domaine seigneurial, agissent différemment dans toute la vie humaine que les petites croix, qui viennent des cerises. Ce n'est pas l'argent, qui définit en réalité, ce qui se passe, mais **les répercussions, d'où vient l'argent**, c'est cela. Et sur cela sera étendu un voile ; cela n'est plus là pour l'observation humaine.

Et ainsi, **l'argent forme la vivante abstraction**. Tout se mélange sans différenciation. L'humain n'est plus capable [211] d'être à quoi il appartient, à quoi il produit, à quoi il réalise. Tout se mélange par l'argent comme chez les mystiques pas clairs tout coule se mélangeant et devient lot de concepts abstraits. Et comme ces concepts abstraits [des mystiques] ne sont pas à utiliser dans notre processus de connaissance, ainsi n'est pas à utiliser ce que les humains se représentent de l'argent, car c'est aussi purement une abstraction, justement quelque chose à côté de la réalité, et donc pas ce qu'on peut utiliser dans la vie.



Lorsqu'on réfléchit à quelque chose comme cela, alors on est au clair là-dessus quelle immense signification concrète « fond et sol » a dans la vie de l'humain. On est au clair là-dessus comme cela ne devrait jamais arriver : que je sois propriétaire de « fond et sol » sans intérêt pour « fond et sol » et tire seulement quelque peu ma rente de « fond et sol », mais que tout le reste m'est indifférent. Qui embrasse du regard convenablement selon l'économie de peuple sait ce que cela signifie : je vis de « fond et sol », mais au fond cela m'est égal si je vis de « fond et sol » ou des gains, disons maintenant, du jeu de Cricri {211} ou poker ; tout cela m'est au fond tout à fait égal, il ne s'agit pour moi que de gagner une somme d'argent. – Qu'il soit égal à l'un comment on gagne une somme d'argent, cela ne rentre pas si fortement en considération, quand il s'agit que l'on s'élabore vraiment seulement cette somme d'argent. Mais si on l'obtient de quelque chose qui est en rapport avec le bonheur et la peine, avec le destin des humains, oui avec toute la configuration culturelle, comme le fait « fond et sol » ; si on réfléchit à quelque chose de tel, alors il n'est pas possible que l'on transforme « **fond et sol** » **en argent indifférent et abstrait**.

[93]

Car précisément « fond et sol » rend nécessaire, que celui-là, qui le travaille, qui a quelque chose à faire avec lui, que celui qui dépend de « fond et sol » transfère dans le processus d'économie de peuple – ce n'est donc pas l'argent qu'il apporte, mais le fruit, qui prospère dessus —, qu'il soit [vraiment entièrement] à cela. [212]

Mes très chers présents,

2  
5

« fond et sol » dans son domaine, ne doit donc pas être administré d'après les catégories d'économie de peuple, qui se sont maintenant une fois dégagées dans les temps récents. S'il vous plait, calculez purement : si quelqu'un sur son domaine fertilise avec les fertilisants qui se donnent d'eux-mêmes à partir de ses bovins – faites le calcul, comment doit-on arriver maintenant à indiquer une valeur pour ce fumier, comment doit-on fixer la valeur de marché des fumiers, quelque peu, que vaudrait le fumier, s'il empuantissait quelques marchés des villes. Ce n'est là qu'un exemple drastique.

Si vous menez le cours des pensées à terme, alors vous trouverez que les façons et manières, dont s'intègre le processus d'économie de peuple dans ce qui se forme sur un domaine, présentent une puissante différence.

1. Que l'on compare une fois les façons et manières dont agit un domaine qui dépend de ce que l'on nomme le faire-valoir direct, ce qui signifie où celui sur le bien, que ce soit un petit ou grand bien, regarde essentiellement la mise en valeur du bien comme son affaire à partir de ses facultés propres ;
2. avec les façons et manières, dont agit et doit agir un bien, lequel est orienté seulement pour en tirer le plus de rendement d'argent possible que l'on puisse en extirper.

Mais ainsi comme nous nous tenons le plus souvent aujourd'hui dans la vie publique, les choses doivent se compenser ; ce qui signifie : celui qui est en faire-valoir direct ne peut faire autrement que s'adapter à celui qui afferme le domaine et



en extrait la rente. Ainsi sera adapté par là ce qui provient du concret – et du concret vient, à un bien, à « fond et sol », comment les produits particuliers doivent se porter mutuellement, comment l'un doit soutenir l'autre ; cela est en faire-valoir direct évalué/taxé à partir de tous autres motifs que lorsque les choses sont seulement apportées sur le marché monétaire – ainsi sera, de proche en proche, ce qui provient du concret, le faire-valoir direct, dépendant de ce que sont des rapports monétaires complètement abstraits. C'est donc aussi déjà arrivé, c'est pourquoi nous avons aujourd'hui les rapports non naturels à « **fond et sol** », qui ne peuvent être aucune marchandise [213], sont **fait marchandise** ; par cela est introduit un **réel mensonge** dans la vie. Ce n'est pas purement ce qui est dit qui est menteur, mais aussi ce qui se passe qui est hypocrite. Aussitôt qu'on regarde « fond et sol » comme marchandise, cela signifie, aussitôt qu'on peut l'acheter et le vendre, **on ment par ses actes** ( 5 ).

Mais si on a la **triarticulation** de l'organisme social, on ne peut **acheter et vendre** « **fond et sol** ». Les **rapports** [juridiques] par lesquels « fond et sol » passe de l'un vers l'autre, relèvent des **lois étatiques**, qui n'ont rien à faire avec achat et vente. La détermination sur comment [dans le cas particulier] « fond et sol » passe de l'un à l'autre humain, dépend du **membre spirituel** de l'organisme social qui n'a rien à faire avec l'héritage et les liens de sang, mais avec des choses telles que je les ai décrites dans les « Kernpunkte ». Ainsi, voyez-vous, on a seulement besoin de comprendre correctement ce qu'est la triarticulation, et lorsqu'on s'achemine dans cette direction, on se dirige sur le chemin de la solution des questions sociales.

[94]

Que veut DAMASCHKE ? {213} Il se saisit de la question foncière, y réfléchit, et la question foncière devrait être résolue à partir de la réflexion. Mes très chers présents les choses réelles ne sont pas résolues à partir de la réflexion. J'aimerais bien une fois savoir comment à partir de la réflexion vous cassez du sucre, fendez du bois ou voulez quelque chose de semblable ou même mangez à partir de la réflexion. Aussi peu ne casse-t-on du sucre ou mange-t-on à partir de la réflexion, aussi peu peut-on résoudre la question foncière à partir de la réflexion. On peut seulement dire : aujourd'hui le foncier se tient dans des rapports humains déterminés. Représentons-nous maintenant ce que les humains font à partir de leur meilleur pouvoir dans l'organisme social, entrant dans les impulsions de la **triarticulation, résolvent** alors **les faits** qui apparaissent qu'on se voue à cette triarticulation, ne résout pas la **question foncière** purement en pensées, mais [de manière pratique] tout de suite comme le couteau casse le sucre, la hache le bois. Justement ainsi [214] la triarticulation résout la question foncière, en ce que le foncier va simplement s'insérer dans l'organisme triarticulé ainsi qu'il ne sera plus traité – comme aujourd'hui – comme une marchandise. Il ne sera plus transmis de manière illégitime par les liens du sang, mais par l'inclination que l'humain sent aujourd'hui comme uniquement supportable : que le transfert de fond et sol de l'un à l'autre se produise à partir des connaissances spirituelles, donc à partir de l'impulsion du membre spirituel de l'organisme social.



Vous voyez, la question foncière ne doit pas être réglée par des programmes, pas à partir de quelque concept abstrait ou utopique, en tout cas pas de manière semblable à ce que fait Damaschke avec la question foncière, mais de telle manière qu'on dise :

aussi épineux que puissent être les rapports fonciers actuels, dévouez-vous à la triarticulation, introduisez les faits de la triarticulation dans la vie sociale [saisissez-vous des choses] qui se trouvent en direction de cette triarticulation ; ce qui se passe alors conduit « fond et sol » dans des rapports bienfaisants à l'humain – aussi loin que de toute façon quelque chose puisse absolument être salutaire/bénéfique sur Terre. La triarticulation ne veut pas résoudre les questions brûlantes par des pensées, mais par des actes dans lesquels des humains s'engagent : quand ils se dévouent à des pensées telles, qu'elles dépendent d'eux-mêmes, et pas de pensées telles, qu'elles travaillent (à partir) de vieilles traditions. C'est quelque chose de différent, lorsqu'on dit qu'on essaie de travailler dans le sens de la triarticulation, ou si on dit que l'État est un brave humain, qui peut tout, qui fait tout correctement. Par la triarticulation la question du foncier se résout, en ce que le foncier sera dévêtu de son caractère de marchandise dans lequel il est enfilé ; l'état n'empêche pas [l'injuste répartition du sol], rationne purement ; il est celui qui instaure les administrations pour occuper les logements, il est celui qui fixe, combien chacun a le droit d'avoir, il est celui, qui empêche l'accumulation (NDT « Hamstern : » serait littéralement « hamstérisé », ce que fait le hamster en remplissant ses bajoues ) – cela n'a plus la permission d'être !

N'est-il pas vrai qu'on pourrait dire : tout est parfaitement en ordre, lorsque les humains pensent, comme Morgenstern {214} l'a esquissé [dans un poème] [215]. Quelqu'un est écrasé par une voiture. Il est transporté blessé à la maison. Palmström – ainsi s'appelle l'homme – s'enveloppe dans des linges humides, il souffre, mais il ne s'adonne pas à ses souffrances, car il est un bon connaisseur de l'État. Il trouve dans les livres de loi : là, à l'endroit où j'ai été écrasé, aucune voiture n'avait le droit de rouler ; donc, aucune voiture ne pouvait rouler là,

[95]

car cela aurait contredit les lois, et **comme cela aurait contredit les lois**, alors je n'ai pas été écrasé, car : ce qui ne doit être ne doit pas non plus avoir été. – Voyez-vous, c'est à peu près dans ce genre lorsqu'on veut aujourd'hui réformer ce qui s'enracine dans la réalité et on dit : si la valeur du sol s'accroît d'une manière injustifiée, c'est transféré à l'État, il saura bien prévenir que soit accumulé – car l'accumulation n'arrive pas lorsque l'état a parlé. C'est interdit, alors ce n'est pas.



Maintenant, mes chers présents, justement grâce à cet exemple, vous pouvez entrevoir comment toute la méthode, toute la conception de vie, qu'apporte à toute vie sociale la triarticulation, est différente. Il ne s'agit pas – je l'ai déjà dit souvent – que simplement on pense : on transforme les institutions extérieures, on prend l'argent par une institution à celui qui a trop d'argent, et on le donne à l'État, mais il s'agit de ce que les **humains apprennent à penser inversé/retourné (NDT pour "umdenken" )** jusqu'en leur intériorité. Cela ils le peuvent si difficilement, cela ils ne le veulent absolument pas. Si vous allez dans le sens de ce qui vient véritablement d'un sens de la réalité et ce qui est décrit dans « Les points germinatifs de la question sociale/Kernpunkte », alors vous verrez que ce dont il s'agit c'est que **partout les associations soient appuyées** sur ceux qui sont intimement liés avec ce qu'ils produisent ou consomment – sur les derniers on aura moins à regarder, mais sur les premiers on aura vraiment beaucoup à regarder.

Maintenant, voyez-vous, avant toutes choses les rapports se voilent donc, se dissimulent donc parce que nous vivons dans l'abstraction de l'économie financière, comme je l'ai souligné aujourd'hui et aussi la dernière fois en pareille soirée. Là on n'observe pas [216] par exemple de manière correcte comment est le rapport des grands biens aux petits biens. On va, parce qu'aujourd'hui on veut tout avoir confortablement, faire de l'agitation contre les gros domaines et pour les petits domaines ou inversement. Mais là tout est introduit dans un certain monisme de la pensée abstraite : ou bien seuls les gros domaines sont bien pour l'économie de peuple, ou bien seuls les petits. Mais cela ne reflète pas la réalité. Il s'agit justement de ce qu'à partir de rapports précis, la collaboration de petits et gros biens, de grandes économies avec de petites économies, soit ce qui est correct ; seulement ce qui est correct vient d'abord à partir de l'associatif qui est caractérisé comme l'essentiel dans la vie de l'économie dans les « Points germinatifs ». De grandes économies coopèrent avec des petites et œuvrent par là au meilleur pour l'économie de peuple. Il ne s'agit pas de ce qu'on flanque tout dans une forme, mais que dans des rapports particuliers gros et petits biens œuvrent ensemble. Croyez-vous que cela n'exprime pas des rapports réels déterminés que les seuls domaines des hobereaux prussiens aient apportés 54.8 % de la production en ce qui concerne les betteraves fourragères – donc plus de la moitié de la production – pendant que pour toutes les autres choses ils n'ont apporté que la moitié, au-dessous de 50 % ? Tout cela est fondé sur des conditions réelles. On peut introduire cela fructueusement dans le processus de l'économie de peuple réelle quand les humains qui se tiennent dans l'exploitation des biens fondent des associations à partir de ces conditions réelles. En ressort alors comment l'un doit porter l'autre, car alors on ne travaille pas à partir de l'abstraction, mais à partir de la réalité. Et alors, on peut **conforter/fixer par des contrats**, comment simplement ce qui est un plus à la production d'un côté, compense l'autre côté et ainsi de suite.

[96]





C'est pourquoi il était justifié que je dise [au début] : je veux vous parler ainsi des rapports dans la triarticulation afin qu'ils jettent une lumière sur la question du foncier. Je ne voulais pas comme c'est courant, parler sur la question foncière. [217] Je voulais montrer, comment une quelque question de la vie sociale doit être abordée, lorsqu'on se tient sur le sol de la triarticulation. Et vous pouvez déjà saisir cette question très concrètement, tandis que vous ne pouvez jamais saisir cette question de manière convenable à partir des vieilles conditions.

032 – On doit donc déjà presque être comme Planck {217}, le monsieur pasteur de la ville, lorsqu'on pense : organisme social, triarticulation – ce sont trois triangles les uns à côté des autres et de l'un rien ne rentre dans les autres. Non, l'organisme triarticulé est vraiment un **organisme**, et l'un des membres joue toujours dans les autres, de sorte que dans chacun des trois membres soit aussi quelque chose des deux autres. Dans l'organisme humain, il en est donc bien ainsi : dans la tête n'agit pas seulement le système nerveux et sensoriel, mais là-dedans il y a aussi du rythme et de la digestion. Ainsi joue aussi la vie de l'État dans la vie de l'économie, elle a seulement ses propres organes d'administration, et ainsi dans la vie de l'économie joue aussi le spirituel, justement lors du transfert de l'un à l'autre.

3  
2

Mais nous voyons ce jeu mutuel dans des choses encore plus quotidiennes. Prenons par exemple une situation de fait de la vie publique où coule ensemble du triple en l'un : c'est dans **la circulation/le trafic**. La circulation dépend de fond et sol en ce que d'un côté elle a besoin de la route. Mais on voit, parce que le sol de circulation, les routes et ainsi de suite ne peuvent être propriétés privées, pas non plus des marchandises, qu'on doit sortir la de la marchandise, qu'au moins cette part de « fond et sol » ne peut être regardée comme marchandise. Mais toute notre culture est aussi pendante à la circulation. En fait, toute la circulation se tient sous trois points de vue. [Nous pouvons demander :]

**Qu'est-ce qui est soumis à la circulation ?** Premièrement **des biens, des marchandises** ; deuxièmement des **humains** ; troisièmement des **informations**. Vous pouvez installer tout ce qui est soumis à la circulation sous une des trois catégories : informations, humains, marchandises.

Voyez-vous, en ce que des **marchandises** se tiennent dans la circulation, ce qui a trait à la circulation de marchandises doit être réglé d'après des **contrats**, d'après des impulsions de la **vie de l'économie**. [218]

En ce qui concerne les **humains**, c'est réglé à partir de la **vie de l'État**, ce sont les **rapports de droit**. La circulation des humains doit aussi être réglée par des rapports de droit.

Les **informations** dépendent de la vie de l'esprit ; elles sont la vie spirituelle en circulation.

Et vous allez bien trouver comment à partir des trois côtés le système de circulation réellement triparti doit être administré – quelque chose que les vieilles institutions ne sont pas arrivées à mettre sur pied. Calculez comme il est absurde, que biens et informations soient toujours et encore fournis chez nous de la même manière, que soient distribués par la même institution paquets postaux et informations, ce qui n'appartient absolument pas ensemble et pourquoi aucune nécessité n'est disponible dans les institutions extérieures. Mais les vieilles institutions d'État ne pouvaient pas amener les choses à ce que le transport des paquets soit séparé du service des courriers, ainsi que l'un gêne l'autre.

[97]

Regardez dans le tarif postal et vous verrez ce qu'il y a de non économique dans le fait, que la poste sert autant à la circulation des informations que des biens.



Tout de suite là, où la vie doit commencer à nous devenir pratique aujourd'hui, 3  
tout de suite là où la vie nous est devenue trop étroite, parce qu'elle n'est plus 4  
pratique – à tous les coins et recoins siège le non-pratique – là la **triarticulation**  
est appelée **à de nouveau instaurer le pratique**. Une seule chose appartient juste-  
ment à cette triarticulation, un peu de courage. Celui-là ne comprendra jamais  
et pour l'éternité la triarticulation, qui de toute façon n'ose pas retirer les paquets  
du service de courrier de la poste et les transférer aux services ferroviaires habi-  
tuels, celui qui toujours oppose sa réflexion et ne compte pas d'après le réel ce  
que l'un ou l'autre signifie. Car la triarticulation ne repose tout de suite pas sur le  
maintien de vieilles institutions, pas sur le maintien des vieilles idées d'étiquettes  
humaines, de vieilles étiquettes d'État ( 6 ) et ainsi de suite, mais cette idée de la  
triarticulation réside justement sur la considération des conditions véritables.

Alors, mes très chers présents, on ne peut pas demander que quelque peu de l'im- 3  
pulsion de triarticulation se confronte ainsi avec la réalité, [219] avec la praxis, 5  
qu'elle mentionne maintenant comment un conseiller secret de la cour ou un  
conseiller d'État sera placé dans l'organisme social triarticulé. Oui, comme cela  
beaucoup de questions sont à peu près posées. Ce n'est là qu'une des plus gro-  
tesques. On ne peut évidemment pas dire comment se place là un conseiller se-  
cret de cour ou un conseiller d'État, car ce n'est aussi pas du tout nécessaire qu'on  
déclare cela. Les rapports **spirituels, juridiques, économiques** des humains se  
régleront d'après la **connaissance**, d'après la **loi**, d'après le **contrat** de manière  
tout à fait claire ; seulement beaucoup de ce qui autrefois fut très prisé, ne sera  
plus présent à l'intérieur de ces trois domaines.

Mes chers présents, ne doit-on pas concéder, que dans l'ancien régime, on a par-  
fois plus regardé à ce que quelqu'un fut conseiller secret de la cour plutôt qu'à ce  
qu'il a fourni, ce à quoi il a travaillé pour l'organisme social ? Or, dans la réalité il  
ne dépend justement pas que quelqu'un soit conseiller secret, mais de ce qu'il  
fournit pour l'organisme social. Pour cela l'idée de la triarticulation doit voir par  
delà ce qui provient encore des temps anciens comme une étiquette, si nous ne  
voulons pas aller au-devant du constant déclin de l'occident. Elle doit se préoccu-  
per de ce qui peut s'élever dans les temps nouveaux, du fruit du travail qu'un hu-  
main réalise sous quelque forme que ce soit au service de l'organisme social triar-  
ticulé, mais global/d'ensemble.

Après l'allocution de Rudolf Steiner plusieurs personnalités se manifestèrent à la 3  
parole avec des questions : 6

Walter Johannes Stein : « Fond et sol » est une totalité non multipliable. Il y a 3  
donc seulement une quantité déterminée de « fond et sol ». Là-dessus vit un 7  
nombre déterminé de têtes d'humains. On peut donc calculer combien de « fond et  
sol » revient à chaque humain individuel. Maintenant j'aimerais demander si un  
tel calcul a une valeur réelle, cela signifie-t-il qu'on obtient par là une mesure avec  
laquelle on peut commencer à faire quelque chose sur le plan de l'économie de  
peuple. Ou si c'est une statistique oiseuse ?



038 - Hans Kaltenbach: Monsieur le Dr Steiner n'a pas redonné l'ensemble des conceptions des réformateurs fonciers allemands ; il n'a extrait dans ses explications [220] que l'impôt sur l'accroissement de valeur du sol. Cela n'avait constitué qu'une toute petite partie des réformes foncières proposées. L'introduction d'un impôt sur la rente foncière est une preuve significative que les réformateurs fonciers ne veulent pas une loi dans le sens de l'ancien État. Ce qui est en suspend devant eux est un développement supportable qui n'a rien à voir avec de vieilles façons de faire des lois. Elle est née de l'idée, que chacun doit payer un impôt de rente foncière pour ce qu'il a le droit d'utiliser le sol, car la rente qui lui revient par l'utilisation du sol, il doit la dispenser à la collectivité. Il s'agit dans cette procédure non de loi parlementaire ou même de loi au sens ancien, mais de beaucoup de contrats unitaires.

Un participant à la discussion : C'est quand même finalement l'état qui encaisse l'impôt de rente foncière.

Un autre participant à la discussion : On peut tourner la chose comme on veut : sans réforme foncière ça ne va pas plus loin ; cela doit exister pour la poursuite du développement de notre société.

041 - Walter Johannes Stein : La triarticulation nous a de nombreuses fois été décrite par Monsieur le Docteur Steiner comme triarticulation fonctionnelle et non comme triarticulation des secteurs. Mais beaucoup d'humains sont dans l'erreur ; ils pensent chaque secteur pour lui-même et au sommet une corporation. Cela est donc une erreur. Je voudrais demander, à quoi un organisme social ainsi mal articulé ressemblerait.

Hermann Heisler: Comment arrive-t-on à un logement, et comment se déroule un échange de logement ? Comment se déroule la construction d'une maison ? Le sol est moyen de production ; il sera mis à disposition par l'organisme spirituel. Quand la maison est finie, n'est-elle plus alors un moyen de production ? La plupart des humains souhaitent posséder un petit jardin. Comment cela doit-il être fait, il n'y a pas tant de sol disponible ? Quel rôle joue la vie de droit dans l'administration de « fond et sol » ?

043 - Rudolf Steiner: Mes très chers présents ! C'est juste, « fond et sol » n'est pas de caoutchouc et rien n'est moins facilement extensible, et à cause de cela, il est aussi justifié, qu'un certain rapport doit exister entre une région de sol délimitée [221] et les humains vivant dessus. Maintenant la chose qui joue ici comme un rapport idéal-réel, que, par le fait simplement, qu'un humain naisse, un morceau de « fond et sol » est vraiment occupé dans une certaine mesure – cela représente la totalité du sol disponible divisé par le nombre des habitants du sol jusqu'à présent **plus un**. C'est de fait ainsi qu'idéalement-réellement chaque humain réclame la part de sol lui revenant à sa naissance et que se forme une réelle relation entre la surface de sol disponible et ce que justement de cette manière revendique l'humain nouvellement né. C'est une relation réelle. Mais dans les faits, tout ne va pas au cordeau dans cette réalité sociale, n'est-ce pas ? Les lois — je pense maintenant



aux lois naturelles, pas aux lois de l'État – sont là, mais elles sont approximatives ; quand par exemple sur une région donnée vivent différentes plantes, et qu'une sorte de plante se développe particulièrement fort, elle supplante l'autre sorte de plantes ; celle-ci ne peut plus pousser. Quand maintenant sur une région de sol il en est principalement ainsi, qu'à cause de ceci un petit morceau, duquel j'ai parlé, devient beaucoup trop petit pour un humain nouvellement né, alors la soupape est en quelque sorte ouverte et se met en place tout à fait de soi-même, l'émigration, la formation de colonies et ainsi de suite. Quand la population se multiplie dans une certaine mesure, alors on peut aussi expérimenter, si peuvent être soustraits du sol plus de fruits qu'en des temps précédents. Cela fut par exemple le cas pour le sol de l'ancienne Allemagne {221}.

Donc cela confirme sur ce qu'a indiqué Monsieur le Docteur Stein : le rapport des humains à un certain morceau de « fond et sol ». Seulement, nous devons être au clair que ce rapport en est justement un idéal-réel, que lorsqu'alors la triarticulation devient réalité, des contrats décident toujours aussi loin que sont produites des marchandises sur le sol. Le sol est donc administré par les humains, et les humains qui administrent le sol doivent – simplement par le fait que chacun ne produit pas les mêmes [222] produits – entrer en rapport entre eux. Ils doivent donc conclure des contrats, ce sont des rapports **économico-associatifs** et après qu'ils aient conclu des contrats, doit être là quoi que se soit, quelque chose qui les oblige à les honorer. Donc ce qui surgit dans le trafic changeant des humains, qui exploitent le sol, cela est soumis au **juridico-politique**, aux rapports étatiques. Mais ce qui se passe quand une parcelle particulière de sol passe d'un humain à l'autre, cela dépend de la loi spirituelle, c'est une autonomie s'émancipant formée par la vie de l'esprit et coule dans l'administration du foncier. Les rapports de droit interviennent dans les interdépendances (NDT relations réciproques/changantes) des humains, qui administrent le sol ; ce sont des rapports qui peuvent seulement être réglés juridiquement.

Si ainsi maintenant la triarticulation intervient, alors il devient vraiment évident, si le sol suffit encore ou non, ou si d'une façon ou d'une autre – pas par le pur instinct, mais par un instinct guidé par la raison - il appelle à des rapports de colonisation (Kolonisationsverhältnis) ( 7 ).

[99]

Mais dans l'ensemble, on verra qu'entre quelque chose d'étrange. Cela donne quelque chose dans la vie quotidienne tout ordinaire qui se règle remarquablement bien, bien que naturellement aussi seulement approximativement. Cela se règle très bien, bien que les humains ne puissent y faire quelque chose par des lois étatiques ou encore autre chose : c'est en effet le rapport entre le nombre d'hommes par rapport au nombre de femmes sur Terre. On n'est pas en mesure jusqu'à maintenant – et dans le sens, où les Schencks {222} rêvent, ce ne sera pas non plus – de régler cela par une loi étatique ou autre chose, d'approcher combien d'hommes ou de femmes peuplent la Terre. Pensez seulement ce qui adviendrait là si seulement 1/5 de femmes pour 4/5 d'hommes étaient là ou réciproquement.





C'est quand même mieux qu'on laisse cela aux lois qui comme les lois naturelles 46  
coopèrent si harmonieusement. Ce qui surviendra – si la triarticulation marche  
vraiment une fois – s'ajustera aussi harmonieusement en équilibre. Tous les hu-  
mains ne courront pas après des professions savantes et y verront quelque chose  
de particulier. Il se formera alors vraiment des conditions [223] telles que, par  
exemple, une surface de sol donnée amènera un nombre d'humains appropriés,  
que l'existence de chacun traduira la fécondité de la région, lui convenant idéale-  
ment-réellement. Alors même si on a délégué cinq ou cent de telles surfaces à  
l'administration d'un seul, qui a des facultés particulières pour cela, alors ce qui  
sera cultivé sur ces surfaces viendra aussi au bénéfice des autres.

Maintenant, je n'ai pas compris la deuxième question de Monsieur le Docteur 47  
Stein. Il me semble, comme s'il avait demandé ce qui arriverait si nous articulions  
mal les trois domaines de l'organisme social.

048 – J'ai déjà mentionné qu'aujourd'hui les gens se font une grande force de 48  
cultiver toute sorte de « Traubismes » {223a}. Ils reprochent à la science spiri-  
tuelle orientée anthroposophiquement que quelque chose ait été pris à la gnose,  
que quelque chose ait été pris à l'Indertum (NDT non trouvé, a à voir avec des  
temps « antiques »), que quelque chose ait été pris aux mystères égyptiens d'Isis.  
Un écrivain d'articles a même découvert de très vieux livres qui émanent de  
contrées atlantéennes {223b}, où figure ce que la science de l'esprit décrit et ainsi  
de suite. Cela devient de proche en proche comme une technique [d'affirmer  
quelque chose de ce genre], quand bien même ce seraient en somme de grossières  
contre-vérités, et même dans beaucoup de cas de vrais mensonges. Car c'est évi-  
demment ainsi : si j'écris aujourd'hui un manuel de mathématiques et que dedans  
survient le théorème de Pythagore et que je compte avec des lecteurs qui ne l'ont  
pas appris, ainsi j'écris ce qui est nécessaire à sa compréhension. Mais quand alors  
après le théorème de Pythagore vient encore quelque chose, que Pythagore  
n'avait pas, alors le lecteur n'a pas le droit de dire que le tout est emprunté, alors  
que je devais aussi dire ce qui était déjà là. Il s'agit donc toujours de ce qu'on se  
rattache à quelque chose de connu en ce qui concerne l'inconnu. C'est malhon-  
nête quand les Traubistes viennent alors et disent que quelque chose est emprun-  
té à la gnose et ainsi de suite. On doit savoir ce qui de ce côté est fait présente-  
ment comme contrevérité crasse. Voyez-vous, si l'on est [224] le représentant of-  
ficiel d'une connaissance contemporaine, alors on est déjà très, très poussé à ne  
pas dire la vérité. Comme professeur on est aussi dans une situation particulière  
en rapport aux vraies vérités. Mais est-on maintenant les deux en même temps et  
écrit alors un livre – je ne veux pas développer la pensée plus loin.



Mais voyez-vous, la même histoire va aussi démarrer avec la triarticulation. Là je prétends à nouveau avoir découvert le nombre trois, et encore, que le chiffre trois n'a-t-il pas déjà été utilisé dans de quelconques rapports physiques, par exemple sur l'humain, ainsi peuvent aussi venir des gens qui peuvent dire : oui chez de vieux bouquinistes arabes se trouve aussi une triarticulation de l'humain, là on a aussi partagé l'humain en trois membres. Mais ce dont il s'agit avec notre triarticulation, cela vous le trouvez dans mon livre « Des énigmes de l'âme » {224a}, où je pars de concepts fonctionnels. Je ne dis pas : l'humain se compose de trois quartiers. Je dis : là est un domaine des nerfs et des sens, là est un domaine de l'air et du sang, là est un domaine du digestif. Mais je dis explicitement : la digestion est dans tout l'humain ; les trois secteurs sont dans tout l'humain. Je différencie suivant les fonctions ; là je parle d'une activité neurosensorielle, pas d'un quelconque secteur, et je distingue de cela la fonction de l'activité rythmique et troisièmement la fonction métabolique. C'est l'humain, structuré par fonctions. Voyez, comment j'ai justement strictement caractérisé cela par fonction dans le livre « Des énigmes de l'âme » .

Maintenant quelqu'un découvre chez un vieux bouquiniste {224b} que l'humain était partagé en trois membres en Arabie, en trois quartiers. Il pourrait aussi dire : là on parle de ma triarticulation de l'organisme humain ; il a donc emprunté le plus important, le nombre trois, aux traditions originelles ; ce n'est pas original. Et plus avant dans ce vieux bouquin c'est aussi réparti par analogies – c'est quelque chose que j'ai tout de suite utilisé à une certaine interprétation ; lisez ce qui se trouve dans les « Points germinatifs » sur les analogies – là dans ce bouquin la chose publique extérieure est justement divisée par analogies ; [225] il est distingué entre secteurs, et à la pointe de chacun des secteurs se tient un prince. Il y a trois princes aux sommets alors dans ce cas aussi, rien d'autre que le nombre trois. Concernant les princes – si ça devait venir une fois, alors vous pouvez vous-même prendre position là-dessus. Cela ne dépend pas de trois princes : mais l'esprit intérieur est quelque chose de tout différent dans la triarticulation sociale [là cela dépend de la fonctionnalité]. Si on ne regarde pas à la fonctionnalité apparaît l'erreur qu'on puisse avoir côte à côte deux ou trois parlements comme l'a une fois écrit un professeur de Tübingen dans la « Tribune » {225}. Il s'agit justement dans la triarticulation, que trois parlements ne seraient pas l'un à côté de l'autre, pas non plus trois princes, mais seulement un parlement, dans une forme d'État démocratique. Car dans la vie de l'esprit ne sera pas parlementarisé, mais là une administration conforme à la chose à partir de la chose sera active, tout comme dans le domaine économique. Alors, on peut donc se réjouir du plaisir des gens qui trouvent la triarticulation dans les vieux bouquins. Mais quand il doit s'agir d'un effet fructueux des pensées de la triarticulation, alors on doit bien vraiment arriver à ce qui est décrit dans les « Points germinatifs » .

Maintenant sur les questions du pasteur Heisler : Comment arrive-t-on à un logement ?— et ainsi de suite.

5  
1



Ce genre de questions est justement par trop figé. Je ne veux pas dire qu'elles ne 52  
sont pas importantes, elles sont énormément importantes. Il y a un tel besoin de  
logements dans le monde, que les gens cherchent à arriver à des logements par  
des moyens tout à fait grotesques. Il est même arrivé que quelqu'un se soit marié  
pour trouver un logement, pour ne pas être à la rue. Il est extraordinairement im-  
portant de savoir comment on parvient à un logement, mais on ne doit pas colo-  
rer toute sa compréhension de la triarticulation avec quelque chose d'un style  
qu'on pense trop difficile à surmonter.

Pensez-vous réalisée la triarticulation de l'organisme social — on ne doit donc pas 53  
penser abstrait, car quand il s'agit de [226] comment quelque chose doit être pen-  
sé, alors on doit voir sur cette réalisation de la triarticulation, quand aussi elle se  
tient déjà si loin dehors ; il ne peut pas être répondu purement a tout d'après des  
buts. Dans l'organisme social triarticulé, l'humain n'aura pas simplement à cher-  
cher un logement, mais il fera encore autre chose. Il sera quelque chose, directeur  
de fabrique ou menuisier ou de toute façon quelque chose. De ce fait, qu'on soit  
directeur de fabrique ou menuisier, on peut vivre ; pour cela vous sera rémunéré  
(NDT ou remboursé) quelque chose. Mais cette mise en relation/cet amener en-  
semble de l'humain avec son travail doit passer au fur et à mesure à l'administra-  
tion du membre spirituel de l'organisme dans l'organisme social triarticulé : obte-  
nir un logement fait alors partie du rémunérer ; cela se conclut avec. Vous n'avez  
donc pas la permission de vous représenter : je suis un humain et je dois arriver à  
un logement, mais vous devez partir de : je ne suis pas simplement qu'un humain,  
mais j'ai aussi quelque chose à faire quelque part, et parmi les choses qui me vien-  
dront comme rémunération, est – si là sont des conditions sociales normales –  
aussi un logement. Il ne s'agit pas purement qu'on pose abstraitement la ques-  
tion : comment est-ce que je viens à un logement ? —, mais on doit demander :  
qu'est-ce qui se passe quand la triarticulation est là ? – Là l'humain obtient juste-  
ment, quand il est humain, à une quelque place

[100]

– et cela on l'est ordinairement, quand on n'est pas un ange, qui est partout –, là  
l'humain reçoit, comme il reçoit son entretien, aussi un logement, et cela dépend  
justement, de ce qui vient de l'organisation de la vie spirituelle. Ou bien – quand il  
s'agit que l'on ne soit pas déplacé dans une nouvelle région, mais travaille sinon  
dans un autre contexte, ainsi cela dépend de l'État ou du domaine politique. Mais  
de telles questions ne peuvent être posées de manière abstraite.

Les conditions qui viendront par la triarticulation doivent vraiment être un peu 54  
attendues, ou alors on aura besoin de se faire une image par l'imagination/la fan-  
tasiaie des conditions qui se formeront. Alors pourra vraiment se trouver une ré-  
ponse à comment on doit négocier, [227] lorsqu'on prend une place quelque part,  
et accomplit un travail, afin qu'on arrive aussi à un petit jardinet ou autre. Ce sont  
vraiment des choses qui ne vont pas au nerf de la triarticulation. On peut être cer-  
tain qu'elles se régleront ainsi, que vraiment on puisse d'abord bien avoir son pe-  
tit jardinet devant la maison, lorsqu'une fois les conditions seront là qui seront  
provoquées par la triarticulation.



Ainsi se règle aussi la construction d'une maison. Qu'est-elle ? Elle dépend de la question foncière. Mais si la question foncière n'est plus une question de marchandise, mais une question des vies de droit et spirituelles, alors la construction de maison est aussi une question qui est en rapport avec tout le développement culturel de l'humanité. Il est donc évident que des maisons sont construites à partir des mêmes impulsions, à partir desquelles un humain est installé dans son travail. 55

Donc, il s'agit de ce qu'on ne pose pas toutes ces questions abstraitement, qu'on ne les pose pas ainsi que l'humain sera extrait de toute sa concrétude comme un être abstrait. Dans un organisme social triarticulé vivant ce n'est justement pas ainsi qu'on est placé seul devant la question de comment on arrive à un logement, mais on sera placé avec la question dans toute la concrétude de la vie, et là tout dépend de ce que l'on traite ces choses de manière réaliste.

Là Monsieur Kaltenbach a bien dit quelque chose de juste [lorsqu'il a rendu attentif à la signification de la rente foncière]. Je n'ai bien sûr extrait qu'un exemple, la taxe sur l'accroissement de valeur. Mais j'aurais dû dire aussi la même chose en rapport avec l'imposition de la rente foncière. Mais, mes très chers présents, je voudrais maintenant savoir si ce qui a été soulevé comme question n'a pas déjà eu sa réponse? Car pour moi il n'importait pas qu'il s'agisse de rente foncière ou d'un accroissement de valeur, mais de ce que fondamentalement soit donné un impôt à l'État ; monsieur Kaltenbach a clairement dit « impôt », et avec cela il pense quelque chose qui sera donné à l'État. Quelle sorte d'impôts c'est, qui devrait être donné à l'État, [228] n'entre pas en jeu. Mais ce dont il s'agit, c'est que l'État sera limité à un membre particulier de l'organisme social, ne conserve pas la structure dans laquelle il est aujourd'hui. On ne peut pas dire que les réformateurs fonciers ne veulent pas de lois dans le sens de l'ancien système d'État. Ils veulent donc cela. Ils veulent mettre quelque chose sur le dos du vieil État dont ils croient qu'il pourrait s'en accommoder. Il ne le peut jamais. Je sais évidemment quel rôle cela joue quand quelqu'un s'est adapté à une idée, il ne peut rien en laisser. Mais je pense qu'en fait tout ce qui a été dit sur l'impôt, sur la rente foncière, a déjà eu sa réponse de l'esprit de ce qui a été dit sur l'accroissement de valeur. 56

On aimerait tant que derechef l'ancien n'émerge pas à nouveau. On n'aimerait pas que seulement quelqu'un vienne et dise : je ne veux pas du tout que les conseillers de gouvernement secrets soient tout de suite pareils comme les vieux conseillers de gouvernement secrets, mais je veux que l'organisme triarticulé fabrique de nouveaux conseillers de gouvernement. [Cela revient au même], si on dit cela ou si on dit : oui, les réformateurs fonciers ne veulent pas du tout donner à l'État. – Mais ils veulent donc donner des impôts, et des impôts peuvent seulement être payés dans la forme actuelle à l'État. Avec cela on est planté dans la question : à qui doit-on donc payer des impôts ? – Et quand il s'agit de contrats – oui, savez-vous, aucun État ne se laisse vraiment conclure jusqu'à présent des contrats au sujet des impôts. Dans ce qui se joue là entre État et humain, quand doivent être payés des impôts, là se passe autre chose ; il ne s'agit véritablement pas de contrats. 57



Il s'agit que nous essayions de prendre en compte de manière vivante comment 58 l'idée de la triarticulation de l'organisme social veut un penser différent. Mais à cela s'oppose justement – aussi quand on concède souvent avec bonne volonté, qu'on devrait et doit penser autrement – que, lorsqu'on tente de penser autrement, on reste collé au mot, par exemple au mot « loi ». Oui, on m'a déjà aussi posé la question : comment l'État devrait-il introduire la triarticulation ? C'est cela : nous devons sortir [229] des habitudes de pensée, des habitudes de vocabulaire. Nous devons arriver à des pensées esquissées finement, sinon l'impulsion de la triarticulation de l'organisme social ne sera quand même pas comprise.

## Suite des extraits de 1920

Trad. F.G. v.01 - 02/06/2024

A l'occasion d'une soirée de discussion de la « Fédération suisse pour la triarticulation », le 14 juillet 1920 à Bâle :

Je veux faire le lien avec un livre récemment publié par le professeur VARGA sur la République des Conseils hongroise :

Le professeur VARGA faisait partie, avec quelques autres personnes qui dirigeaient la République des conseils hongroise, de ceux qui ont fui et qui sont maintenant internés à Karlstein. C'est là qu'il a écrit son livre sur « Le mouvement prolétarien », qui est extrêmement intéressant, dans lequel il explique comment lui et ses collègues avaient l'intention de réaliser cette république soviétique en Hongrie. Entre-temps, il a fait des remarques sur les expériences faites pendant la courte période de la République des Conseils en Hongrie. Toute cette étude est très intéressante parce que la République des conseils hongroise a été, dans une certaine mesure, une expérience importante sur le chemin de ce qui est maintenant tenté en Europe de l'Est. Ce qui est d'abord étrange dans ce livre, c'est qu'il s'agit d'une éminente prestation de professeur, de quelque chose de tout à fait étranger à la vie. On a vraiment l'impression qu'il s'agit de quelqu'un qui a révolutionné tout un pays, mais qui n'a jamais regardé les forces réelles qui conditionnent l'économie de peuple. Dans l'ensemble, le professeur VARGA est sur le terrain de LENIN. Seulement, VARGA et ses collègues ont eu affaire en Hongrie à des régions plus petites qu'en Russie ; c'est pourquoi beaucoup de choses sont apparues en Hongrie qui ne se révéleront qu'ultérieurement en Russie. Bien entendu, le professeur VARGA n'attribue pas le fiasco de l'expérience hongroise à l'impossibilité de toute cette aspiration et de toute cette action abstraites, mais il affirme que l'affaire a été ratée parce qu'on n'a pas pu la mener à bien, parce que la puissance militaire roumaine est tombée sur le flanc.

Prenez tout de suite l'un des points principaux qui se présente à nous. Cet exemple est particulièrement précieux parce que nous n'avons pas affaire à un quelconque théoricien marxiste, mais à un homme qui a aménagé un pays entier





selon ses abstractions, qui pouvait faire ce qu'il voulait. Il voulait devenir un praticien, et il faut se demander s'il en était capable. Le professeur VARGA a été contraint de prendre des mesures pour remettre l'économie hongroise sur pied dans le sens social-démocrate. Il doit maintenant souligner que les véritables porte-drapeaux de ces institutions qu'il voulait sont les ouvriers industriels urbains, qui avaient bien sûr comme motivation l'amélioration de leurs conditions de vie. Or, il montre que, dans un premier temps, il ne peut en résulter rien d'autre que le fait que ces véritables porte-drapeaux doivent subir une détérioration essentielle de leur situation pendant la première période où l'on introduit la République des Conseils. Les seuls mieux lotis sont les paysans des campagnes !

102

Qu'en conclut le professeur VARGA ? Il en conclut que, dans un premier temps, le prolétariat industriel, c'est-à-dire ceux qui ont en fait le seul intérêt à une telle révolution, n'obtiendront pas ce qu'ils veulent obtenir, mais que les paysans des campagnes l'obtiendront. Mais il pense que ces conditions se seraient déjà améliorées plus tard pour le prolétariat industriel urbain, c'est-à-dire par un détour par la campagne. Il aurait suffi d'utiliser le prolétariat industriel urbain de telle sorte qu'il doive mourir de faim et marcher en haillons pendant un certain temps avant que la situation ne s'améliore.

Il y a là une erreur capitale qui est la conséquence la plus absolue de la pensée abstraite actuelle en matière sociale : Ce n'est pas en faisant un détour par la terre que les choses se seraient améliorées ! Au contraire, il en serait résulté que toute l'industrie aurait été peu à peu anéantie : tout se serait déplacé vers la campagne, et la production se serait finalement limitée à la simple exploitation des terres et du sol. Toute autre vie aurait peu à peu disparu. En d'autres termes, on serait revenu à certains états primitifs de l'humanité. Si l'on pense concrètement, cela doit ressortir des explications du professeur VARGA.

Suite à la conférence de Stuttgart sur les « points de vue historiques sur la politique étrangère », le 28 juillet 1920 et par une question, le rapport entre l'industrie et l'agriculture a été abordé à l'intérieur du bilan économique global.

Cette chose sera naturellement souvent mal interprétée aujourd'hui, car nous ne vivons pas dans des conditions telles que le grand bilan qui résulterait de l'intégration de tout ce qui est produit dans ce bilan d'une zone économique fermée puisse être établi. Vous ne pouvez pas, d'une manière ou d'une autre, intégrer notre agriculture actuelle dans un bilan total, si vous avez tant et tant de charges sur les biens et que vous comparez cela avec le bilan de l'industrie.

Lorsque je dis qu'au fond, l'industrie doit toujours vivre de tout ce qui est produit par le sol, il faut d'abord faire abstraction de tout ce qui s'y est mêlé chez nous pour obtenir, en quelque sorte, un bilan total déguisé d'une zone économique fermée. Si ce qui ne peut pas être une marchandise cesse d'être une marchandise, à savoir les terres et les sols et la force de travail humaine, si les deux cessent d'être des marchandises, si seul est une marchandise ce qui peut circuler entre les producteurs et les consommateurs dans le sens de la triarticulation, alors on obtiendra



un bilan dans lequel les **dépenses/utilisations** nécessaires à **l'industrie** devront à chaque fois être **couvertes** par les **excédents de l'agriculture**.

Il va de soi que ce n'est pas le cas actuellement, mais nous vivons justement en des temps où il devrait en résulter un bilan total d'une zone économique fermée qui s'appuie réellement sur la production.

Ce que j'ai avancé là est connu depuis longtemps pour la vie de l'économie. N'est-ce pas, vous trouvez même souligné chez Walter RATHENAU que toute industrie est un « bien » qui doit être continuellement alimenté, mais cela doit venir de quelque part. Cela vient de ce que sont les revenus de fonds et sols/du foncier. Mais cela ne se reflète pas dans nos bilans.

103

Dans un article intitulé « Dreigliederung und soziale Vertrauen (Kapital und Kredit) » (« Triarticulation et confiance sociale (capital et crédit) »), paru dans le quatrième numéro de « Sozialen Zukunft » (« Avenir social ») et consacré au crédit, Rudolf Steiner se réfère à la constatation selon laquelle les personnes qui, pour des raisons d'intérêts personnels étroits, s'opposent aux exigences justifiées de la vie sociale, sapent aussi les fondements sur lesquels ces intérêts personnels sont construits (juillet/août 1920).

Une telle observation peut être faite à propos de la signification sociale de fonds et sols/du foncier. On la fera si l'on considère comment l'orientation purement capitaliste de l'économie de peuple agit sur **l'évaluation de la valeur du foncier**. Cette orientation a pour conséquence que le capital se crée des lois pour son accroissement qui, dans certains domaines de la vie, ne correspondent plus aux conditions qui ne permettent pas d'effectuer sainement un accroissement du capital.

Cela est particulièrement évident pour les fonds et les sols. Il peut être nécessaire, pour des raisons vitales, de fertiliser d'une certaine façon un territoire donné. Ces conditions peuvent être d'ordre moral. Elles peuvent être liées à des conditions culturelles spirituelles. Mais il est tout à fait possible que la réalisation de ces conditions produise un rendement du capital inférieur à celui de l'investissement du capital dans une autre entreprise. L'orientation purement capitaliste conduit alors à renoncer à l'exploitation du sol d'un point de vue non purement capitaliste et à l'exploiter de telle sorte que son rendement capitaliste soit égal à celui d'autres entreprises. La production de valeurs, qui peuvent être très nécessaires à la vraie civilisation, est ainsi supprimée. Et sous l'influence de cette orientation, il en résulte une évaluation des biens vitaux qui ne peut plus s'enraciner dans le rapport naturel que les humains doivent avoir avec la nature et la vie spirituelle, si celles-ci doivent les satisfaire corporellement et d'âme ...

Par l'autonomisation de la vie de l'esprit et de droit, les moyens de production artificiels et fonds et sols, ainsi que la force de travail humaine, sont dépouillés/dévêtus de leur caractère marchand. (Les voies par lesquelles cela se produit sont décrites plus précisément que je ne peux le faire ici dans mon livre « Die Kernpunkte der sozialen Frage [Les points essentiels de la question sociale]»). C'est



dans le domaine indépendant du droit et de l'esprit que s'enracineront les motivations à partir desquelles ces moyens de production, les fonds et sols seront transférés sans rapport de vente, et à partir desquelles le travail humain sera fourni ...

Dans une vie sociale saine, l'octroi d'un crédit sur le foncier ne peut se faire que dans l'optique de donner à un humain ou à un groupe d'humains dotés des capacités nécessaires la possibilité de développer une entreprise de production qui semble justifiée par **toutes** les conditions culturelles en vigueur. Si, dans une optique purement capitaliste, un crédit est accordé sur un terrain, il peut arriver que celui-ci doive être détourné de sa destination autrement souhaitable, afin qu'il acquière une valeur marchande correspondant à l'octroi du crédit.

Extrait de la conférence de Dornach du B. août 1920 :

... Le LENINISME et le TROTSKIISME n'ont rien à voir avec ce qui devrait naître à l'Est, mais seulement avec ce qui est en train de périr à l'Est, - ce qui est encore détruit plus loin par le léninisme et le trotskysme. Puisque ce

104

ne sont que des forces de destruction. Et ce qui **devrait** naître à l'Est doit se développer contre ces forces destructrices. Ces forces destructrices doivent se développer.<<<<

Là-bas, à l'Est, on a quelque chose comme base. On y prête moins attention aujourd'hui. Ces dernières années, le bolchevisme, le léninisme et le trotskysme se sont répandus en tant que forces destructrices. Mais ce qui est là comme base veut remonter à la surface. Le léninisme et le trotskysme ne sont que la continuation de l'ancien tsarisme, et Lénine n'est que le tsar sous une autre apparence - au fond, c'est la même chose. Le tsarisme meurt dans le léninisme ; et il meurt dans le léninisme en tant que tsarisme. Mais ce qui s'élabore depuis des siècles déjà contre le tsarisme à l'Est, ce qui ne fait que mal comprendre sa propre existence lorsqu'il s'oppose d'une manière ou d'une autre au léninisme et au trotskysme (ce qui se produit jusqu'en Asie) : et les humains ne verront que les bouleversements auxquels ils sont confrontés - il n'y a qu'une accalmie entre la dernière catastrophe et la suivante - les âmes endormies seront un jour réveillées assez brutalement de leur sommeil pendant l'accalmie, s'essuieront les yeux et retireront leur bonnet à pointe lorsque la catastrophe se poursuivra) - mais ce qui s'élabore malgré tout là, c'est la commune de village. Et seul celui qui comprend l'essence de la commune de village peut comprendre ce qui se dessine à l'Est comme une institution sociale. La **commune de village**, c'est la seule chose réelle dans l'Est. Tout le reste n'est qu'une institution qui s'effondre ...

Grâce au lien à la terre du métabolisme humain, le génie des anciennes cultures orientales se détache de la « génialité » du sol (ci-dessus, 10 mars 1920). La tâche de l'Occident est de se libérer de ce lien. Les orientalismes ataviques qui persistent - des « plantes marécageuses » dans le sens élevé que Bachofen donne à ce mot - doivent être reconnus comme tels. Dans de nombreux contextes, Rudolf Steiner a désigné tout « mysticisme abstrait » comme tel. Par exemple dans les conférences



de Dornack des 6 et 14 août 1920 :

. la mystique abstraite - ce que l'on appelle très souvent à notre époque la mystique - consiste à creuser en soi-même, à chercher, comme on dit, la « connaissance de soi » par ce couvrir/cogiter en son intérieur.

Que trouve-t-on quand on pratique un mysticisme aussi unilatéral ? Certes, on trouve des choses intéressantes. Mais si l'on regarde à l'intérieur de l'humain et que l'on y voit surgir ces expériences si agréables à l'intérieur, que l'on appelle contenu mystique, que sont-elles ? C'est le métabolisme qui bouillonne à l'intérieur de l'humain ! Et la flamme que le métabolisme crée lorsqu'elle s'élève dans la conscience : c'est le mysticisme unilatéral dont beaucoup croient que c'est « l'esprit » que l'on peut trouver à l'intérieur. Ce n'est pas l'esprit ! Ce sont les flammes du métabolisme à l'intérieur de l'humain ... Le mysticisme est le corps-matière du métabolisme perçu intérieurement ! ...

... Celui qui devient un mystique fait remonter à la surface toutes sortes de choses de l'intérieur de lui-même et les étaye de toutes sortes de belles paroles et théories mystiques ; mais ce n'est rien d'autre ... que l'ébullition et le bouillonnement de la vie organique à l'intérieur de l'humain ... Ce qui est exposé avec des mots mystiques, aussi beaux soient-ils, ne se comporte pas différemment par rapport à ces processus organiques, comme la flamme se comporte par rapport au combustible dans la bougie : c'est le produit de ces processus organiques. La mystique d'un JOHANNES VOM KREUZ, de MECHTHILD VON MAGDEBURG, également de JOHANNES TAULER et du maître EKKHART,

105

elle est belle, mais c'est ce qui jaillit de la vie organique et qui n'est décrit sous des formes abstraites que parce qu'on ne voit pas comment cette vie organique est active. On n'apprend pas à connaître la vie spirituelle si on n'apprend pas d'abord à connaître cette vie organique. Celui qui transforme en mysticisme la vie organique qui bouillonne intérieurement ne peut pas devenir un spécialiste de la science de l'esprit au vrai sens du terme ... <sup>8)</sup>.

Extrait de la conférence de Dornadher du 10 août 1920 :

Pour l'Oriental, l'action par la machine, par l'industrialisme, est quelque chose d'insensé. Et pour l'Oriental, quelque chose de tout aussi insensé ... . la politique européenne née à l'ère de la machine ... parce que l'Oriental, qui a encore une grande capacité de vision atavique, sait que tout ce que l'humain met dans la machine comme travail a une particularité bien déterminée. Lorsque l'humain fait passer son cheval attelé à la charrue dans le sillon du champ et qu'il travaille avec le cheval, ce travail avec le cheval, dans lequel la force naturelle est encore impliquée, a un sens qui dépasse le présent immédiat, un sens cosmique. Lorsque la guêpe construit sa maison, cette construction a un sens cosmique. Lorsque l'humain humain allume le feu en frappant le silex, en faisant jaillir l'étincelle, en allumant ainsi l'éponge d'allumage/l'étoupe et en allumant ainsi le feu, il est en relation avec la nature. Il a un sens cosmique. Avec l'industrialisme moderne, nous



sommes sortis de ce sens cosmique. Il n'y a plus de sens cosmique lorsque nous allumons nos flammes électriques. Le sens cosmique est sorti de là. Et si vous entrez dans une usine moderne, qui est entièrement conçue comme une machine, c'est un trou dans le cosmos, cela n'a aucune signification pour le développement cosmique.

Si vous allez dans la forêt pour ramasser du bois, cela a une signification cosmique qui dépasse le développement de la Terre. Si vous regardez une usine moderne avec tout ce qu'elle contient, cela n'a pas de signification au-delà de la formation terrestre. C'est là que la volonté humaine est placée, sans que cela ait un sens cosmique. Pensez à ce que cela signifie. Cela signifie que nous avons développé depuis le milieu du XVe siècle une connaissance qui est fantomatique, qui n'atteint pas la réalité... Est-ce que le fait que notre connaissance soit fantomatique, que notre volonté soit dénuée de sens dans une large mesure, a quand même un sens pour l'ensemble du développement de l'humanité ? Oui, cela a un sens, cela a un sens significatif ! Il a le sens que nous, en tant qu'humanité, devons être incités à dépasser la connaissance fantomatique pour atteindre la connaissance de la réalité, cette connaissance de la réalité qui ne s'arrête pas à la vision de la nature, mais qui pénètre dans le spirituel qui est derrière la nature... Depuis que nous avons l'industrialisme et son absence de sens, nous devons chercher un autre sens à la volonté humaine. Et nous ne pouvons le chercher que si nous nous élevons à une conception du monde qui donne un sens à ce qui est dépourvu de sens - appelons cela l'industrialisme - en prenant le sens dans le spirituel, en nous disant que nous nous cherchons des tâches qui proviennent de l'esprit... Nous devons nous opposer à la volonté industrielle insensée/dépourvue de sens, un vouloir à partir de l'esprit empli de sens !...

Lors d'une soirée de discussion « La formation d'un jugement social », le 16 août 1920 à Dornach, Rudolf Steiner a développé la définition suivante de la situation de l'économie humaine. l'économie humaine : entre la nature et l'intérieur humain, nature (n) et

106

esprit (e). La problématique de départ du « Cours d'économie nationale » est de savoir comment les mouvements créateurs de valeur se forment par l'articulation intermédiaire du travail (t) entre ces pôles.

En fait, on ne saisit pas aujourd'hui la vie économique de telle sorte qu'un véritable jugement social puisse se former à partir de cette saisie. Que peut-on donc appeler uniquement vie e l'économie ? On peut délimiter nettement la vie de l'économie si on veut la penser à l'intérieur de l'organisme social :

Prenons une espèce animale quelconque. On ne peut pas dire qu'elle vit dans une communauté sociale qui est de type humain. Car cette espèce animale trouve ce qu'elle désire dans la nature elle-même. Elle puise dans la nature extérieure ce dont elle a besoin pour continuer à vivre. Ce qui se trouve d'abord à l'extérieur dans la nature passe dans l'animal ; l'animal le transforme et le restitue, c'est une sorte d'interaction. Nous avons là quelque chose qui est - je dirais - organisé dans la nature. Une telle espèce animale ne fait en quelque sorte que prolonger la vie





de la nature en elle-même. Il n'y a rien qui soit modifié dans la nature. L'animal se nourrit de ce qui est dans la nature, tel que c'est dans la nature.

Nous pouvons former une opposition complète. Cette opposition existe chez les animaux domestiques, qui reçoivent toute leur nourriture par l'intermédiaire des humains, où c'est donc la raison humaine qui fournit la nourriture aux animaux, où l'organisation humaine juge d'abord ce que les animaux reçoivent ensuite. Les animaux domestiques sont ainsi complètement arrachés à la nature. Ils sont en quelque sorte modifiés de telle sorte que l'on greffe en leur sein non seulement des substances alimentaires, mais aussi des substances alimentaires préparées par la raison humaine. Ils deviennent en quelque sorte le moyen d'expression de ce qui est traité spirituellement. Mais ils ne peuvent rien y faire eux-mêmes.

Les animaux sont tels qu'ils intègrent dans leur propre activité ce qui se trouve dans la nature sans le modifier, et si les humains leur apportent quelque chose, ils ne peuvent pas non plus y contribuer. Ils ne participent pas à la préparation de ce qu'ils reçoivent.

L'activité économique humaine, dans la mesure où elle vit dans l'organisme social, se situe au milieu de ces deux extrêmes. Tout au plus pourrait-on dire que, lorsque l'humain se trouve au niveau inférieur du peuple nègre, il n'altère pas ce qui se trouve dans la nature ; quand il en jouit à l'état brut, ce qu'il ne fait déjà plus. Mais à l'instant où la culture humaine commence dans cette direction, l'humain s'apporte quelque chose qu'il prépare déjà lui-même, où il modifie la nature. Il le fait lui-même, il participe. L'animal ne fait pas cela.

C'est en fait une activité économique, ce que l'humain fait en communion/communauté avec la nature, en s'apportant la nature modifiée. On peut dire que toute activité économique se situe en fait pour l'humain entre ces deux extrêmes : entre celui où l'animal, qui n'est pas encore un être social, prend sa nourriture telle quelle dans la nature, et celui où l'animal domestique, qui est maintenant entièrement nourri à l'étable, est intérieurement empli à satiété par ce que les humains lui préparent. L'humain travaille entre son intérieur et entre la nature dans son activité économique.

Conformément à cette polarité : **nature** - esprit, c'est-à-dire nature (comme poussivant dans l'organisme social) - et esprit (qui crée en lui), tous deux médiatisés par le **travail** (qui s'exerce sur la nature, dirigé par l'esprit), est aussi stockée la polarité

107

de l'**humanité orientale et occidentale**. Aujourd'hui, ces oppositions s'entremêlent dans une diversité incalculable. De même que l'orientalisme, par exemple, a un rejeton dans le mysticisme occidental (voir conférence du 14 août 1920), de même, depuis un siècle, l'Occident jette sur l'Orient sa technique et son distillat intellectuel, la conception matérialiste du monde et la pratique sociale. Et comme le mysticisme pénètre dans les abstractions de l'intellect occidental, le matérialisme intellectuel pénètre dans les fondements orientaux de la volonté. Rudolf Steiner en a parlé le 22 août 1920 à Dornach, en l'intégrant dans un contexte global :



ce qui était tout de suite l'esprit élevé, l'esprit admirable de l'Oriental, ce qui s'est élevé du métabolisme de la nature orientale et a brillé dans la conscience <sup>3)</sup> ... , tout cela est aujourd'hui en décadence, cela dort aujourd'hui dans l'humain oriental ... C'est précisément parce que cet état d'âme a régressé que l'humain oriental est aujourd'hui en train - les Européens et les Américains s'en apercevront dans un avenir pas trop lointain, à leur grand effroi - d'accueillir le bolchevisme avec la même ferveur, le même dévouement religieux qu'il a accueilli jadis la doctrine du Brahman sacré ...

Cette réceptivité de l'humain oriental au matérialisme est profondément ancrée dans toute sa prédisposition. Et cette disposition - aujourd'hui en décadence - est décrite par Rudolf Steiner dans les termes suivants :

... Parmi les trois membres de la nature humaine (membre sensoriel-nerveux, membre rythmique, membre métabolique), quel est celui qui s'est exprimé tout particulièrement chez l'humain oriental ? C'est l'humain métabolique. L'Oriental le plus ancien a vécu entièrement dans le métabolisme ! Cela n'engendrera aucune horreur dans la conception de celui qui ne pense pas la matière dans le sens d'un amas de matière, mais qui sait que l'esprit vit dans toute matière. Et ce qui était précisément l'esprit élevé, l'esprit admirable de l'Oriental, c'est ce qui s'est élevé du métabolisme de la nature orientale et qui a brillé dans la conscience. Ce qui se passe dans le métabolisme humain est intimement lié à ce qu'est le monde extérieur des sens. Nous tirons du monde sensoriel extérieur ce qui devient ensuite matière en nous. Nous savons que derrière ce monde [sensoriel] extérieur se trouve l'esprit. En réalité, nous mangeons de l'esprit, et l'esprit que nous mangeons devient d'abord/en premier matière en nous.

Mais ce que nous absorbons là était tel chez l'Oriental qu'après l'avoir absorbé, l'esprit s'en dégageait. De sorte que celui qui comprend les choses regarde les admirables réalisations poétiques des Vedas, la grandeur de la Bhagavad Gita, la profonde philosophie du Vedanta et du Vedanga, la philosophie du yoga indien, - il ne les admirera pas moins parce qu'il sait que cela est issu du processus intérieur comme un produit du métabolisme, comme les fleurs de l'arbre sont issues du métabolisme. Et comme nous regardons l'arbre et voyons dans ses fleurs ce que la terre offre à l'air et à la lumière, nous voyons dans ce que l'ancien humain indien a produit dans les Vedas, dans le Vedanta, dans la philosophie du Yoga, une fleur de l'existence elle-même. C'est ... produit de la terre, c'est-à-dire de ce qui pousse dans les champs sous forme de blé et de grain, sur les arbres sous forme de fruits et de légumes, consommé et digéré par les humains, cuit par les humains. Dans la nature indienne ancienne et particulière, au lieu d'être transformé en fleurs de plantes

108

et fruits de plantes aux magnifiques réalisations des Védas, du Vedanta, de la philosophie du yoga. On considère ce vieil humain indien comme un arbre : comme un témoin de ce que la terre peut faire jaillir d'elle-même dans son métabolisme, en e qu'on regarde à l'intérieur de l'humain - chez l'arbre par les racines et par le courant de sève, chez l'humain par la nourriture. Et on apprend à reconnaître le



divin dans ce que le matérialiste méprise, en ce que « la matière » lui semble si basse ... .

Le 5. 9. 1920, le Dr. Steiner a conduit ces pensées plus loin à Dornach.

... ce que nous avons en termes de spiritualité proprement dite n'est en fait qu'un héritage obsolète de l'Orient ancien. Ensuite, en Grèce, à Rome, a commencé la pensée juridique, la pensée à mesure étatique ... Mais pensez à la manière dont j'ai dû décrire la naissance de cette vie de l'esprit orientale : elle s'est élevée du métabolisme des humains, des impulsions intérieures du métabolisme, dans les Védas, dans la magnifique poésie de l'Orient ... Et celui qui sait regarder les rapports tels qu'ils sont dans la réalité, sait regarder les fleurs et les fruits des arbres et se dit : voilà la sève qui jaillit de la terre, qui entre dans le tronc, qui pousse dans les branches, qui verdit dans les feuilles, qui se colore dans les fleurs, qui se saisit dans les fruits, - cela s'offre à l'œil. Regardons ce qui est le résultat métabolique de ce qui est extrait de la terre avec la matière et qui est absorbé par l'humain, regardons-le : comme il s'affine, s'éthérise dans le corps, dans le corps terrestre, il bourgeonne, il germe et mûrit exactement comme ce qui devient des fleurs, des fruits et des arbres. Il devient simplement autre chose en germant, en poussant et en mûrissant à travers les organes humains : il devient le fruit poétique des Vedas, il devient le fruit philosophique de la philosophie du Vedanta. Il faut considérer ce que l'on doit considérer en Orient comme la vie de l'esprit comme un fruit de la terre, du métabolisme qui passe par l'homme, comme on doit considérer ce qui passe par l'arbre, qui verdit et porte des fruits. Ce qui apparaît dans les Védas et dans la poésie orientale est étroitement lié à l'essence de la terre. C'est la floraison de la Terre. Et il est absurde que les humains fassent aujourd'hui de notre Terre ce produit mort que la géologie considère comme tel. Car ce qui appartient à la Terre, ce n'est pas seulement ce qui jaillit d'elle en fleurs et en fruits, mais c'est aussi ce qui, dans les temps immémoriaux de l'humanité, s'est élevé en fruits poétiques - comme dans les Védas - et en fruits philosophiques - comme dans le Vedanta. Celui qui ne veut voir que les pierres se former dans ou sur la Terre, celui qui ne voit que le sol cultivé, celui qui ne considère donc la Terre que comme un élément minéral, ne connaît pas la Terre. Car il faut aussi compter avec la Terre ce qu'elle porte comme fleur et comme fruit à travers le corps humain dans les temps anciens.

Puis est venue l'autre époque, où l'humain s'est déjà émancipé de la terre, où l'humain n'est plus lié à la terre, où l'humain n'est lié qu'au climat, à l'atmosphère, où il exprime davantage son système rythmique que son système métabolique. C'est l'époque où ne naissent plus les grandes intuitions spirituelles de l'Antiquité, mais où se développent les concepts de droit.

Et maintenant, à l'époque moderne - notamment avec Bacon - l'humain a commencé à se refermer complètement sur lui-même, à s'isoler de la

Terre, et de faire ressortir ce qui ne vit qu'en elle, comme la pure raison analytique dans la pensée économique de l'être terrestre.



Ainsi, ce qui se développe à travers l'humain est - je dirais - différencié de par la Terre.

Extrait de la conférence publique de Stuttgart sur « Les grandes tâches d'aujourd'hui dans la vie de l'esprit, la vie de droit et la vie de l'économie » du 20 septembre 1920 :

Au premier courant de la vie spirituelle-culturelle est venu s'ajouter à Rome celui de la vie juridique et ... ce n'est qu'ensuite, à l'époque moderne, qu'un troisième courant est venu s'ajouter à ce deuxième courant, qui s'est développé en Occident à partir des dispositions populaires et des instincts occidentaux des humains. En Orient, à l'époque où l'Orient avait sa grandeur, la nature lui donnait ce dont il avait besoin, de telle sorte que la répartition des produits la nature, tout comme la répartition de ce que l'humain produisait, se faisait à partir de l'esprit de sa vie de l'esprit. Là, il n'y avait aucune « pensée économique ». Là, il n'y avait même pas de pensée juridique. Si nous remontons jusqu'au dix-huitième siècle en Europe centrale, nous trouvons encore une pensée économique restreinte. Mais nous trouvons que tout est dominé par une pensée « juridique » de plus en plus intensive, d'une pensée étatique-juridique. En Occident, elle s'était déjà développée depuis longtemps et se développait de plus en plus à partir des instincts et des dispositions naturelles des humains ...

... Si nous entrons dans la vie de l'économie, nous voyons que si nous en retirons tout ce qui s'y trouve aujourd'hui et qui doit en être retiré - le droit à la terre, car il appartient à l'État de droit ; le travail, qui est aujourd'hui payé comme une marchandise, car il appartient à l'État de droit ; et la terre et les moyens de production, dans la mesure où ils peuvent être capitalisés, ils appartiennent au membre spirituel de l'organisme social - si nous retirons tout cela de la vie de l'économie, il reste dans celle-ci production de **marchandises** et consommation de **marchandises**...

Pendant le premier cours d'université au Goetheanum, Rudolf Steiner a tenu le 10 octobre une conférence sur les problèmes fondamentaux d'une structure économique conforme à la réalité. Ce n'est pas un ordre d'« états », qui s'installent comme couches transversales entre la matière première et la consommation, mais une essence associative, qui se forme elle-même dans la vie des mouvements créateurs de valeurs, qui peut être adaptée à l'économie moderne :

... Il est important que soit commencé n'importe comment avec des **associations**. de l'association. Il faut faire abstraction des **coopératives productives** qui ne peuvent pas encore œuvrer pour l'avenir, parce que les coopératives productives ont justement montré par expérience que les humains ne se consacrent quand même pas à elles avec une véritable initiative personnelle, et qu'elles ne le peuvent aussi pas du tout. Il doit être montré comment ni les coopératives de production, ni aussi les **coopératives de consommation**, bien qu'elles soient encore les meilleures, notamment alors, si elles passent à l'autoproduction, peuvent atteindre le but nécessaire pour l'avenir, - pour la simple raison qu'elles ne naissent pas par associations de ce qui est là, mais qu'en organisant d'abord unilatéralement la consommation, elles ne font en fait qu'intégrer la production à l'or-



ganisation de la consommation, si tant est qu'elles le fassent, tout en restant à l'intérieur du capitalisme ordinaire, du moins d'un certain coin.

Terre, et ce qui vit seulement en elle, en façonner vers dehors comme la pure raison analytique dans la pensée économique de l'être terrestre.

Ainsi, ce qui se développe à travers l'humain est - je dirais - différencié de par la terre.

Extrait de la conférence publique de Stuttgart sur « Les grandes tâches d'aujourd'hui dans la vie de l'esprit, la vie de droit et la vie l'économie » du 20 septembre 1920 :

Au premier courant de la vie spirituelle-culturelle est venu s'ajouter à Rome celui de la vie juridique et ... ce n'est en premier qu'à l'époque moderne, qu'un troisième courant est venu s'ajouter à ce deuxième courant, qui s'est développé en Occident à partir des dispositions populaires et des instincts occidentaux des humains. En Orient, à l'époque où l'Orient avait sa grandeur, la nature lui donnait ce dont il avait besoin, de telle sorte qu'il procédait à la répartition des produits de la nature, comme à la répartition de ce que l'humain produisait, à partir de l'esprit de sa vie de l'esprit. Il n'y avait pas de « pensée économique ». Il n'y avait même pas de pensée juridique. Si nous remontons jusqu'au dix-huitième siècle en Europe centrale, nous trouvons encore une pensée économique restreinte. Mais nous trouvons que tout est dominé par une pensée juridique, étatico-juridique de plus en plus intense. En Occident, elle s'était déjà développée depuis longtemps et se développait de plus en plus à partir des instincts et des dispositions naturelles des humains ...

... Si nous nous penchons sur la vie de l'économie, nous voyons que si nous retirons tout ce qui s'y trouve aujourd'hui et qui doit en être retiré - le droit à la terre, car il appartient à l'État de droit ; le travail, qui est aujourd'hui payé comme une marchandise, car il appartient à l'État de droit ; et la terre et les biens de production, dans la mesure où ils peuvent être capitalisés, ils appartiennent à l'organisme social - si nous retirons tout cela de la vie de l'économie, il reste dans celle-ci production **de marchandises** et consommation **de marchandises** ... .

Lors du premier cours universitaire au Goetheanum, Rudolf Steiner a tenu le 10 octobre une conférence sur les problèmes fondamentaux d'une structure économique conforme à la réalité. Ce n'est pas un ordre d'« états », qui s'installent comme couches transversales entre la matière première et la consommation, mais un être associatif, qui se forme lui-même dans la vie des mouvements créateurs de valeurs, qui peut être adapté à l'économie moderne.

Il est important que l'on commence n'importe comment par des **associations**. Il faut faire abstraction des **coopératives productives** qui ne peuvent pas encore œuvrer pour l'avenir, parce que les coopératives productives ont justement montré par expérience que les humains ne se consacrent pas à elles avec une véritable





initiative personnelle, et qu'ils ne le peuvent pas du tout. Il faut montrer comment ni les coopératives de production, ni les **coopératives de consommation**, bien qu'elles soient encore les meilleures, notamment lorsqu'elles passent à l'autoproduction, peuvent atteindre le but nécessaire pour l'avenir, pour la simple raison qu'elles **ne naissent pas d'associations de ce qui existe**, mais qu'en organisant d'abord unilatéralement la consommation, elles ne font en fait qu'intégrer la production à l'organisation de la consommation, si tant est qu'elles le fassent, tout en restant à l'intérieur du capitalisme ordinaire, du moins à partir d'un coin/angle.

110

De telles coopératives, comme quelque peu les **coopératives de matières premières**, qui n'ont absolument aucun sens de la vie associative, mais qui se bornent à faire quelque chose dans un domaine partiel de la vie l'économie, dans un coin quelconque, alors que **la question des matières premières est étroitement liée à la question de la consommation**, témoignent encore moins d'un progrès économique. On aimerait dire, mais c'est un peu figuratif, que ce sont les fumeurs qui devraient s'intéresser le plus à la vie de l'économie dans les régions productrices de tabac, à la préparation des matières premières pour le tabac. J'aimerais savoir comment, aujourd'hui, dans notre économie décadente et perverse, l'intérêt que le fumeur porte au tabac est lié à la question de la matière première, à l'économie de la matière première du produit qu'il vaporise dans l'air. Il ne compte en effet que sur la périphérie la plus éloignée. Le lien associatif nécessaire - je n'ai choisi qu'un seul exemple, qui semble déjà comique parce qu'il est si éloigné ; pour d'autres, le lien est beaucoup plus à remarquer - le **contexte associatif nécessaire entre l'approvisionnement en matières premières et la consommation**, il n'est pas du tout remarqué aujourd'hui.

Ce dont il s'agit, c'est justement que cette pensée déconnectée de la réalité traduise toujours en théorie ce qui est en fait pensé de manière **pratique dans les « points essentiels »**. Et c'est lorsque les **praticiens d'aujourd'hui** traduisent dans leur langage la pensée pratique des « points essentiels de la question sociale » que j'ai trouvé le plus de théorie, le plus - je dirais - de **mystique commerciale/d'affaires**, si je peux utiliser cette expression. Car en règle générale, ils ne le pensent que depuis un tout petit coin. Et tout ce qui se trouve à l'extérieur, en dehors de ce coin qu'ils maîtrisent en tant que routiniers, s'estompe pour eux dans une mystique commerciale nébuleuse.

Mais c'est tout de suite contraire au principe associatif. Le principe associatif doit viser à ce que la **valeur de la marchandise soit déterminée par leur rapport mutuel**. Mais cela ne peut seulement se passer si les branches les plus différentes s'associent. Car autant de branches sont en une liaison associative directe ou indirecte, autant de branches tendent à obtenir par leur activité le prix à mesure de l'économie des marchandises qui est nécessaire.

On ne peut pas calculer le prix. Mais on peut rassembler les branches de l'économie associativement de telle sorte que, lors de ce rassemblement, on obtienne la



quantité de personnes qui doivent être employées dans chaque branche particulière en fonction de l'économie d'ensemble d'après la production et la consommation. Cela se fait alors tout seul : tu me donnes tes bottes en échange de tant de chapeaux que je te donne. Cela n'est alors que médiatisé par l'argent. Mais derrière ce qui est transmis/médié par l'argent, se tient quand même, aussi encore tant d'argent s'insère/se glisse comme produit intermédiaire, qui comme la valeur de botte détermine la valeur de chapeau, la valeur de pain détermine la valeur de beurre, etc.

Mais cela vient à partir de ce que les branches s'aiguisent les unes aux autres dans la vie associative. On ne peut pas fonder d'associations entre de purs producteurs **d'une** branche, cela ne s'associe pas. **L'association** est le fait de se réunir, de s'unir, dans le but que cette association puisse produire cet **exposant commun** qui s'exprime/se vit ensuite **dans le prix**. C'est le déploiement vivant de la vie l'économie, afin que cette vie de l'économie 's'approche' d'une satisfaction correcte des besoins humains.

111

Cela ne peut se faire que si les gens s'intéressent pleinement à la vie l'économie en tant que telle et ne se contentent pas de demander : quels sont les intérêts de ma branche ? Qu'est-ce que je gagne dans ma branche ? Comment est-ce que j'emploie les gens dans **ma** branche ? Mais se préoccuper de cela : **Quelle doit être la position de ma branche par rapport aux autres branches** pour que les valeurs réciproques des marchandises soient déterminées de manière correcte ?

Vous voyez, ce n'est aucune phrase si je dis qu'il s'agit d'un **changement de la manière de penser**. Celui qui croit aujourd'hui qu'il peut aller plus loin en continuant à penser comme avant, ne fait qu'enfoncer les humains dans la décadence. Nous devons croire aujourd'hui que c'est précisément dans la vie économique que nous devons le plus réellement réapprendre.

Rudolf Steiner a attiré à plusieurs reprises l'attention sur le dernier chapitre du livre de **WILSON** « Nur Literatur (Seulement littérature) » : « Der Verlauf amerikanischer Geschichte » (Le cours de l'histoire américaine), qui décrit de manière ravissante la violente tempête vers l'ouest comme « l'exploit » du peuple américain : « conquérir sa partie du globe d'un bord de mer à l'autre, avant même que la nation n'ait atteint l'âge de cent ans... ». Ce n'est pas l'agriculteur ayant grandi au sol, mais le conquérant du sol, le fermier - « conducteur de bétail et coureur des bois dont les mains maniaient la hache, le fouet et le fusil » - qui a jeté les bases de la civilisation américaine. « Sur les traces de leurs migrations, les villes se sont élevées derrière eux... ». Wilson confesse : « L'Ouest » est le grand mot de notre histoire. Le 'Westerner' était le type et le maître de la vie américaine ». Dans une conférence du **11 octobre** 1920, Rudolf Steiner a entrelacé ce « trek » historique mondial vers l'Ouest dans le drame des événements de l'humanité, tels qu'ils se sont noués en Europe pour former le nœud qui détermine aujourd'hui violemment son destin :

... de même que la civilisation européenne a reçu de l'Orient le courant de l'**impulsion religieuse** ... Si l'Europe a bénéficié de l'impulsion religieuse, la **struc-**



**ture économique** de l'Europe avait besoin d'autre chose :

Lorsque la cinquième période post-atlantique, le milieu du XVe siècle, s'est approchée, c'était aussi le moment où se sont produits les événements qui ont donné à toute la civilisation moderne son caractère fondamental, sa physionomie : la découverte de l'Amérique et la découverte de la route maritime vers les Indes orientales via le Cap de Bonne-Espérance. C'est ce qui a donné sa physionomie à la civilisation moderne. Et toute l'évolution économique de l'Europe ne peut pas être étudiée en elle-même. C'est une absurdité de croire qu'en étudiant les faits économiques qui sont là, on arrive aux lois économiques qui règnent dans la société européenne. On ne parvient à ces lois que si l'on tient compte du fait que d'innombrables choses ont pu être déportées d'Europe en Amérique.

Toute la structure sociale de l'Europe est née seulement parce que perpétuellement de l'autre côté en Amérique était du nouveau pays. et que dans ce nouveau territoire s'écoulait ce que l'Europe envoyait vers l'Ouest. De même qu'elle a reçu de l'Orient l'impulsion religieuse, ainsi elle a envoyé son impulsion économique vers l'Ouest. Sous le régime de ce courant, sa propre économie s'est développée, comme sa vie de l'esprit s'est développée sous l'afflux des impulsions religieuses venues de l'Orient.

La vie européenne, tout le processus de formation de la civilisation européenne, s'est développé au cours des siècles récents sous ces deux courants : la civilisation européenne était au centre - l'impulsion religieuse venait de l'Orient comme un afflux, - l'impulsion économique s'écoulait vers l'Occident comme un reflux.

112

L'afflux de l'impulsion religieuse en provenance de l'Orient, le reflux de l'impulsion économique vers l'Occident, c'est ce qui vit dans le cours de la civilisation européenne.

Et cela a atteint une certaine crise au tournant des 19e et 20e siècles. Cela a commencé à s'arrêter/embouteiller. Cela commençait à ne plus aller aussi bien qu'au cours des quatre siècles précédents.

Et c'est sous l'influence de cette stagnation que nous nous trouvons et que nous vivons aujourd'hui.

L'impulsion religieuse s'est introduite chez nous comme quelque chose d'étranger et a engendré la vie spirituelle. Et notre vie économique est née du fait qu'elle a continuellement connu des dilutions : si l'Amérique n'avait pas été là et si notre économie n'avait pas dû naître de ses propres lois, si elle n'avait pas pu continuellement projeter hors d'elle-même ce dont elle n'avait pas besoin, elle n'aurait pas pu se développer en Europe. Cela stagne maintenant.

C'est pourquoi il faut trouver une solution **interne** : il faut trouver de l'intérieur la possibilité de mettre dans le droit chemin ce qui ne peut plus l'être spatialement de l'extérieur. Cela doit se faire par la triarticulation. Cela doit se faire en



articulant de manière vraiment organique ce qui s'est imbriqué de manière inorganique ... .

Lors de la soirée de discussion du 12 octobre 1920 à Dornach, une question a été posée : « Comment l'agriculture/ce qui est de la gestion de pays serait-elle à penser dans le sens de la triarticulation ». La réponse a été la suivante :

... Alors peut-être qu'une certaine vue d'ensemble de l'origine de ces dommages nous donnera plus d'enthousiasme que toutes sortes de phrases utopiques pour ce qui est immédiatement nécessaire. Et c'est là que je peux me rattacher à l'une des questions qui revient souvent dans les « 39 », la question suivante : premièrement, comment transmettre à la population rurale ce que nous appelons l'impulsion de la triarticulation, mais aussi comment penser spécifiquement sur ce qui est **d'agriculture/de gestion de pays** en tant que telle dans le sens de la triarticulation de l'organisme social ?

Personne ne pourra s'en sortir avec cette pensée s'il ne perçoit pas la différence radicale dans tout le mode de production, dans tous les rapports économiques entre l'agriculture et l'entreprise industrielle. Il est nécessaire de comprendre cela parce qu'avant la catastrophe mondiale, nous étions plongés dans une pensée matérialiste - il s'agissait pour ainsi dire d'une pensée et d'une action capitaliste internationale - et parce qu'en continuant dans la direction qui a conditionné le capitalisme et que le capitalisme continuera à suivre, il devrait se produire une séparation toujours plus grande entre **l'agriculture/la gestion de pays** et **l'industrie/l'entreprise d'industrie**.

**L'agriculture**, de par sa nature même, est dans l'impossibilité d'adhérer jusqu'au bout à l'ordre économique capitaliste. Je ne prétends pas que si la pensée capitaliste se généralisait, l'agriculture n'y adhérerait pas elle aussi. Nous avons vu à quel point l'agriculture a participé à la pensée et à l'action capitalistes. Mais elle serait détruite dans son essence et ne pourrait plus intervenir de manière appropriée dans l'ensemble de l'activité économique. Ce qui, dans la vie de l'économie, de manière éminente

113

est approprié, ne pas seulement se développer de manière capitaliste, mais - permettez-moi d'employer ce mot, on le comprendra déjà dans le présent - ce qui tend justement à conduire au surcapitalisme, c'est-à-dire à adopter une indifférence totale à l'égard de la manière de travail, même à l'égard du produit du travail, lorsqu'il s'agit d'acquérir de l'argent ; c'est déjà justement l'industrie. Elle porte en elle de toutes autres forces d'action que l'agriculture.

Seuls ceux qui ont vraiment observé pendant un certain temps comment il est tout à fait impossible dans l'agriculture de passer à la grande entreprise capitaliste comme c'est le cas dans l'industrie peuvent s'en rendre compte. Si l'agriculture doit effectivement intervenir correctement dans l'ensemble de la vie de l'économie, il existe nécessairement un certain lien entre l'humain et l'ensemble de la production, le type de production de tout ce qui doit être produit dans



l'agriculture, simplement en raison de ce qui doit être produit dans l'agriculture. Une grande partie de ce que l'on doit produire exige, si l'on veut produire de manière vraiment rationnelle, l'intérêt le plus intense de ceux qui sont employés dans l'agriculture. Il est donc tout à fait impossible qu'au sein même de l'agriculture apparaisse quelque chose comme cette absurdité qui nous a toujours été opposée lorsque nous avons eu à discuter avec le prolétariat au cours des dernières décennies :

J'ai été professeur pendant des années dans une école de formation des travailleurs. Cela m'a conduit à discuter beaucoup avec les gens du prolétariat, à apprendre à connaître tout ce qui existe en matière de forces d'âme et actives. Mais certaines choses - engendrées par toute l'évolution des temps modernes - vivaient simplement comme une absurdité au sein même des aspirations prolétariennes. Supposons que les députés prolétariens aient généralement rejeté le budget de l'armée. Mais au moment où l'on a reproché aux prolétaires, lors de la discussion, d'avoir refusé le budget de l'armée : Oui, vous êtes contre le budget de l'armée, mais vous vous faites tout de même embaucher chez les fabricants de canons ou vous vous faites embaucher comme ouvriers ; vous fabriquez tout de même avec la même constitution d'âme que partout ailleurs ! - Ils ne comprenaient pas ça. Car cela ne les concernait pas. La qualité de ce qu'ils fabriquaient ne les concernait pas. Seul le montant du salaire les intéressait. Et c'est ainsi qu'est née l'absurdité de fabriquer des canons d'un côté - ils n'ont jamais fait grève en raison de la qualité de ce qu'ils produisaient, mais tout au plus en raison du salaire ou d'autre chose - et de combattre le budget de l'armée dans une direction abstraite du parti. La lutte contre le budget de l'armée aurait naturellement dû conduire, si l'on admet le principe du triangle, à ne pas fabriquer de canons. Et avec cela - si l'on avait par exemple appliqué cela au début du siècle - maint de ce qui s'est introduit à partir de 1914 aurait été évité.

Que ce soient des capitalistes ou des prolétaires qui participent à une production quelconque, vous avez l'absolue indifférence à la qualité de ce à quoi on travaille. Mais, c'est de cela que dépend toute l'organisation de l'industrie.

Ce n'est pas possible dans l'agriculture. L'agriculture ne fonctionnerait tout simplement pas si une telle indifférence à l'égard de ce qui est travaillé se produisait. Et là où cela s'est produit, là où - je dirais - l'agriculture a été contaminée par le mode de pensée industriel, elle s'est atrophiée. Elle s'est atrophiée de telle sorte qu'elle s'est peu à peu mal intégrée dans l'ensemble de la vie de l'économie.

114

Que se passe-t-il là en fait ? Ce qui se passe en fait, c'est que ce que j'ai appelé la « **cellule originelle de la vie de l'économie** » est falsifiée. D'un côté, il y a l'agriculture, de l'autre, l'industrie. L'agriculture s'oppose continuellement à la capitalisation, l'industrie tend vers la surcapitalisation. Mais comme les produits doivent être échangés - car il va de soi que les ouvriers de l'industrie doivent manger, et que les ouvriers agricoles doivent s'habiller ou être d'une manière ou d'une autre des consommateurs de l'industrie - comme les produits doivent être





échangés, il se produit radicalement dans l'échange des produits agricoles et industriels une falsification, une **fausseté réelle totale de la cellule économique originelle**.

Cette cellule originelle consiste simplement en ce que, dans une vie de l'économie saine, chacun doit recevoir pour un produit qu'il a fabriqué - si l'on tient compte de tout le reste, de ce qu'il doit recevoir, des dépenses communes, etc. Je l'ai souvent suggéré de manière triviale en disant : une paire de bottes doit avoir autant de valeur que le cordonnier a besoin de tous les autres produits dont il a besoin - qu'il s'agisse de produits physiques ou spirituels - jusqu'à ce qu'il ait fabriqué une nouvelle paire de bottes.

Une vie économique qui tend non pas à fixer le prix des bottes par une quelconque opération comptable, mais qui tend à ce que ce prix sorte de soi-même, une telle vie économique est saine. Et alors, si une telle vie économique est vraiment saine grâce à ses associations, à ses regroupements, tels que je les ai caractérisés avant-hier, alors l'argent peut aussi se glisser entre eux ; car l'argent devient alors tout seul le juste représentant entre les différents produits.

Mais comme, à l'époque moderne, l'agriculture résistait de plus en plus, de par son être/essence même, à la capitalisation - elle a été capitalisée, mais elle résistait, c'est justement ce qui la corrompt - et que, d'autre part, l'industrie s'efforçait d'entrer dans le surcapitalisme, il est devenu impossible qu'un produit issu de l'agriculture se présente, dans sa situation de prix, sous une forme telle qu'il puisse correspondre à l'argent, qu'il corresponde à un produit industriel tel que je viens de caractériser cette cellule économique primitive, mais il s'est avéré qu'il n'était pas possible qu'un produit issu de l'agriculture ait un prix qui corresponde à celui d'un produit industriel tel que je viens de caractériser cette cellule économique originelle, mais il s'est toujours avéré que le prix du produit industriel était différent, que ce qui aurait dû en résulter, et que, du fait de la situation des prix du produit industriel, l'argent, qui acquérait alors une indépendance, devenait trop bon marché, ce qui, d'autre part, perturbait tout le rapport entre ce qui devait être transmis de l'agriculture à l'ouvrier industriel et, à son tour, de l'ouvrier industriel à l'agriculture.

C'est pourquoi la première chose à faire est de mettre l'accent sur les associations qui se forment précisément à partir de l'agriculture avec différentes branches de l'industrie. Certes, c'est le premier principe - je dirais - le plus abstrait : les associations consistent en la combinaison des différentes branches. Elles auront donc l'effet le plus favorable si elles se forment entre l'agriculture et l'industrie, mais de telle sorte qu'en les créant, on travaille vraiment à l'obtention d'une situation de prix correspondante.

Mais même si vous créez de telles associations et que cela peut être fait intelligemment de manière à ce que les entreprises industrielles et les entreprises agricoles



puissent mutuellement se fournir, il s'avérerait immédiatement qu'elles ne pourraient faire grand-chose. Naturellement, certaines choses peuvent être faites immédiatement. Mais qu'est-ce qui est d'abord nécessaire ? Que l'on soit vraiment en mesure de justifier une telle chose par la raison analytique et le sens !

Le « Kommende Tag (Jour qui vient) » a été fondé à Stuttgart. Il part naturellement de l'idée de ce qui doit être donné par les principes, les impulsions de la triarticulation. Il aurait donc en premier lieu pour tâche d'instaurer le principe associatif de l'agriculture et de l'industrie jusqu'à ce que les associations influencent réellement la situation des prix des acheteurs réciproques, les producteurs d'un domaine devenant des consommateurs dans les autres domaines. De cette manière, il serait déjà possible de faire beaucoup en relativement peu de temps pour établir un prix vraiment juste/correct. Mais il est tout à fait impossible au « Kommenden Tag » de Stuttgart d'agir synthétiquement raisonnablement dès maintenant, pour la simple raison que l'on ne peut pas acquérir tous les biens de manière indépendante, parce que l'on se heurte partout à la législation étatique corrompue actuelle. Nulle part on n'est en mesure de produire ce qui est nécessaire économiquement, parce que partout, l'impulsion de l'État est contre.

C'est pourquoi la première chose à faire est donc de comprendre qu'il faut d'abord créer des **associations fortes**, aussi populaires que possible et dans les cercles les plus larges que possible, pour empêcher l'intervention de l'État dans tous les domaines de la vie de l'économie. Avant toute chose, toute action économique doit pouvoir s'appuyer sur des considérations purement économiques ... .

La meilleure façon de commencer est de commencer par ce qui est proche de l'agriculture et, à partir de là, de former des associations avec ce qui est purement industriel. Une industrie qui, je dirais, extrait encore elle-même ses matières premières, est plus proche de l'agriculture qu'une industrie qui ne travaille qu'avec des produits industriels, des produits semi-finis, etc. On peut aller jusqu'à la pratique si on le veut. Et si l'on a suffisamment d'initiative, on peut déjà se lancer dans la formation de ces associations.

Le principe associatif est en fait le principe économique. Car il travaille sur les prix et est indépendant de l'extérieur dans la détermination des prix. S'il s'étend sur un territoire suffisamment grand et sur les régions apparentées, liées à une branche quelconque, on peut déjà faire beaucoup.<<<<

Extrait d'une conférence de Dornach du 29 octobre 1920 :

... Dans les anciennes cultures, qui étaient entièrement théocratiques, entièrement imprégnées de l'esprit de Dieu, l'économie constituait un élément subordonné. Dans la vie économique, l'humain faisait ce qui s'imposait de soi-même en fonction de la position et de la dignité que les dieux lui avaient attribuées par les paroles des sages des mystères. Au Moyen-Âge, la vie de l'économie était en



s'est peu à peu perdue, et en Europe, la culture dialectico-juridique s'est répandue au fond sous une sorte d'économie de nature. Les siècles de la première partie du Moyen Âge étaient en effet pauvres en argent. D'où l'apparition de toutes les formes d'armée nécessaires parce qu'on ne pouvait payer aucun argent aux troupes. Les Romains

116

avaient rétribué leurs troupes avec de l'argent. Au Moyen Âge, le système des fiefs s'est développé. Une soldatesque particulière s'en est formée. Tout cela parce que l'humain, même attaché à la terre, ne pouvait pas entreprendre de grandes expéditions guerrières sous l'influence de l'économie naturelle. Ce dialectique et juridique a donc grandi en une sorte d'économie naturelle.

Et ce n'est que lorsque la technique a pénétré cette vie de l'économie à partir de l'Occident que l'époque moderne a fait son apparition. Cette nouvelle vie de civilisation, qui devient maintenant si fragile, est au fond entièrement née de la technique ... J'ai déjà expliqué comment, d'après le comptage extérieur, 1400 millions d'hommes vivaient sur notre terre à la fin du XIXe siècle, comment en fait le travail s'accomplissait, autant que si 2000 millions d'humains y vivaient. C'est pour la raison qu'énormément de travail est effectué par des machines. Le machinisme est monté avec sa transformation colossale de la vie de l'économie, mais aussi avec sa transformation colossale de la vie sociale.

Ce qui n'est pas encore arrivé - précisément parce que la vie intellectuelle submerge encore tout - c'est ce que la technique économique mécanique doit maintenant porter dans la civilisation moderne.

On peut faire aujourd'hui les expériences les plus étranges en ce qui concerne ce qui est en perspective pour l'humanité. Ainsi, quelqu'un qui a apporté sa « pratique » dans un poste gouvernemental, un tel « praticien gouvernant » ou « gouverneur pratique », m'a récemment dit : oui, l'ère moderne nous a apporté les machines et donc la vie urbaine, nous devons à nouveau apporter la vie dans les campagnes ! Comme si on pouvait faire disparaître l'ère des machines ! J'ai dit à l'homme : « Ce sont simplement les machines qui vont partir à la campagne ; tout peut être oublié, la culture de l'esprit peut être oubliée, tout, - mais les humains resteront, et on emportera simplement les machines à la campagne. Ce qui s'est développé dans les villes se transplantera dans les campagnes.

Les gens deviennent justement des réactionnaires en grand style, lorsqu'ils n'ont plus envie de se faire des idées de grand style sur le véritable progrès. Ils voudraient donc rétablir les anciennes conditions, à la campagne ! Ils s'imaginent que c'est possible. Ils croient que l'on peut éliminer ce que les siècles ont apporté. C'est non sens ! Mais les humains aiment énormément cette absurdité aujourd'hui, parce qu'ils sont trop confortable pour saisir le **nouveau** ...

Dans une conférence du 11 décembre 1920, Rudolf Steiner a développé à quel point l'image de l'humain (aujourd'hui décadente) de l'Orient est différente de celle que développe l'Occident :



... L'Oriental tourne entièrement le regard de son âme vers ce qui, au fond, n'est pas du tout touché par la terre... Que pense l'Occidental ? Prenons les penseurs sociaux les plus remarquables de l'Occident : ADAM SMITH, QUESNAY, etc. De même que la science la nature de l'Occident n'a pas du tout l'humain, - elle n'a que l'extra-humain -, la science sociale de l'Occident n'a pas l'humain.

Étudiez donc une fois ADAM SMITH ! Dans son économie politique, ADAM SMITH ne parle pas du tout de l'humain, mais ... il parle d'une certaine parcelle de terre et de ce qui y pousse et s'y trouve, et puis il parle encore d'un automate qui laisse semer, qui laisse récolter, etc. Là est un

117

morceau de terre – là est un automate qui, à partir de son automatisme, doit pouvoir connecter/enclencher librement sur ce morceau de terre. Tout doit être fait par cet automate de la bonne manière avec ce morceau de terre. (On dessine.) ADAM SMITH parle en fait de ces deux-là. Et il appelle la caractéristique principale de ce qui est là en tant qu'automate, la « liberté économique » et de ce qui est là en tant que morceau de terre, la « propriété privée ». Et c'est en fait la cellule originelle de son essence/système social : un morceau de « propriété privée » avec un automate économique qui est indépendant des autres automates qui se trouvent sur d'autres morceaux de propriété privée. Les notions que possède ADAM SMITH ne concernent que la terre travaillée, la « propriété privée », et un tel automate économique avec une « liberté économique ». Ce sont là ses concepts économiques ! Lorsqu'il rencontre un humain, il ne le considère pas comme un être humain, mais il se dit : cela représente un morceau de propriété privée et un automate économique, et cela n'est conçu que de telle sorte qu'il a une tête en haut et un tronc au milieu ? et puis encore des membres. Et en plus de tout cela, il y a encore un fantôme ! Mais on n'y pense pas, on n'en a aucune idée, cela n'apparaît que sur la « propriété privée », - en s'activant, l'automate économique prend extérieurement la forme d'un fantôme doté d'une tête, d'un tronc et de membres. Nulle-part vous trouvez, en regardant ADAM SMITH, un concept de l'humain ? Essayez une fois : vous trouvez un assemblage de propriété privée avec un automate qui fait de l'économie, mais vous ne trouvez pas de concept d'humain, vous trouvez en quelque sorte ce qui est autour de l'humain, mais pas l'humain. - ... nous avons chez les Occidentaux la faculté de voir : oui, il y a quelque chose de réel dans le monde ... il a quelque chose dans le monde ... et il automatise dessus ... Sa Seigneurie a de grands biens, Sa Seigneurie a des forces extérieures par lesquelles ces biens sont exploités et chassés ... là, on voit que Sa Seigneurie a quelque chose ! Mais ce qui se promène là, ce n'est en fait purement qu'un fantôme humain !

Vous voyez, ce qui doit être cherché. C'est l'humain en tant que tel qui doit être cherché. On doit faire entrer dans sa constitution d'âme une vision vivante de l'humain en tant que tel...

118



## DE CONFÉRENCES EN 1921

Dornach, le 21 janvier 1921 (ga 203 - 5 )

... Nous avons vécu un énorme progrès en rapport à la connaissance du monde extérieur ; mais en rapport à la constitution morale, l'humanité est telle qu'elle était aux temps primitifs : pas avancée du tout. Ce progrès, il doit quand-même venir aujourd'hui, en cette ère historique. Car comme les humains sont maintenant dans leur constitution d'âme, ils ne peuvent rester. Mais comment cela doit-il se produire ? Comment doit être vivifiée la vision plus théorique du monde ?

Prenons un exemple apparemment très grossier. Nous utilisons la houille pour la vie humaine. Nous savons que ce charbon forme les vestiges de vieilles forêts, est donc pris au fond de substance végétale. Mais comment la substance végétale est-elle pendante, comment l'ensemble du monde végétal est-il pendant à l'humain en tant que tel ? Quand par dessus quelques millénaires sera calculé combien d'acide carbonique l'air contiendrait parce que nous exhalons/expirons de l'acide carbonique, que nous déposons dans l'air de l'acide carbonique à chaque expiration, c'est une quantité énorme. Au cours de milliers d'années, cet acide carbonique ferait disparaître l'humanité, il éteindrait la vie. Mais les plantes absorbent l'acide carbonique, séparent le carbone, fabriquent leur propre corps à partir de ce qu'elles absorbent, des produits séparés de l'humain et des plantes qui ont autrefois recouvert la terre, elles forment à nouveau ce qui est maintenant nos filons de charbon, nos dépôts de charbon.

Vous voyez, c'est un parcours/une migration étrange. Tout d'abord, le qualificatif vient davantage en considération. Car évidemment nos respirations ne sont pas nos charbons, mais celle des autres êtres. Mais cela vient qualitativement en considération. Ce que nous éliminons de nous-mêmes dans une certaine mesure, forme la base de ce que nous utilisons à nouveau de la terre. On peut penseraussi loin d'après les résultats théoriques auxquels la science de la nature est parvenue.

La science de l'esprit nous conduit plus loin. Je vous rappelle comment je vous l'ai dit : il est correct pour l'homme de déposer son corps physique en entrant dans des mondes spirituels avec son âme-spirituelle. Mais Je vous ai aussi dit: ce corps physique qui sera déposé, signifie ce qui reconstruit la terre.

Tout comme nous donnons du charbon dans l'expiration du monde végétal, nous donnons notre corps à toute la terre. Et ce que nous voyons autour de nous est absolument le produit d'êtres tels que nous sommes nous-mêmes. Êtres qui étaient nos prédécesseurs pendant le temps de la lune, du soleil, de Saturne, ils ont donnés/déposés à la terre ce qui forme aujourd'hui toute cette Terre. Et quand des mondes futurs viendront, ainsi vivra en eux ce que nous séparons de nous comme notre corporel. C'est une pensée d'une portée immense quand on la suit. Car de notre reconnaissance de la nature, qui autrement reste seulement moitié, nous gagnons/obtenons un pendant de l'humain avec l'ensemble de l'en-





vironnement.... .

[119]

Du 12 au 17 février 1921, Rudolf Steiner développa à Stuttgart, dans le cadre d'un « Cours pour orateurs » (ga 338), les tâches et les méthodes d'action pour la tri-articulation. Sur le thème de la « Sociologie des sols », il a parlé de l'essentiel et du décisif dans des contextes variés. Extrait de la conférence du 12 février 1921 (ga 338 – 1) :

...quand nous considérons ce qui doit être considéré aujourd'hui : la nature nous donne l'économie mondiale répartie sur la terre - la nature ne nous donne rien de moins aujourd'hui qu'en tout autre temps, si nous pouvons en arracher de force correctement ses résultats, et quand nous pouvons apporter ceux-ci de la bonne manière parmi les humains - en tant qu'humanité d'ensemble évidemment.

Que les humains d'aujourd'hui sont dans un besoin plus grand qu'avant, ce n'est pas causé par des causes physiques, mais c'est exactement causé par l'esprit des humains. Quand les humains sont aujourd'hui dans le besoin, ainsi c'est la fausse spiritualité, la fausse pensée qui a provoqué ce besoin. C'est pourquoi, il ne peut y avoir rien d'autre que de placer la pensée correcte à la place de la fausse afin de sortir de ce besoin. Ce n'est pas la nature, ni aucunes puissances inconnues qui ont amené l'humanité dans la situation actuelle. Mais ce sont les humains eux-mêmes qui ont provoqué ces choses. S'il y a du besoin, ce sont les humains qui ont conduit dans ce besoin. Quand les humains n'ont rien à manger, ce sont des humains qui ne laissent pas cette nourriture venir à eux. C'est pourquoi il s'agit de ne pas partir de la présupposition fausse que n'importe quelles puissances inconnues ont causées le besoin, et qu'il faut d'abord annuler cette misère avant d'aller à penser de la manière correcte - mais de rendre clair que parce que la misère est causée par la pensée incorrecte des humains, ainsi seule la pensée correcte peut provoquer l'annulation de cette misère. Cette superstition doit être prise en considération de différents côtés, comme si l'on pouvait d'abord créer du pain pour l'humanité, et ensuite, quand il aura assez de pain, elle en viendra aussi à mieux pouvoir penser... .

Extrait de la conférence du 13 février 1921 (ga 338 – 2):

... nous vivons dans l'évolution. Nous ne pouvons pas demander aujourd'hui : quels sont les premiers fondements des rapports de droit, des rapports économiques à l'intérieur du monde civilisé ? C'est quelque chose que les gens d'aujourd'hui ne prennent pas du tout en compte. C'est, par exemple, curieux en Suisse : on croit, mis à part tout le reste du monde, pouvoir considérer « particulièrement les conditions suisses » et pouvoir penser aux conditions/rapports juridiques et économiques. Mais c'est au fond comme ce que l'on l'a fait depuis plus de deux siècles. Et c'est comme ça que le chaos est arrivé pour l'essentiel. On a essayé de « résoudre » des questions - je dois parler ici de résoudre entre guillemets - qui, en fait, étaient toutes parvenues, au XVIIIe siècle, jusqu'à la finition du rez-de-chaussée. On pouvait seulement construire l'étage suivant sur ce qui était déjà là. Tout cela est venu de ce qu'à l'intérieur de la civilisation européenne, on avait entièrement perdu la possibilité d'avoir des sentiments corrects sur les événements his-



toriques - sur des événements historiques tels qu'ils posent des fondements pour la vie qui provient d'eux. Et les événements historiques les plus importants, on doit correctement les évaluer quand on veut juger plus tard. On ne peut pas toujours juger à partir des fondements.

[120]

Et là j'indique deux événements importants qui, bien qu'ils soient très loin derrière nous aujourd'hui, doivent tout de suite être discutés. Car aussi bien notre vie spirituelle que notre vie juridique-étatique, comme notre vie économique en Europe, prennent pied sur de tels événements, et on ne peut pas du tout penser sur la civilisation moderne sans réaliser ce que ces événements ont fait entrer vers/en l'Europe. L'un des événements est en 1721, c'est la **Paix de Nystad** qui a mis fin à la guerre nordique ; l'autre des événements est celui de 1763, c'est la **Paix de Paris** qui a mis fin aux différends entre la France et les Etats libres d'Amérique du Nord et l'Angleterre. Ces deux événements sont en fait, dans le monde des faits, au milieu, parmi nous, dans la vie de la civilisation européenne ; partout les effets réels sont là. Mais l'Européen a complètement oublié de penser à ces événements de la bonne manière. C'est pourquoi il juge partout sans réalité ; les faits sont partout fichés dedans, que j'ai justement mentionnés. J'aimerais dire qu'à chaque table de petit déjeuner, nous mangeons comme cela est venu par ces deux événements. Mais on ne veut rien savoir à ce sujet, comme on ne veut rien absolument rien savoir de la réalité, mais toujours juger logiquement à partir de sa tête et débloque logiquement- mais vraiment - à partir de sa tête. Car la plupart de ce qui est jugé dans la vie sociale d'aujourd'hui, c'est fondamentalement débloquer dans le sens où le mot est souvent utilisé dans la langue vernaculaire/ la bouche du peuple.

Quand on veut évaluer correctement ces deux événements, on doit se tenir devant les yeux un pendant qui existe immédiatement entre ces deux événements et la catastrophe européenne dans laquelle nous sommes fichés. Dans l'évolution de l'humanité ce n'est justement pas ainsi qu'on puisse purement juger sur quelques années, parce que les faits s'étendent simplement sur de plus longues périodes de temps.

Dans les pendants de cette publication, ce qui est conclu de ce qui est de l'est de ces deux événements est d'importance immédiate.

Les choses sont donc comme ça : Ce n'est qu'en 1721, dans la **Paix de Nystad**, qu'il a été décidé que la **Russie** intervient dans les rapports européens en tant que puissance qui vient en considération aussi bien dans la vie spirituelle que juridique-étatique, que dans la vie économique. Cela signifie extraordinairement beaucoup. Car la Russie est en rapport à sa constitution spirituelle - nous ne nous en tenons pas aux slogans mais à la réalité - en rapport aux intérêts spirituels de l'humanité aujourd'hui encore absolument une puissance asiatique, une puissance orientale-morale. Sa vie de l'âme est dans la constitution, comme nous la connaissons seulement en rapport aux rapports orientaux de la vie de l'âme. Seulement est infiltré/poussé dans cette constitution d'âme orientale ce qui est venu par PIERRE LE GRAND, ce qui a alors conduit à ce que la Russie est arrivée



jusqu'à la mer Baltique.

Avec cela, toutes les choses ultérieures étaient déjà décidées. Et là est à nouveau quelque chose de caractéristique : l'Europe a continué à discuter de la question de savoir si la Russie devait venir à/vers Constantinople ou non. Ce n'a pas été l'important. Mais si elle devait absolument participer aux rapports européens. Et cette question a été tranchée dans la Paix de Nystad en 1721. Et c'est là l'essentiel de tout le discuter européen, qu'on voulait toujours résoudre des questions qui étaient déjà résolues en fait pour une grande part. C'était la solution

[121]

déjà jusqu'à un certain degré, et on a toujours de nouveau recommencé du début sans considérer que les faits étaient justement déjà là.

Qu'en est-il advenu ? Quand vous prenez toute l'histoire de l'Europe aussi loin que la Russie y est impliquée au XIXe siècle, alors vous devrez vous dire : cette implication de la Russie - pensez seulement aux aspirations panslaves et slavophiles - elles reviennent à soulever de manière orientale les questions spirituelles de la vie européenne. Rome, par exemple, a dû, d'une certaine manière, capituler devant l'Orient. L'Orient voulait maintenir sa constitution d'âme. D'où la séparation du catholicisme oriental du catholicisme romain. C'est un monde complètement différent par rapport à la constitution de l'âme. C'est avant toutes choses un monde qui a toujours tendu vers la combinaison de ce qui émerge dans la vie spirituelle avec ce qui est séculier, profane, administration d'Etat - pour rechercher d'une certaine manière aussi une direction/une guidance religieuse dans la direction/la guidance étatique.

C'est ainsi que tout le rapport de la civilisation européenne à l'Orient a obtenu sa configuration. Par cela sont apparues les questions qui ont vraiment été là, pas celles dont on a rêvé, et sur lesquelles on s'est adonné à d'innombrables illusions. Regarder seulement tout ce qui, à l'Est, était, d'une part, la tendance persistante des Slaves tchèques et des Slaves du Sud envers la Russie, au devant de laquelle la Russie vient à nouveau en retour avec ce qui, dans le domaine de pouvoir de la politique extérieure, était seulement de la phrase, mais qui a eu un effet extrêmement séducteur sur les cœurs du peuple russe : « la libération des peuples des Balkans ». Partout ce sont des forces spirituelles. Là dedans s'est mêlé l'autre, que sont à nouveau des rapports spirituel-nationaux : l'antagonisme entre l'élément slave polonais et l'élément russe. Par cela est caractérisée toute la situation pour l'Europe de l'Est.

Et tout ce qui s'est joué dans le spirituel, cela dépend de la vie d'ensemble de la civilisation. Sur les choses qui se jouent ainsi dans l'évolution de l'humanité, on ne peut pas parler ainsi que l'on parle simplement du partiel. On ne peut simplement pas dire qu'il existe en général un avis sur comment les vie spirituelle, économique et politico-juridique devraient se comporter les unes aux autres. Mais on peut seulement parler des questions sous certaines conditions préalables. Et toute l'art et la manière dont la vie orientale de l'esprit transplantée en Europe a eu un



effet dépend entièrement de ce que la **Russie**, dans une si copieuse mesure, est un **empire agraire** encore longtemps pas encore parvenu à sa fin, que tout est encore ainsi que l'on peut dire que la nature donne encore ce qui donne en fait le ton d'ensemble de l'attitude de vie. Une telle constitution d'âme, tel qu'elle est entrée dans la vie européenne par l'Est, dépend absolument de ce qui est rendu possible par la vie extérieure agricole en Russie. L'individu russe, quelle que soit sa classe sociale, n'aurait pas cette constitution d'âme, qu'il a, si la vie extérieure en pendant à la nature n'était pas telle qu'elle est.

Mais toute la vie orientale est liée au fait que pour cette vie orientale, **il n'y a pas** de véritable **question économique**, donc le troisième membre de l'organisme social tri-articulé.

Partout dans le monde, il y a ces trois domaines de la vie sociale humaine : la vie spirituelle, la vie étatique-juridique et la vie de l'économie. Mais la constitution de l'âme des humains sous l'influence de ces trois membres,

[122]

elle s'avère toujours différente, selon que l'humanité n'est pas encline à regarder ce que la terre donne ou si elle regarde ce que la terre donne.

Plus on va loin vers l'Est, plus il devient évident de laisser la nature régner, d'en tirer ce qu'elle donne, et de la gérer sans organiser particulièrement la vie économique en tant que telle. Et ce dont il s'agit en Russie, c'est que l'on n'avait pas besoin d'organiser la vie économique en tant que telle - ou du moins qu'on ne trouvait pas cela nécessaire. Mais c'est une manière de penser orientale.

La pensée orientale - si j'ai la permission de dire ainsi - va aussi peu que possible au-delà du point de vue qu'une autre population de la terre adopte en cette relation. C'est notamment la monde animal. Quiconque croit là que ce monde animal n'a pas aussi une vie spirituelle et même, en certaine relation, une vie étatique-juridique, serait sur une piste entièrement fautive. La vie animale a absolument aussi un monde spirituel et une sorte de constitution juridique. Mais elle n'en a pas d'économique. Là elle prend ce que tout de suite la nature donne. Et de cette population de la terre, le règne animal, la population orientale se détache/se distingue le moins possible, qui tout de suite a par cela cette particularité/proéminence, allant vers la vie spirituelle figurative/imaginative, intuitive, parce qu'elle prend ce que la nature lui offre dans la vie de l'économie et ne discute en fait pas du tout particulièrement sur cette vie de l'économie. Tout ce qui est là de structure sociale repose en fait sur d'autres fondements que des conditions/rapports économiques, repose sur des rapports de pouvoir/domination, sur des rapports de succession/héritage, mais pas sur la pensée économique. Cette constitution d'âme particulière, elle est la condition préalable pour pouvoir absolument donner à l'élément national autant qu'il lui est donné en Orient.

Maintenant, l'Europe discute des questions nationales et sociales depuis deux



siècles. Mais sur les deux ont a discutées de telle sorte qu'on est parti des éléments, sans se placer sur le réel qui étaient déjà là. On ne pouvait tout simplement plus penser, comme on pensait aux questions nationales et sociales au XIXe siècle, surtout dans la seconde moitié du XIXe siècle et au début du XXe siècle, après qu'à l'élément national ait été donné ces nuances, qui lui ont été données par ce qu'un élément asiatique fertilisait/fructifiait/fécondait le national slave comme c'était le cas. Ainsi, on a discutées les questions nationales en fait de manière anachronique. Ces choses dont on discutait toujours encore avaient été écartées/défaites depuis longtemps.

On aurait dû être conscient qu'un jour la grande question pourrait tout simplement se poser : l'Orient n'inonderait-il pas l'Occident tout entier de sa façon de penser la vie spirituelle ? Aujourd'hui, l'aube est déjà là : on discute en Orient, en Asie là-bas, comment le faire réellement, pour que tout le truc technico-scientifique en Europe avec son abstraction, avec son exploitation etc. disparaisse, et - l'élément asiatique du sentiment humain et de la sensibilité, de l'âme, couvre la terre entière.

Dans l'abstrait, on peut, bien sûr, à nouveau se déclarer d'accord avec cela. Mais la chose repose ainsi que la vie de l'âme et de l'esprit en Orient est en décadence. Cela n'empêche pas qu'il y ait des forces d'avenir dans les âmes russes. Mais ce qui était là était complètement en décadence. On ne peut pas compter sur ce que quelque chose pourrait venir de l'Orient comme un soulagement/une délivrance/une rédemption. Voyez-vous, à travers cette paix de Nystad en 1721, est en fait venu sur toute l'Europe

[123]

la nuance particulière de la pensée nationale qui a été imposée au slavisme. Et tout ce qui est parti de là, cela a d'une certaine manière infecté l'Europe, correctement infectées par le fait que la Russie a pu prendre part aux rapports européens.

Et le pays expérimental - si l'on s'inquiétait vraiment des conditions mondiales/rapports mondiaux, si l'on ne s'arrêtait pas toujours aux frontières de ses rapports nationaux, ainsi on envisagerait quelque chose comme ça - le **pays expérimental était l'Autriche**. Et l'Autriche a péri parce qu'elle discutait constamment de questions qui, dans une certaine mesure, avaient depuis longtemps été menée dans une direction déterminée. L'Autriche n'est pas venue au bout de son problème slave, parce qu'elle aurait seulement pu le faire si elle avait reçu un sens pour la **production primordiale/originelle de l'esprit**, pour une vie spirituelle qui sort de ses propres éléments. —

... C'est l'impuissance de l'Europe à réfléchir sur une nouvelle vie de l'esprit qui a suscité/fait remonter la discussion sur la question nationale. Elle aurait dû être travaillée de l'Europe centrale vers l'Est dans le sens d'une vie productive de l'esprit. Alors sans aucun doute y aurait gelé ce qui s'est fait valoir dans les aspirations pan-slaves et slavophiles. Cette vie de l'esprit était là, au début. Au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, on a commencé à créer une vie libre de l'esprit : ce que





nous appelons le **goethéanisme**. Mais le courage n'était pas là pour le retenir.

C'était ça d'un côté.

De l'autre côté, il y a ce qui est discuté dans le sens socio-**économique**. Depuis 1763, la France ayant dû céder des zones importantes à l'Angleterre, il a été décidé que l'Amérique dans son nord deviendrait **anglo-saxonne** plutôt que romane, la question socio-économique fut conduite dans un canal entièrement déterminé.

De sorte qu'au 18ème siècle il y a des décisions importantes : à l'Est celle de 1721, de la Paix de Nystad ; et à l'Ouest celle de 1763, de la Paix de Paris ....

... L' **O r i e n t** avait autrefois une grande et puissante sagesse primitive/originelle. Aujourd'hui, c'est ainsi que, dans un certain sens, l'Orient, avec sa sagesse ancienne décadente, est tombé dans la **barbarie** ; car la barbarie n'est rien d'autre que la rationalisation des instincts humains originels quand ils sont dirigés par la raison analytique et par la simple vie de la tête. Mais quand nous appelons l'oriental un barbare et que nous parlons de barbarie dans ce sens schillerien<sup>7)</sup> chez l'oriental, notamment chez les russes, alors plus nous parvenons loin à l'ouest, en partant de l'Angleterre et en allant en Amérique, alors nous devons, dans le même sens, appeler cette **civilisation** occidentale non civilisation mais sauvagerie. C'est le contraire de la barbarie. Le barbare tyrannise le cœur et l'esprit par la tête ; le sauvage tyrannise la tête par ce qui sort du reste de l'organisme, par la vie des instincts. Et c'est pour l'essentiel la vie occidentale.

Et cette vie occidentale, et cette tendance/disposition à la sauvagerie ! Fondamentalement, si l'on ne tient pas compte de la prétention d'Europe/du vernis européen que l'on trouve en Amérique, il faut se demander : qu'est-ce que la culture américaine ? C'est, radicalement parlé - mais là derrière n'est pas fichée une agitation chauvine - quand on veut vraiment connaître cette vie américaine d'après son essence, ainsi on doit se dire : en fait l'Européen n'a pas gagné intérieurement sur les Indiens - extérieurement,

[124]

oui ! -mais intérieurement, l'Européen s'est imbibé de la vie indienne. Les instincts sont devenus maîtres. Et c'est l'essentiel : l'infection de l'Européen par des instincts indiens. Car ce n'est pas seulement ainsi que l'Européen, s'il y vit des temps plus longtemps de l'autre côté, reçoit des bras plus longs et semblable - ça c'est quelque chose qui est constaté anthropologiquement -, mais la constitution d'âme devient aussi autre. Il ne s'agit donc pas, de quels concepts et quelles représentations l'humain a, mais ce qu'il a pour constitution comme humain d'ensemble. Et là, on doit dire : plus on a avancé vers l'Occident/l'Ouest, plus l'être anglo-saxon est passé dans la sauvagerie.

Cette sauvagerie est bien présente. Et elle est basée sur ce que la question économique n'est en fait pas en discussion. En Orient, toute la structure sociale devient absolutiste à cause de la façon particulière dont je vous l'ai décrite. En Occident, elle devient anarchique.



Étudiez une fois ce qui s'est fait valoir en **Occident** : on s'est appuyé sur l'inépuisable de la vie de l'économie en la nourrissant toujours à partir des colonies, en ce qu'on travaillait à partir de l'inépuisable, on n'était pas incité à réfléchir mûrement à cette vie de l'économie. La vie occidentale de l'économie de est donc absolument basée sur le fait de puiser autant que possible dans les colonies - que les colonies soient à l'intérieur ou à l'extérieur n'a pas d'importance. Il est absolument révélateur de voir comment, dans les années 80 et 90 du siècle dernier, de plus en plus de régions d'Amérique ont été gagnées pour livrer des produits - cultures, blé, etc. Là on a créé à partir de la nature. Là on n'a pas besoin de réfléchir particulièrement à la vie de l'économie, là cela vous est égal ce que signifient des associations dans la vie de l'économie. Car la vie de l'économie créée à partir de l'inépuisable.

Mais il se passe quand-même quelque chose : une structure économique se forme. La structure de l'Angleterre est basée sur le fait qu'elle a l'Inde. En Amérique, une certaine vie économique se forme. Cela a imposé sa structure à l'ensemble de l'Occident par rapport à l'ensemble de la vie sociale. Là, quelque chose s'est produit qui a seulement conduit à un jugement économique qui est sorti de l'inépuisable.

En Orient, la vie décadente de l'esprit, qui ne tient pas du tout compte de la vie économique, tend à rendre absolus tous les domaines de la vie sociale ; en Occident, l'assimilabilité de l'élément anglo-saxon a conduit à la formation de ce que j'ai caractérisé à l'instant. Et la civilisation moderne y a tout simplement été placée.

Il est intéressant, par exemple, de confronter deux personnes entre elles : ROBERTUS, l'économiste national allemand, qui, même s'il n'avait pas beaucoup de préjugés, pouvait même entrer au ministère - ce qui veut en dire beaucoup - et - disons - KARL MARX. Un humain comme KARL MARX était seulement possible quand il avait d'abord appris à penser en Europe centrale, puis regarda ensuite les conditions économiques en Occident. Ce que KARL MARX a fait pour le prolétariat, il ne l'aurait jamais pu s'il était resté en Allemagne. Cela est seulement arrivé parce qu'il a appris à penser en Allemagne, qu'il a appris comment on sombre/on se perd en France, à Paris, et parce qu'il a ensuite appris à connaître une vie économique provenant de l'inépuisable, avec tout ce qui y appartient, en Angleterre. Et il a seulement pu commencer à construire sur ce dernier point.

[125]

De même, il est caractéristique de ROBERTUS : jugeant comme un propriétaire d'un bien de chevalier poméranien devenu soudain socialiste... Un tel sait très bien que nulle part on ne peut se passer de l'agriculture. Il sait ce que cela signifie pour l'économie de peuple. Les autres parlent ensemble de trucs qui passent très bien avec les gens qui n'ont pas appris à distinguer l'orge du blé même dans leur jeunesse parce qu'ils vivaient en ville. Mais un homme comme ROBERTUS le sait. Il sait aussi ce que signifie surcharger l'agriculture d'hypothèques. S'il a aussi des allures socialistes, comme il les a eues, il ne gâche pas trop l'un par l'autre.



Quelque chose de douteux se produit. Mais l'un est corrigé par l'autre. Et puis quelque chose d'à demi ingénieux/génial en sort...

Si vous comparez cela à ce que KARL MARX a fait, vous vous direz à vous-même : le prolétaire d'aujourd'hui, au sens le plus large du terme, il trouve que ce que KARL MARX a dit l'éclaire immédiatement. Pourquoi trouve-t-il cela ? Parce que c'est la pensée d'une vie purement économique et que le prolétarien n'est que dans la vie de l'économie ; et parce que c'est quand même d'un sens aigu - parce que KARL MARX a appris à penser en Allemagne.

Mais de l'art et la manière dont la vie de l'économie devient, quand tout est seulement pensé économiquement, - l'Allemand ne pouvait quand-même se faire aucun concept. Même aujourd'hui, il ne le peut pas. Il le pourrait seulement s'il se disait : Je dois créer une **réalité** où pourra seulement être **pensé économiquement**. C'est-à-l'intérieur de l'**organisme social tri-articulé**.

Ce qui se détache sinon, aussi ce qui est grand dans les pays occidentaux - prenez le darwinisme, prenez des hommes comme SPENCER, HUXLEY ou n'importe quel scientifique en Amérique jusqu'en haut à EMERSON, WHITMAN etc - tout, tout est fondamentalement dans la vie de l'esprit quand-même ainsi qu'on doive dire : la tête pense ce que le ventre couve. Ce sont des instincts transformé, converti. C'est en fait seulement pensé économiquement. Il est seulement pensé à comment on mange et boit. C'est le cas dans une large mesure et de la façon la plus intensive. Certes, beaucoup d'humain du présent ne le remarquent pas. Et quand on le dit, ils le prennent comme un affront. Mais ce n'est pas pensé comme affront. C'est donc quelque chose de grand en même temps - c'est la seule grande chose dans la récente, dans la nouvelle civilisation, cette façon de penser. Mais c'est une fois comme ça.

Et la civilisation européenne est coincée entre ces deux extrêmes depuis le XVIIIe siècle.

Seuls les gens que l'on a exclus de cette civilisation européenne, qu'on a seulement placés à la machine, ils ont amenée une pensée à la surface qui apparemment n'a aucun pendant, mais en réalité a le pendant le plus profond avec ces circonstances/rapports : c'est le **monde prolétarien**. Et c'est hautement intéressant quand on regarde les choses à la mesure de la réalité.

Comme je le disais déjà, l'Autriche était le pays de l'expérimentation. Dans les années soixante-dix, quatre-vingt de la vie de l'État autrichien, des choses assez étranges se produisent : d'un côté, est beaucoup discuté sur la question slave - maints l'appelaient le « fédéralisme autrichien » d'une meilleure manière - ; toute la vie spirituelle en Autriche, ce membres de l'organisme tri-articulé, reçoit pleinement sa structure de cette discussion sur la question slave. L'autre chose, c'est qu'il se produit - on le trouve beaucoup plus dans les annexes des discours du Parlement qu'on ne pourrait le dire : c'est presque souligné de la manière correcte - il se produit



de terribles craintes sur la chute de la vie autrichienne de l'économie par l'américanisme, par l'économie anglo-saxonne. On pouvait voir partout en Autriche comment l'export - par exemple de céréales en provenance de Hongrie - était affecté par ce qui vient de l'Ouest. En Autriche à l'époque, des gens très perspicaces disaient : le train d'ouest en est, il inonde notre pays d'hypothèques ; l'agriculture se délabre progressivement. Il s'agissait absolument d'indication sur des symptômes qui correspondaient à des fondements historiques plus profonds, si bien qu'à l'époque, on parlait beaucoup en Autriche de ce qui, d'un côté, brillait comme la question slave en relation spirituelle, comme de l'autre de la question agricole en relation économiques...

... C'est ce que je voudrais particulièrement vous déposer au cœur : Si vous ne parvenez pas à vous débarrasser de /à déposer l'humain théorique avant de partir/ sortir, ainsi vous n'atteindrez rien. Vous devez déposer l'humain théorique, devez essayer de parler à partir de la réalité. Cela peut réussir mieux ou pire, il ne s'agit pas de cela. Mais il s'agit : de l'expression à partir des réelles bases.

C'est pourquoi je ne voulais porter aucun jugement aujourd'hui, mais attirer votre attention sur les faits : la Paix de Nystad en 1721 et la Paix de Paris en 1763.... .

De la troisième conférence (13 février 1921, soir ga338 -03) :

... Avant tout, nous devons être clairs sur ce que la **vie moderne de l'économie** en tant que telle rend nécessaire cette **tri-articulation**. Et d'ailleurs pour la raison qu'aujourd'hui, cette vie de l'économie est mélangée chaotiquement des impulsions de **l'Est**, des impulsions de l'Ouest et des impulsions du **centre**. Et c'est ainsi :

La **vie de l'économie**, elle consiste donc au fond en **trois éléments** : de ce que la **nature** nous donne (dans le sens où je l'ai expliqué l'heure précédente), alors de ce que crée le **travail** humain, et ce qui sera fourni par le **capital**. Le capital, le travail humain, et ce que la nature donne (et ce qui est alors poursuivi par la production) - voilà ce qui figure dans la vie de l'économie.

Mais voyez-vous : comme c'est chez l'organisme tri-articulé humain qui se compose de trois membres, mais dans chacun de ses membres se répète la tri-articulation, c'est aussi ainsi chez l'organisme social. Nous avons certes dans le chef/la tête un organe de l'humain, qui est de préférence un organe nerveux-sensoriel ; mais le chef sera aussi nourri, il sera traversé dans une certaine relation par des organes nourriciers. De même, dans ce qui est un pur organisme métabolique, dedans le métabolisme, servant le métabolisme, de nouveau quelque chose de l'organisme nerveux-sensoriel : le nervus sympathicus. C'est aussi ainsi en rapport de la tri-articulation de l'organisme social : là dans chacun des trois membres le tout est de nouveau fiché dedans. Mais aujourd'hui, c'est fiché à l'intérieur d'une manière inorganique. C'est fiché dedans ainsi que ça détruit la vie, que ça ne construit pas la vie. Là, la nature est tout d'abord, fichée dedans - et la production



est donc seulement une continuation de la nature. Et aussi loin que la nature est fichée dedans, est encore fiché dans notre vie de l'économie, en fait dedans, cette manière de sentir qui est entièrement orientale, qui vient entièrement de l'Orient. L'Oriental ne comprendra pas du tout ce que l'on pourrait d'une manière ou d'une autre inclure dans la vie de l'économie, ce qu'est le travail humain. Et même si nous retournons dans nos rapports économiques orientaux

[127]

encore traversés/parcourus de rapports économiques passés, ainsi on ne trouvera nulle part que le travail humain figure à l'intérieur de la vie de l'économie.

C'est aussi impossible que ce travail humain figure avec dans la vie de l'économie... ce qui est dans une marchandise, c'est fondamentalement différent de ce qui, en tant que travail humain - comme on dit avec une expression marxiste - est « coagulé dans la marchandise », ce qui n'est rien d'autre qu'une folie pour parler ainsi... Faire du travail humain et de ce qu'il y a à l'intérieur de la marchandise quelque chose de communautaire est tout aussi absurde que si vous vouliez faire des pommes et des lunettes quelque chose de communautaire. Mais l'économie moderne l'a rendu ainsi. La vie économique a donc mené le tout à bien de force, pour ainsi dire, de manger des lunettes et de prendre des pommes pour l'armement des yeux... En ce qu'on a absolument un salaire dans la vie économique et que le salaire porte en lui quelque chose qui devrait justement être payé et qui est dans le prix de la marchandise comme ce qui vient de la nature, on a, dans le fait, additionné des pommes et des lunettes...

Quand les trois domaines de l'organisme social - les vies spirituelle, étatique-juridique et économique - étaient encore régies par d'anciens rapports (cette dernière d'une manière orientale, sans qu'on ait vraiment pensé beaucoup là-dessus, mais a seulement produit à partir de la surabondance), - dans les temps anciens, aussi dans nos régions, on n'a pas additionné marchandise et travail. Le travail était réglementé d'une autre manière : on était seigneur d'un bien, seigneur noble, on héritait cette position sociale de ses ancêtres. Quand on n'avait pas un tel sang dans ses veines, on était serf, ilote/valet, esclave. Cela signifie : les humains étaient dans un rapport **juridique** les uns aux autres. Que maintenant on ait à travailler, ou que l'on puisse soigner de son petit ventre et regarder du balcon comment les autres travaillaient, cela n'était pas déterminé par les rapports de prix ou les rapports d'argent, mais là des rapports juridiques reposaient à la base. Le travail était réglementé de tous autres soubassements que celui du trafic des biens. C'était absolument séparé dans cette régulation d'anciens rapports, que nous ne pouvons plus utiliser... Le travail n'était pas rémunéré n'importe comment, mais l'humain était placé à un poste, et travaillait alors, et ce qu'elle travaillait, cela circulait. Mais il ne « courait » pas une quelque chose de travail humain « dans le produit ».

Ainsi vous voyez : il est fiché dedans, dans ce qui vient en l'état économiquement par le **travail** le rapport **étatique-juridique**. Quand nous parlons dans la vie de l'économie du **pur économique**, nous devons parler de **biens**, de **marchandises**...





Et le **capital** .... est ce qui crée les centres économiques, ce qui crée les entreprises/exploitations/les affaires ; c'est l'élément **spirituel** dans la vie de l'économie, - seulement c'est ainsi que sous le matérialisme moderne cette vie de l'esprit dans la vie de l'économie a pris un caractère matérialiste...

... D'une certaine manière, nous devons réglementer ce par-dessus quoi l'Oriental est allé négligemment : les relations de la vie humaine de l'économie à la nature. Chez des Orientaux, c'était une évidence ; nous devons la réglementer. - Chez l'humain occidental, toute la vie de l'esprit s'est investie dans la vie de l'économie. Même SPENCER pense économiquement alors qu'il est censé penser scientifiquement. Là tout est fiché dans la vie de l'économie. Là, la vie de l'esprit est économique. Mais le capitalisme en tant que tel devient un capitalisme justifié quand il est spiritualisé : quand ceux qui ont à administrer la vie de l'économie

[128]

disposent en même temps du capital nécessaire. Cet élément de l'intégration du spirituel au capital connaîtra la plus forte résistance en Occident, où le capitalisme tel qu'il est correspond tout de suite à la manière occidentale de penser, où l'on apporte tout le spirituel dans la matière. C'est pourquoi, tout ce qui est imposé maintenant par l'Occident au monde du milieu - ce sur quoi on a besoin de tant de paroles injustifiées - n'est au fond absolument rien d'autre que l'effet du capitalisme occidental, qui a seulement pris/adopté de grandes dimensions, de sorte que l'on croit, alors que les États occidentaux sont capitalisés, qu'on a affaire à la simple structure de l'État. Ce n'est pas ainsi. Les hommes d'État aussi sont au fond des économistes/gestionnaires, tout comme les érudits sont des économistes.

Ainsi on aura à faire la distinction entre ce qui devra être réfléchi mûrement par nous dans la vie de l'économie d'un côté, pendant que l'Orient n'est pas habitué à réfléchir mûrement, à ce qui de l'autre côté devra être spiritualisé en rapport au capitalisme, pendant qu'il ne vient pas du tout à l'Occident de spiritualiser la chose. C'est la tâche des régions centre-européennes...

Extrait de la conférence du 14 février 1921 (ga 338 - 3), après-midi, dans le contexte d'une esquisse du développement économique de la guilde médiévale tardive :

... Et maintenant la vie de l'économie s'est développée sous de telles mesures de protection (guildes) pendant plusieurs siècles. Mais elle a toujours eu une sorte de crise rampante en elle. C'est devenu de plus en plus intense et intense. Et c'est la particularité : une vie de l'économie qui devient de plus en plus intensive sur un certain territoire, cela rend aussi de plus en plus nécessaires des restrictions, des mesures de protection et des organisations. Une vie de l'économie qui d'une quelque manière est ouverte, a accès à des sources inépuisables, notamment l'agriculture, la terre/le foncier, n'a pas l'envie/le besoin de s'organiser ainsi. Une vie économique enfermée de tous côtés, qui devient de plus en plus intense, reçoit le besoin de s'organiser. Maintenant, au fil des siècles, une décadence d'une signification inégalée serait venue sans aucun doute à la rencontre de cette vie européenne de l'économie si n'avait été un événement bien connu :.... l'ouverture



des liaisons maritimes et la découverte de l'Amérique. Là - vers l'Ouest - la vie économique s'est ouverte à nouveau... Aujourd'hui, toutefois, l'impact de cette route vers l'Ouest coïncide avec la montée de la technique moderne. Mais cette technique moderne n'aurait absolument été possible sous aucune autre circonstance dans son déploiement que par l'ouverture de toute la vie de l'économie du côté ouest.....

Par le pouvoir des événements, la vie de l'économie reçoit une sur-pondération dans le contexte/pendant social global. En tant qu'économie d'argent et de marché, elle a la tendance à transformer tout ce qu'elle saisit en marchandise : le travail qui était autrefois le service (le service « donné ou forcé ») et l'esprit (« quand vous achetez ou vendez des titres en bourse, vous négociez/commercez au fond avec de l'esprit d'entreprise... »).

... où la vie de l'économie devient prédominante, tout est doté du caractère de marchandise : La force de travail devient marchandise, l'esprit devient marchandise... Mais en parallèle avec cela, se passe toutefois quelque chose d'autre : l'**État moderne** se forme à partir

[129]

de raisons politiques. Nous voyons d'abord comment il se forme à partir de certains rapports plus libres de la population rurale environnante avec les villes existantes qui ont émergé de centres ecclésiastiques ou similaires en Italie, à partir de quelques autres manières de penser en France, en Angleterre.

Pendant que le concept même de l'État est déjà en train d'émerger à l'Ouest, en Europe centrale et orientale, nous voyons encore d'autres conditions/rapports plus libres dans cette direction. Nous voyons comment il ressort des circonstances antérieures que l'ancien **état**, qui avait surgi pour une quelque raison ecclésiastique ou similaire, devient le centre du marché, le **marché**. Et à mesure que les vieilles villes deviennent des marchés, de nouvelles villes émergent. Il est intéressant de voir comment les villes ont réellement été créées sous l'influence de la vie économique aux XIIIe, XIIe et XIe siècles. Tout d'abord, les villes apparaissent absolument de telle sorte qu'elles ont été créées dans l'actuel sud de l'Allemagne et dans l'ouest de l'Europe à des distances de cinq à six heures de trajet. Au nord et à l'est, elles se développent à des distances de sept à huit heures. C'est quelque chose que l'on peut tenir pour acquis dans les temps anciens. Pourquoi ? Parce que les agriculteurs qui dirigent l'économie y viennent et retournent avec leurs produits en une journée. C'est le résultat d'une nécessité intérieure. Mais si quelque chose comme cela se produit dans l'histoire, alors, sous l'influence du principe de l'imitation, quelque chose se développe par la suite qui n'est pas lié à une telle nécessité... Le contexte dans lequel les villes se sont formées en tant que marchés a été beaucoup plus long en Europe de l'Est qu'à l'Ouest, où les états unitaires se sont formés, qui ont alors voulu tout inclure dans leur cadre.

Eh bien, c'est au fond, vu historiquement, - aussi désagréable que cela puisse paraître parfois aujourd'hui - ainsi, qu'en Italie, de l'esprit d'une certaine cohésion patriarcale entre la population paysanne et la population urbaine, des zones terri-



toriales particulières se sont développées et un certain système fédéraliste d'État s'est développé, tandis qu'un autre s'est développé en Espagne, France et Angleterre. Et quand si c'est aussi désagréable à penser à maints, c'est quand même ainsi que les formations d'États vers l'Europe centrale et vers l'Est – comme les formations de villes d'autrefois – sont même apparues par imitation. Nous en arrivons ici à quelque chose que vous ne pouvez donc pas encore dire aux gens aujourd'hui, parce que sinon vous ne seriez pas divisés/partagés en trois, mais même en quatre. Mais la vérité est qu'il s'agissait, bien sûr, d'une nécessité économique, mais le caractère des peuples a également conduit à la création des États occidentaux en tant qu'États unitaires ; mais les États d'Europe centrale et les États orientaux n'ont en réalité été créés que par imitation. Il n'y avait aucune nécessité historique pour eux. Fondamentalement, l'Autriche et l'Empire allemand ont été détruits finalement par le fait qu'il n'y avait aucune nécessité historique pour leur centralisation interne, mais qu'il s'agissait en fait d'imitation. Et c'est aussi l'imitation du principe de l'État unitaire italien, qui a vu le jour à peu près en même temps que l'État unitaire allemand. Et l'Amérique du Nord est encore une imitation tout à fait extérieure - sans en être vraiment venu à ce que les pays d'Europe centrale sont intérieurement -, qui est entièrement dépendante d'entrer/d'affluer dans l'association économique.

Maintenant, vous voyez, à côté de tout ce qui s'est développé, dans une certaine mesure, à partir de l'économie d'origine, est apparu alors, sous les conditions que je viens de décrire, la nouvelle configuration du **commerce**.

[130]

Dans sa conférence du 15 février 1921 (après-midi ga 338 - 4), Rudolf Steiner rappelle à ce que tous les concepts d'économie de peuple soient formés « de telle sorte qu'ils placent l'être humain au centre et qu'ils évitent d'omettre pratiquement l'être humain de ce centre ». L'erreur méthodologique fondamentale de la pensée moderne consiste dans le fait qu'elle

a déjà laissé l'être humain sortir du point de départ et ne le considère en fait que comme une sorte d'objet de luxe pour la connaissance. Mais le point de vue d'économie nationale de ces derniers temps a également suivi une voie similaire. Revenez - et cela nous ramène aussi à la pensée marxiste et à d'autres pensées - retournez à ADAM SMITH : vous verrez qu'il y a deux choses qui se sont déplacées au centre de la considération : d'abord la « liberté économique » et ensuite la « propriété privée ». L'être humain n'y est en fait nulle part comme élément principal. Il est, bien sûr, considéré occasionnellement, mais il n'est pas là en premier lieu, il n'est pas placé/poussé au centre.

Mais l'homme en tant que tel ne peut avoir de « liberté économique » du tout ! Car on a la liberté économique non pas en tant qu'être humain, mais en tant que propriétaire d'un bien quelconque. On se déplace en tant que possesseur d'un quelque bien dans le processus social ; et en possédant ces biens, on peut d'une certaine manière avoir ce qu'Adam Smith appelle la « liberté ». Mais on ne se meut pas comme humain, mais on met des biens en mouvement, on provoque des processus aux biens ; et ces processus, le labourage, la récolte, quand on est pos-



sesseur d'un bien, ou ce qu'on fait dans l'industrie, c'est cela qui est « libre », est « indépendant » ; mais l'humain en tant que tel ne vient pas en considération du tout quand on parle de « liberté économique ».

Et la « propriété privée » ? Maintenant, on doit se rappeler que celle-ci a dû être acquise d'une manière ou d'une autre, que ce soit par vol, par conquête, par héritage ou sinon, donc n'importe comment ; cela doit donc avoir eu n'importe comment à faire avec l'humain. Mais Smith ne le considère pas que l'humain a formé à l'origine un rapport avec la possession ; mais considère cela comme quelque chose d'absolument donné. Les humains regardent absolument la propriété privée ainsi : l'humain est donc là-dessus comme aussi un troupeau de porcs. Là aussi, ils ne considèrent l'humain que dans le sens où ils ne lui accordent pas l'attention principale, à lui, l'humain, mais à la « propriété » en tant que telle. Ici la manière de voir d'économie nationale a mis l'humain à la porte.

Mais ce n'est plus - aimerait-on dire - purement apparu par une impolitesse/impertinence de connaissances ou un manque de connaissances. Mais c'est plutôt apparu qu'au fond la vie de l'économie elle-même a pris cette forme. Fondamentalement, sous l'influence de la nouvelle façon de penser abstraite, la vie économique s'est automatiquement développée. L'humain s'est progressivement retiré, s'est abandonné à ce qui a été rendu extrahumain. Au fond, vous pourriez facilement faire enclencher une fois la considération qui suit :

Prenez - disons - un bien seigneurial, et poursuivez-le, à l'exception de ce que les puissances extérieures y ont apporté par la technique, etc., poursuivez-le uniquement en rapport à l'humain - qui a cependant été justement débranché/déconnecté - par une série de générations, montez du possesseur à la fin du XIXe siècle au propriétaire au milieu du XIXe siècle, puis à celui au début du XIXe et ainsi de suite : vous pouvez, ainsi que le processus s'est déroulé, comme les biens ruraux/de pays sont intervenus dans le processus d'économie de peuple,

[131]

suivre en fait la chose, sans vous soucier beaucoup du possesseur foncier à la fin du 19e siècle, du possesseur foncier au milieu du 19e siècle, du possesseur foncier au début du 19e siècle. Ils vont se promener sur leurs biens/domaines, font ce qui découle de la chose elle-même et s'impliquent/se branchent/se connectent là ; mais peu importe, on ne peut différencier si c'est le possesseur de la fin du 19e siècle ou du milieu ou du début du 19e siècle. Ce dont il s'agit, c'est le processus extra humain. Donc, ce qui est objectif s'est déjà développé ainsi que l'humain a été éliminé/déconnecté.

Mais il n'a été déconnecté/débranché que d'un côté, et c'est sur cela que repose notre catastrophique. Il n'a pas été déconnecté en rapport à un certain domaine de la vie de l'esprit : le technique de science de la nature. Là il est intervenu. Mais les deux choses n'allaient pas ensemble. L'un s'est seulement enfoncé dans l'autre. Et l'humain est aussi intervenu de la manière dont ça s'est passé parce qu'en conséquence de cette vie mise à part de l'humain, toujours plus d'humains



ont été prolétarisés. Ce qui a été prolétarisé, ce qui en fait n'avait rien d'autre en soi que l'humain, cela s'est fait valoir de nouveau. Et ainsi, dans l'évolution sociale plus récente, n'a absolument pas été développé ensemble ce que l'humain signifiait dans l'ensemble du processus d'économie de peuple, dans l'ensemble du processus social absolument, mais les domaines particuliers ont travaillé de manière inorganique les uns dans les autres. L'un s'est simplement enfoncé mécaniquement dans l'autre... Tout ce qui ce qui lutte dans notre temps découle au fond de ce fait...

Dans la conférence du soir du 16 février 1921 (ga 338 – 5), Rudolf Steiner a fait ressortir un tableau clair des pendants associatifs de l'économie dans son ensemble.

... Nous devons travailler partout pour une grande clarté... et pour ainsi dire essayer de susciter une compréhension pour comment l'ambiguïté de nos conditions a conduit à notre situation actuelle. Je veux vous donner un exemple :

Quand on sera interrogé aujourd'hui sur ceci ou cela, alors les gens viennent avec les questions schématisées. Ils vous demandent : comment se comporte le capital, comment avec les petites entreprises, comment avec fond et sol/le foncier, etc. Maintenant, en rapport aux conditions sociales saines/aux rapports sociaux sains, la question de fond et sol est réglée dans mes « Points fondamentaux », bien qu'elle ait apparemment été abordée seulement accessoirement.

Avec cela est donc fait référence à la phrase : « ... moyens de production (auxquels appartient aussi le foncier)... ». (voir ci-dessus), dans lequel la connaissance est exprimée que le sol n'est pas une « marchandise » et ne doit donc pas être impliqué dans les processus économiques de marché et d'argent comme si c'était une « marchandise ». Rudolf Steiner continue dans la conférence :

Mais tout le reste qui figure sinon dans des discussions là-dessus aujourd'hui vient du fait que tout de suite fond et sol est fiché dans notre vie sociale d'une manière incroyablement confuse :

Lorsque la nouvelle vie de l'économie est montée et que le caractère de marchandise a été imposé à tout, par exemple aussi au travail - pour qu'on puisse donc tout acheter - là le sol est aussi devenu une marchandise : on pouvait l'acheter et le vendre. Mais qu'est-ce qui est réellement fiché dans cet achat et cette vente du sol ? Si l'on veut envisager cela, il faut revenir à des conditions très primitives, dans lesquelles le seigneur féodal, soit par la conquête, soit sinon autrement, avait obtenu/acquis un certain sol

[132]

et le cédât à ceux qui devaient le travailler, qui alors lui ont retourné un certain quota en nature ou sous d'autres formes, ce qui signifie dans un premier temps l'origine de la rente foncière. Mais pourquoi les gens lui ont-ils donné cette rente foncière, lui, le seigneur féodal ou l'église, le monastère, pour quoi l'ont-ils donnée ? Qu'est-ce qui leur rendait plausible qu'ils fournissaient de telles contributions ? Rien d'autre ne leur rendait plausible que lorsqu'ils travaillaient comme





petits possesseurs sur leurs fonds et sols pour labourer et moissonner, là chaque premier venu pouvait venir et les chasser. Pouvoir travailler fond et sol, nécessite protection de fond et sol. Or, les seigneurs féodaux avaient généralement eux-même une armée qu'ils maintenaient des contributions, et c'était pour la protection de fonds et sols. Et la rente foncière n'était pas versée pour le droit de travailler le sol, mais pour la protection du sol. Le droit de travailler le sol avait absolument surgit de la nécessité, puisque le seigneur du fond ne pouvait pas cultiver tout le sol lui-même. Cela n'avait rien à voir avec n'importe quels autres rapports. Mais le foncier devait être protégé. Et pour cela, on livrait les contributions. Les contribuion était livrées justement ainsi aux monastères. Les monastères eux-mêmes entretenaient à nouveau des armées avec lesquelles ils protégeaient fonds et sols, ou ils étaient liés ici ou là par n'importe quelle sorte de contrat, ainsi par n'importe quelles autres relations de pouvoir, le Bade était protégé/sécurisé. Si vous recherchez l'origine de la rente foncière, ainsi vous devez vous l'envisager comme une contribution/taxe pour la protection de fond et sol. Si nous examinons cette signification originelle de la rente foncière, ainsi nous pouvons voir qu'elle se réfère à des époques où les conditions étaient très primitives, où en relation économique il y avait des seigneurs féodaux souverains ou des monastères qui n'obéissaient à personne.

Ces conditions/rapports ont cessé - d'abord en Occident, et seulement plus tard en Europe centrale - parce que certains droits qui, dans certaines parties de l'Allemagne au plus tard, avaient cessé d'être des droits individuels - ont été progressivement transférés à des princes particuliers, ce qui n'était absolument pas un processus économique, mais politique. Les droits ont été transférés. Avec le transfert des droits, ce qui était là pour la protection de fond et sol a également été transféré. Il devint alors nécessaire pour les princes de tenir les armées. Naturellement, ils ont dû exiger une contribution pour cela. Ce qui est si difficile pour nous aujourd'hui est venu progressivement : la systématisation de la fiscalité. Celle-ci s'est ajouté/jointe à l'autre.

Mais l'autre resta curieusement ! Elle a perdu son sens : parce que celui qui était maintenant le grand propriétaire foncier n'avait plus à dépenser pour la protection de fond et sol, maintenant le prince territorial ou l'État était là pour cela. Mais la rente foncière est restée. Et avec la nouvelle vie économique, elle est progressivement passée dans la circulation ordinaire des marchandises. Du fait que le lien/pendant entre la rente foncière et le foncier perde son sens, la rente foncière à pu être transformée en un objet de profit/gain.

C'est la pure absurdité qui là, est devenue réalité : il y a quelque chose dans le processus de circulation des valeurs qui a au fond perdu tout son sens, mais avec quoi est aujourd'hui commercé/négocié comme avec une marchandise.

De telles choses sont partout à prouver dans notre vie d'économie de peuple. Elles sont apparues d'une quelque chose justifiée. A la place de ces choses justifiées, quelque chose d'autre s'est placé. Mais l'ancien est resté. Et là, un nouveau processus s'est emparé de la chose et a placé l'absurde dans la vie sociale.



Quand maintenant on prend simplement la vie de l'économie telle qu'elle est, alors on définit la rente foncière telle qu'elle est dans les livres aujourd'hui. Et comme quelque chose d'absurde, elle figure aussi dans la vie aujourd'hui...

La Haye, 23. 2.1921 (ga 304 - 1) : « La science anthroposophique de l'esprit et les grandes questions de civilisation du présent ».

... On a pu apprendre à connaître des âmes opprimées dans la vie moderne de l'esprit qui nous disent toujours de nouveau : là la science de la nature nous raconte d'un monde de la pure nécessité naturelle : que notre monde vient de mondes qui étaient des mondes brumeux, qui se sont réunis pour former les quatre règnes naturels, le règne minéral, le règne végétal, le règne animal jusqu'aux hommes.

Mais quelque chose émerge maintenant au plus profond de l'être humain, auquel il doit attacher la plus grande valeur : son monde moral, son monde religieux. Il se tient devant son âme, il le fait à vrai dire en premier humain. Mais il doit se dire, s'il est honnête vis-à-vis de la conception du monde de pure science de la nature : Cette terre, sur laquelle tu te tiens comme un ermite de l'univers avec tes idéaux moraux, elle se décomposera/désintégrera, elle retombera dans le soleil, elle deviendra une scorie ; cela deviendra un grand cimetière, les idéaux seront enterrés !

C'est là que la science de l'esprit intervient. Elle s'interpose - non par la foi et espoir mais d'un savoir réel - et dit : Non, la pure conception de science de la nature du monde offre une abstraction du monde ; ce monde est transspirituel, ce monde est pénétré d'êtres suprasensibles. Si nous regardons en arrière sur les temps anciens, ce qui est matériel sur la terre a émergé du spirituel ; et ce qui est matériel maintenant, ça deviendra un spirituel dans le futur. Tout de suite comme l'humain ôte son corps et entre spirituellement dans un monde spirituel avec la conscience, de même ce qui est matériel sur la terre tombera comme un cadavre, et ce qui est spirituel-d'âme sur terre, ce qui est spirituel d'âme dans l'humain, cela s'élèvera dans le futur, aussi quand la terre aura sombré. On pourrait dire : Avec une certaine variante, la parole chrétienne se réalise ici/se vérifie ici : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas ». L'humain peut dire : Tout ce que mes yeux voient périra, comme le corps humain périt vis-à-vis de l'individualité humaine, mais de ce qui péri, s'élève ce qui vit dans l'humain comme moral...

... il s'agit de ce que l'humain apprenne à nouveau que sa vie n'est pas épuisée par la vie entre la naissance et la mort, comme le croit le prolétariat moderne à partir de sa conception du monde appelée « idéologie », mais que ce que nous faisons ici à chaque instant a non seulement une signification terrestre, mais aussi une cosmique. Car en fait, quand la terre aura péri, alors ce que nous portons de nos âmes dans notre travail quotidien de fondements moraux, spirituels et d'âme se lèvera dans un autre monde...

Utrecht, Université technique, 24. 2. 2. 1921.



... là, nous voyons l'univers extérieur avec les lois de la nature qui le gouvernent, jusqu'à la loi de la préservation de l'énergie et de la substance. Nous le voyons dans le sens de la science de l'esprit comme le flétrissant, le mourant, comme ce qui part dans la mort. Et nous voyons dans les êtres humains les idéaux moraux,

[134]

les impulsions religieuses, les saisies artistiques, et nous savons : ce sont des germes pour des mondes futurs. Ce que nous voyons aujourd'hui comme la nature autour de nous est le résultat d'expériences morales/de vécus moraux d'êtres d'un passé lointain ; ce que nous portons en nous comme monde spirituel est le germe pour des mondes physiques d'un avenir lointain.

Amsterdam, 28. 2. 1921, « La science spirituelle anthroposophique et les questions de civilisation du présent ».

(S. 7) ... on se pensa ... en des temps anciens... entre ce qu'était conscience générale de l'humanité et ce que les vieux sages savaient - ce qu'est aujourd'hui la conscience générale de l'humanité - un seuil et le gardien du seuil, c'est-à-dire l'expérience que l'on pourrait avoir quand on aurait traversé ce dépassement intérieur, quand on se serait formé à l'intrépidité et au courage de la saisie de ce que nous apprenons aujourd'hui dans l'école. ... Les vieux sages se disaient vis-à-vis de cette constitution de l'âme que l'humanité avait à l'époque : si l'humain apprenait quelque chose de la conception héliocentrique du monde... ainsi il ne pourrait pas le supporter, il tomberait dans une sorte d'impuissance spirituelle, sa conscience s'embrouillerait/deviendrait trouble. C'est pourquoi on voulait raffermir la volonté par tout l'art pédagogique-didactique possible, voulait produire une saisie pleine de courage du suprasensible, voulait produire de l'intrépidité, - parce qu'on se disait : sans l'éducation de ces particularités de volonté, l'humain perdra la conscience, quand par exemple il se pense vraiment, avec cette intensité avec laquelle on a pensé dans les temps anciens, et dont l'humain moderne n'a plus aucune représentation correcte, que la terre bouge à grande vitesse autour du Soleil par l'espace. Cela signifiait donc un vrai perdre le sol sous les pieds dans le vrai sens du terme pour le disciple/l'écopier. On ne voulait pas exposer l'humain à cela en le laissant avec sa conscience ordinaire. On se disait : Il perd la conscience de soi.

Dans mon livre « Les énigmes de la philosophie », j'ai essayé de montrer comment la conscience de soi de l'humanité s'est considérablement transformée dans le fait depuis des temps historiques relativement courts... Ce n'est donc véritablement pas purement un fait extérieur qu'avec le copernicanisme, avec le galiléisme, la saisie intellectuelle du monde est montée de préférence, que les hommes ont développé depuis cette époque une force de pensée abstraite inouïe jusqu'alors. Dans cette pensée abstraite, dans cet intellectualisme, là, n'a pas été avant toutes choses gagner seulement de la scientificité extérieure, là a aussi été gagné pour l'être intérieur de l'humain, un raffermissement, un renforcement de la conscience de soi...



Dornach, 27. 3.1921 (ga 203 – 16).

... avec le mystère du Golgotha est arrivé, aussi loin que c'est le mystère de la résurrection, quelque chose qui diffère des autres affaires de l'humain. Le reste des affaires des humains, elles se déroulent sur la terre d'une manière très différente de ce qui s'est passé avec le mystère du Golgotha. La terre a absorbé les forces cosmiques, et de ce qu'elle est devenue elle-même, elle fait jaillir/éclore en avant les forces de la volonté humaine dans le métabolisme humain. Mais quand le Mystère du Golgotha s'est joué, une nouvelle confluence de volonté pénétra dans

[135]

les événements terrestres, là s'est passé quelque chose sur la terre qui est événement cosmique, et pour quoi la terre est seulement une scène. L'humain fut à nouveau connecté/lié au cosmos.

C'est ce qui devra être compris. Et la compréhension de cela donne en premier toute son étendue à la pensée de Pâque. Par conséquent, ne doit pas seulement surgir devant notre âme l'image du crucifix - et l'art aurait-il produit le plus beau, le plus grand, le plus significatif, le plus élevé dans l'image du crucifix - la pensée doit surgir : Celui que vous cherchez, il n'est pas ici - doit vous apparaître au-dessus de la croix celui qui n'est pas ici, et qui vous parle à partir de l'esprit en éveillant l'esprit.

Dornach, 28 mars 1921 Rudolf Steiner parla d'Apollonios de Tyane (ga 203 – 17). Il a caractérisé ce qui distingue le Christ Jésus d'Apollonios.

... l'ancienne sagesse indienne est pour l'essentiel à reconduire - pour l'exprimer en résumant - à l'incidence particulière des rayons du soleil dans les régions indiennes. Le rayon du soleil vous tombe là sous un autre ciel qu'ailleurs. Cela signifie que les influences extraterrestre, cosmiques sur l'humain sont autres qu'ailleurs... Ce qui, tout de suite de sagesse du passé, était propre à l'humain, était dépendant de l'endroit de la terre. Cela est aussi le pendant de quelque chose d'autre. Dans les temps plus anciens de l'évolution de la terre, l'humanité s'est absolument beaucoup plus différenciée par cette dépendance que ce n'était le cas plus tard. La différenciation des humains s'est aussitôt produite lorsque n'importe où des humains installés comme sédentaires ont quitté le lieu de leur sédentarité et ont migré vers d'autres régions. Ils se sont transformés, ils sont devenus autrement de par l'âme, oui/ donc physiquement. C'est avec cela que pend la différenciation de par le monde. C'était donc pour l'essentiel ce que le vieil humain avait de la circonférence/l'environnement de la terre, qu'il représentait à son tour quand il absorbait ces influences de la terre d'une manière correspondante. Ainsi nous pouvons dire : dans les temps anciens, l'humain était un sage correct quand il vivait dans un lieu de la terre où l'on peut justement devenir sage. C'est pour cette raison que les anciens regardaient aussi vers ces lieux avec un certain droit. Si on devait aujourd'hui quelque peu croire de la même manière que la sagesse serait enfermée quelque part en Asie, ainsi on livrerait avec cela seulement la preuve qu'on ne vit pas dans son temps, notamment en notre temps actuel. Il y a toutefois, des gens étranges qui parlent encore aujourd'hui de tels endroits parti-



culièrement favorables à la surface de la terre ; mais ces choses sont à citer absolument comme dilettantes dans le sens supérieur, dans le sens d'une véritable connaissance de l'esprit. Mais quand nous remontons dans les temps les plus anciens, nous devons déjà penser l'humain qui était sage, lié à son lieu.... .

... La pensée de la résurrection dit que l'humain n'a pas besoin de périr à cause de ce qui le lie à la terre, mais que lorsqu'il accueille l'impulsion du Christ, il peut trouver en lui quelque chose qui se dresse de ce qui est lié à la terre. Tout ce qui là tire/froisse, qui là torture/tourmente l'homme des douleurs qui pend à la croix, ce sont finalement quand-même les forces qui de l'existence/l'être-là sur Terre du corps humain, et avec cela sont absolument insérées aux/dans les humains. Si nous levons les yeux vers le crucifix, avec le visage imbibé de souffrance, le corps douloureusement agité, alors nous trouvons l'expression la plus profonde de ce que l'existence terrestre peut imprimer aux êtres humains. Mais si nous regardons le Ressuscité au-dessus de /par dessus la Croix, alors nous devenons attentifs à ce qui dans l'humain

[136]

peut à jamais ressusciter, qui peut s'élever de ce qui contient seulement les forces de la terre et qui nous montre que l'humain est un être cosmique et que la terre imprime ses forces seulement à une partie de lui, mais que de ces forces peut ressusciter ce qui est en fait l'ingrédient cosmique de l'humain...

Dornach, 30. 4. 1921 (ga 204 – 11).

Le milieu du XIXe siècle est l'apogée de la manière de penser matérialiste. En ce que l'humain est devenu plus spirituel, il ne pouvait pas saisir cette spiritualité, mais il s'emplissait avec de la pensée matérialiste, du sentiment matérialiste et aussi de la volonté et de l'action matérialiste. Vers 1840, les personnalités représentatives des différentes nations se tiennent devant le point où la raison analytique était le plus souvent déjà devenue un être d'ombre. Les concepts sont vides. L'art de l'impression a eu des répercussions. Le génie de la langue cesse d'œuvrer. C'est la tâche de l'âme de conscience d'élever ce qui se trouve en bas dans l'entité humaine.

Comment les nations de la nouvelle civilisation ont-elles atteint cette date, 1840 ?

... le peuple anglo-saxon a vécu longtemps dans un état que l'on peut au mieux décrire - évidemment avec les variantes et les métamorphoses correspondantes - peut-être par ce que l'on dit : en ce qui concerne l'état intérieur de l'âme, ces impulsions intérieures, qui avaient déjà travaillé sous d'autres formes en Grèce, on pourrait dire dans les 11 et-10 e siècles av. J.C., ont survécu dans le 19e siècle. Il est étrange que les nations traversent ce qui sera traversé à des époques différentes, que, dans une certaine mesure, les époques se poussent les unes par-dessus les autres. On remarque extraordinairement difficilement de telles choses, parce que donc, au 19ème siècle, naturellement, tout le possible était déjà là, écrire, lire, parce qu'il y avait d'autres conditions d'existence en Écosse et en Angleterre qu'à l'époque homérique.





Mais quand on considère la constitution des âmes comme peuple en tant que nation, c'est comme si cette constitution des âmes de la période homérique, qui a alors été surmonté en Grèce à l'époque tragique, qui est passée dans le sophisme, que ce temps s'était maintenu dans le monde anglo-saxon jusqu'au XIXe siècle : une sorte de façon de voir patriarcale de la vie, une vie patriarcale. En particulier, cette vie patriarcale s'est répandue à partir de l'Écosse. Et c'est pour cette raison que le peuple anglo-saxon n'a pas été affecté par ce qui a émané des sites d'initiations de l'Irlande. Cela a œuvré principalement en Europe continentale. Sur les îles britanniques elles-mêmes, a principalement œuvré ce qui venait du nord, de l'Écosse vers en bas, et ces vérités initiatiques ont alors imprégné l'autre. C'est quelque chose dans la conception de la personnalité humaine qui est resté, dans une certaine mesure très ancienne.

Et cela œuvre encore de soi-même dans la façon et la manière dont - disons - le rapport entre Whigs et Tories s'est déployé au Parlement anglais... Après tout, les Whigs sont en fait essentiellement la reproduction de ce que l'on pourrait appeler un amour général de l'humanité, un courant humain émergé en Écosse. Les Tories (Conservateurs) sont à l'origine des voleurs catholicisants de chevaux - selon la légende même, mais qui a un certain arrière plan historique -

[137]

venus d'Irlande. Ce contraste - qui s'exprime alors dans la volonté politique particulière - reflète un certain être-patriarcal. Et cet être patriarcal a conservé certaines forces élémentaires. On peut le voir dans la façon et la manière dont les propriétaires de grands domaines se sont tenus aux côtés des humains qui ont été assis comme sujets sur ces terres.

Ce rapport de sujets va donc jusque dans le XIXe siècle. Jusque dans le XIXe siècle, va donc qu'au fond personne ne sera élu, que celui qui justement a un certain pouvoir par un tel rapport de possession foncière. On doit seulement réfléchir ce que cela signifie - on ne pèse pas correctement de telles choses - que, par exemple, ce n'est qu'en 1820 qu'au Parlement anglais a été aboli qu'on ait puni de mort un humain qui a volé une montre ou braconné... Cela montre donc comment étaient restées certaines anciennes conditions élémentaires. Aujourd'hui, l'humain voit ce qui vit dans son présent immédiat et il prolonge, pour ainsi dire, les éléments constituant les plus essentiels du présent vers devant et ne voit pas à quel point le temps est court où ces choses se sont en premier formées à partir d'états/contextes entièrement élémentaires pour les régions européennes les plus importantes.

Ainsi nous pouvons dire que ces rapports patriarcaux s'y sont conservés comme le fond et sol de ce qui frappait alors le plus moderne... Pensez - seulement déjà au XVIIIe siècle - tout le changement qui s'est produit dans la structure sociale à travers la métamorphose technique par rapport à l'industrie textile, etc., pensez comment l'élément mécanique, l'élément technique, est attiré dans ce patriarcal, et formez une représentation vivante de comment dans le patriarcal, dans ce bon rapport aux sujets, se pousse/se glisse l'apparition du prolétariat moderne par la



modification de l'industrie textile. Pensez à ce qui se glisse là comme chaos l'un à travers l'autre, à comment les villes émergent des vieilles campagnes, comment le patriarcal – j'aimerais dire – fait un saut audacieux dans la vie moderne socialiste et prolétarienne.

On peut tout de suite dire que cette vie se développe dans la forme comme c'était quelque peu en Grèce vers l'an 1000 avant J.-C. Alors elle fait un saut audacieux. Ici cela touche le XVIIIe siècle, disons l'année 1770. Là se vautre ce qui alors se tient là dans la vie moderne, oui, le temps actuel. Mais cette vie anglaise trouve sa conclusion en premier en 1820, là de telles choses sont donc absolument devenues fin prêtes, pour la première fois, comme l'abolition de la peine de mort pour un mesquin larcin et du genre. Ici a absolument conflué une chose ancienne avec une chose ultramoderne. Et ainsi se poursuit le développement jusque dans l'année 1840.

Et que doit-il se passer à cette époque – dans la première moitié du XIXe siècle – en particulier chez le peuple anglo-américain ?

Nous devons penser/réfléchir que ce n'est qu'après 1820, même après 1830, que des lois sont devenues nécessaires en Angleterre, selon lesquelles les enfants de moins de 12 ans étaient tenus de travailler dans l'usine au plus huit heures, des enfants de 13 à 18 ans étaient tenus de travailler au maximum douze heures par jour.

On doit absolument tenir compte de ces choses quand on veut voir ce qui s'y est réellement entrechoqué, et on peut dire, pris au fond, que ce n'est que dans le deuxième tiers du XIXe siècle que l'Angleterre s'est orientée hors

[138]

du vieux patriarcal et s'est vu obligée de tenir compte de ce qui s'était lentement glissé dans l'ancien par la technique de la machine. Ainsi le peuple, lequel est appelé à former de préférence l'âme de conscience, a atteint la date de 1840.

... le peuple qui a transporté le romanique-latin de la quatrième période post-atlantéenne, qui a rapporté l'ancienne culture de l'âme de raison dans l'âge de l'âme de la conscience, dans une certaine mesure comme un héritage, c'est le **français**. Après tout, l'apogée est celle qui était encore présente dans la vie fondamentale (?) <sup>8)</sup> de l'âme de raison dans la Révolution française à la fin du XVIIIe siècle. Nous voyons comment les idéaux de liberté, d'égalité, de fraternité émergent soudainement dans la plus extérieure abstraction... Nous voyons comment l'abstraction .... ici intervient dans l'ensemble de la structure sociale, – une toute autre évolution de ce qui se passe de l'autre côté en Angleterre. En Angleterre, les vestiges de l'ancienne vie patriarcale germanique, entrecoupés de ce que la technique moderne, la vie scientifique matérialiste moderne pouvaient envoyer dans la structure sociale, en France tout transmission, tout tradition. On aimerait dire : avec le même style qu'un Brutus ou un César ont œuvré autrefois à



Rome dans les plus différentes nuances, la Révolution française est maintenant mise en scène. Ainsi, émerge à nouveau en des formes abstraites, ce qu'est la liberté, l'égalité et la fraternité. Et ce n'est pas de l'extérieur qu'est fait sauté/explosé ce qui est vieil élément patriarcal - comme en Angleterre. Mais ce qui est établi dans la jurisprudence romaine/romainement-juridiquement, l'adhésion à l'ancien concept de propriété, aux rapports de possession de foncier, etc., aux rapports de succession notamment, est désintégré et dispersé par l'abstraction.

... avant la Révolution française... ceux qui étaient séparés de la masse du peuple, ils avaient aussi des privilèges de droit, seules certaines gens pouvaient, disons, accéder à certaines positions de l'Etat, etc. Pénétrer dans la brèche, la perforer, c'est ce que la Révolution française exigeait de l'abstraction, de la raison à puissance d'ombre. Mais elle portait en elle justement absolument l'empreinte de la raison à puissance d'ombre, de l'abstraction, et fondamentalement ce qui était exigé restait une sorte d'idéologie. Alors, ce qui est une raison à puissance d'ombre se transforme aussitôt en son contraire... le Napoléonisme.

... d'autres nations .... par exemple **l'Italie**, qui, j'aimerais dire, a conservé une partie de l'âme de la sensibilité en passant par la culture de la raison, qui a porté vers en haut cette partie de l'âme de la sensibilité dans les temps modernes, et qui ne l'a donc pas amenée aux concepts abstraits de liberté, d'égalité et de fraternité.... qui cherchait quand-même le passage d'une certaine vieille conscience de groupe des humains à la conscience individuelle humaine, mais qui a atteint l'année 1840 de telle manière que l'on peut dire : c'est en fait ce qui veut s'élaborer vers le haut en Italie de conscience individuelle humaine, retenue continuellement en bas par ce qui est maintenant dans le reste de l'Europe... la tyrannie des Habsburg.... dans les années 1920, le Congrès de Vérone, .... comment là de Russie, l'Autriche partait - j'aimerais dire - a commencé comme une sorte de conspiration contre ce que la conscience moderne de l'humanité devait apporter...

... en **Europe centrale**, de telle sorte que seule une petite partie des humains peut seulement toujours se hisser jusqu'à une certaine conscience... que maintenant le je devrait entrer dans l'âme de la conscience... jusqu'en 1862, c'était absolument pour le moins petit nombre d'humains

[139]

de se procurer un exemplaire de Goethe. Goethe n'était pas libre... Le Goetheanisme était devenu propre à très peu... ce n'en est pas du tout venu à une compréhension correcte de Goethe. Et alors le dernier tiers du XIXe siècle n'était absolument pas approprié à produire une bonne compréhension de Goethe .... .

... de ce qu'est le Goetheanisme... la grande masse n'est pas touchée du tout.... elle reste approximativement à la position qui a été prise en Europe centrale, disons, vers l'an 300 ou 400 après J.-C.. Comme on est resté planté chez les Anglo-Saxons en l'an 1000 avant Jésus Christ, on s'arrête en Europe centrale en l'an 400 après Jésus Christ.... .



Mais maintenant, les conditions/rapports géographiques montrent à nouveau que cet état de formation générale de l'âme dure beaucoup plus longtemps en Allemagne que de l'autre côté en Angleterre. L'Angleterre a dû laisser affluer rapidement dans son ancienne vie patriarcale, ce qui a changé la structure sociale de sa vie matérialiste-scientifique-technique moderne, d'abord dans le domaine de l'industrie textile, mais aussi dans d'autres techniques. Ce qui était le territoire/domaine allemand, était l'Europe centrale, cela s'est d'abord opposé, cela a gardé les anciennes particularités bien plus longtemps, - jusqu'à un point où, j'aimerais dire, était déjà valable de par le monde entier, ce qui est venu grâce à la technique moderne. L'Angleterre a encore trouvé un rattachement avec la transformation de la structure sociale dans certaine relation toutefois, jusqu'à un certain degré, dans la première moitié du XIXe siècle. Tout ce qui a été obtenu là/conquis là, cela passa absolument par dessus l'Europe centrale.

L'Europe centrale a absorbé certaines des idées abstraites de la Révolution. Cela s'est alors fait jour dans les années 40, au milieu du XIXe siècle en différentes vagues ; mais a attendu, pour ainsi dire, jusqu'à ce que la technique remplisse le monde entier, et alors la chose étrange est arrivée qu'un tel humain, qui a appris à penser en Allemagne, a appris à penser de l'hégélisme, comme Karl Marx, qu'il a alors traversé vers l'Angleterre et y a examiné la vie sociale et en a formé les doctrines socialistes, et à la fin du 19ème siècle l'Europe centrale était prête pour ces doctrines. Ces doctrines ont alors été adoptées par l'Europe centrale.

Si l'on voulait dessiner ce qui s'est développé en Europe centrale, on devrait dire : le développement s'est fait de manière élémentaire - même si de nombreuses choses ont été accueillies de l'extérieur par l'écriture et l'impression - ce qu'étaient les 400 ans qui ont suivi le Christ ; cela a fait alors un bond et a trouvé en premier son raccordement dans le dernier tiers du 19ème siècle, on aimerait dire l'année 1875.

Pendant que l'année 1840 est déjà atteinte par la nation anglo-saxonne avec des circonstances transformées, déjà avec la nécessité de recevoir l'âme de conscience, le peuple allemand, par exemple, continuait à rêver, et ils a alors vécu l'année 1840 encore en rêve et dormi alors le temps qui aurait été là pour construire un pont entre les principales personnalités dirigeantes et ce qui monta de la masse du peuple comme prolétariat et s'est emparé de la doctrine socialiste et justement par cela exerça une pression coercitive violente et radicale sur l'âme de conscience à partir de 1875 environ - mais qui justement, cependant pas vraiment remarqué non plus, en tout cas n'a été amené dans n'importe quels canaux, et qui est encore fondamentalement jugé le plus de travers aujourd'hui.

(Référence au "Prussianisme et socialisme" de Spengler)

[140]

1er mai 1921 (ga 204 – 12).

... Locke .... a utilisé seulement le plus spirituel dans l'homme (la raison analytique) pour nier la spiritualité dans l'humain, oui pour attirer l'attention de l'hu-



main seulement sur la matérialité....

Et on aimerait dire : le marchand de coton Cobden d'un côté et le partisan du Quaker Bright, ils étaient justement ainsi ceux qui, extérieurement dans la vie politique, en ce qu'ils luttèrent pour l'abolition des douanes sur le maïs/les céréales en 1846 et aussi les imposaient, les agents extérieurs de ce courant spirituel intérieur... . 1846 l'abolition des droits douaniers sur les céréales, où l'industrie a triomphé de l'ancien système patriarcal, de l'ancien régime patriarcal de propriété foncière, dans une nouvelle étape.

Et maintenant, nous voyons les travailleurs s'organiser. Nous voyons alors comment les Whigs deviennent de plus en plus le parti de l'industrie, les Conservateurs le parti des propriétaires terriens, c'est-à-dire le vieil être patriarcal. Nous voyons comment... le vieil être patriarcal ne peut résister à ce que la technique moderne, l'industrialisme moderne, s'est glissé par une secousse telle que des siècles, voire des millénaires, ont été sautés, et que la constitution d'esprit dans lequel l'Angleterre était jusque dans le 19<sup>e</sup> siècle - qui remonte aux temps pré-chrétiens - a simplement fusionné avec ce qui était dans un temps plus récent...

Le dimanche de la Pentecôte, le 15, et le lundi de la Pentecôte, le 16 mai 1921, Rudolf Steiner parla à Dornach de « La vie européenne de l'esprit au 19<sup>ème</sup> siècle en référence à son point de départ au 4<sup>ème</sup> siècle » (ga 325 – 1 et 2). Dans ces contextes historiques, le problème de fond et sol est significativement abordé.

15 mai :

... Nous voyons comment toute la conduite spirituelle passe au sacerdoce romain/domination romaine des prêtres, comment, dans une certaine mesure, tout ce qui était spiritualité profane/terrestre cesse. Ce n'est que par la Renaissance que c'est de nouveau remis en évidence/sur le devant....

Et qu'est-il en fait resté ? Fondamentalement, nous pouvons dire que l'économie de l'argent a donc aussi reculée et, au IV<sup>e</sup> siècle après J.-C., elle a reculé si loin que le développement de l'éducation dans les villes s'est en fait amenuisé, que ce qui a été laissé en arrière comme élément agricole, comme élément de possession importante de foncier par les habitants du sud de l'Europe, a fusionné avec ce qui a été poussé en avant par les compagnies/les corps de peuples nordiques.

Nous voyons donc au fond comment la vie spirituelle venue de l'Orient ancien se transforme progressivement d'une certaine manière, métamorphosée dans l'éducation grecque, dans l'éducation romaine, mais ce qui est en train de refroidir/cesse d'être incandescent, de sorte que cela disparaisse au fond et qu'il ne reste plus que la population qui n'a pas participé à cette éducation, la population agricole et possesseur de foncier et ce qui se fond avec elle de cette population qui se déplace maintenant dans les territoires gréco-romains par l'ainsi nommée migration des peuples. Et nous voyons comment, à l'intérieur de cette paysannerie, peuplant seule le monde européen - je parle un peu radicalement - le monde romain des prêtres répand le christianisme de la manière bien connue dans les siècles suivants. Nous voyons là ce règne des prêtres n'a rien à faire avec les élé-





ments contradictoires/répugnants grecs.

[141]

Cela cesse d'être incandescent, cela ne porte plus de possibilités d'avenir. Ceux qui étaient éduqués arrêtent. L'économie naturelle remplace les anciennes communes/paroisses, croit ensemble avec l'économie naturelle des peuples barbares-germaniques qui bruissent s'approchant. Et nous voyons à partir de ce IV<sup>e</sup> siècle post chrétien s'en développer ce qui se passe en fait ainsi que c'est une diffusion progressive de cet élément chrétien, mais que la vie réelle de l'esprit elle-même n'avance pas, mais ce qui a justement été repris au IV<sup>e</sup> siècle de l'ancienne vie de l'esprit par la compagnie des prêtres, formé par la compagnie des prêtres ; ceci a au fond été implanté dans la population agricole/rurale européenne sans éducation. Et ce n'est qu'après que ça ait été implanté qu'alors agit/oeuvre le sang qui est maintenant apparu dans les peuples européens à travers les siècles ; éveillant l'esprit qui est alors monté au XV<sup>e</sup> siècle...

... Ce qui s'est joué dans les grandes masses (du IV<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle), c'est quelque chose à se représenter ainsi : au début, seules des communautés villageoises s'étaient réellement formées, et toute l'Europe centrale, l'Europe occidentale et l'Europe du Sud étaient peuplées ainsi que les villes jouaient initialement un rôle mineur. La vie la plus importante s'est développée dans les petites communes/paroisses, dans les communes/paroisses de village. Et pendant que cette vie s'est développée seulement dans les communes/paroisses villageoises - ce qui existait à l'époque de villes étaient pris au fond des communes/paroisses villageoises plus importantes - dans les communes/paroisses villageoises plus grandes, là, comme je l'ai décrit, s'est répandue au-dessus des têtes des humains, mais par le culte qui a agit sur les humains, l'Église catholique chrétienne. Mais les humains qui ne voyaient que les actions symboliques, ceux qui participaient au culte, qui pouvaient admirer ce qu'ils ne comprenaient pas, développaient une vie spirituelle pour eux-mêmes. Une riche vie de l'esprit s'est développée cette fois là à travers l'Europe, une vie de l'esprit qui était avant tout sous l'influence de la nature même de l'humain. Fondamentalement, c'était quelque chose de tout à fait différent qu'était la participation de ces humains de communes villageoises à la diffusion de la doctrine chrétienne-catholique ; car toutes les choses ont été présentées sous un faux jour, comme elles ont été liées à la personne de Boniface ou d'autres personnes semblables. Mais ce qui se passait dans ces communes de village était une vie intérieure de l'âme, entièrement imprégnée/parcourue par les échos des interprétations du local-divin ou du local-spirituel. Partout on voyait des évocations de ceci ou de cela, une vie magique se développa dans les humains. Partout l'humain vivait plein de pressentiment et racontait de ses pressentiments à ses semblables. Les pressentiments se vivaient dans des légendes, les pressentiments se vivaient dans des évocations pleine de secrets/mystérieuses, ce que l'un avait vécu spirituellement ici ou là pendant son travail, et ainsi de suite.

Mais un élément étrange imprègne/parcourt ces vestiges de l'ancienne vie de pressentiment et de rêves clairvoyants, qui se reproduisaient absolument dans les communautés villageoises, pendant que la doctrine catholique se tirait par dessus



les esprits, un élément étrange se vivait là, à partir duquel on peut reconnaître comment l'organisation humaine à travers l'Europe était réellement engagée dans cette vie particulière de l'esprit. Il se vivait quelque chose qui, d'après deux directions, montre la constitution intérieure de l'âme d'une manière très particulière : d'abord, quand les gens parlaient du plus important de leurs pressentiments, du plus important de leurs rêves, qui, cependant, étaient toujours liés à des localités, quand ils décrivaient ce qu'ils y vivaient dans un état éveillé de demi-sommeil, alors cela était toujours pendant aux événements, aux questions qui leur étaient posées du monde spirituel ou aussi aux tâches qui

[142]

leur étaient données, ou avec des choses où 'intelligence jouait un rôle. On voit de toute la façon dont les récits qui ont été racontés sur la base du peuple étaient encore à élucider au XIXe siècle, comme là, quand les humains entraient en songes et rêves et formaient leurs légendes et leurs choses mythiques comme là œuvrait des trois membres humains en fait pas encore si fortement le système nerveux-sensoriel qui est plus tourné vers le monde extérieur, mais c'était le système rythmique qui œuvrait, et en ce que le système rythmique était particulièrement tendu à cause de l'organisation des gens, cela apparut dans ces rêves clairvoyants, qui étaient racontés d'humain à humain dans le village, avec lesquels les gens partageaient des frissons, ou encore la joie et le plaisir et la beauté entre eux/mutuellement. Dans tout cela, vivait toujours quelque chose des questions les plus fines qui sortaient du monde spirituel. Les gens devaient résoudre des énigmes en demi-rêves, réaliser des actions intelligentes, surmonter quelque chose, etc. Il y a toujours quelque chose de mystérieux dans cette vie de rêve qui s'est développée là. C'est la base physiologique de l'expérience spirituelle de ces humains, qui vivaient encore dans des communes de village, dans lesquelles toutefois s'étendent les actes que l'histoire vous raconte sur Charlemagne etc.. Mais ce sont là seulement des événements qui se jouent à la surface des expériences, qui, toutefois, interviennent profondément dans les destins particuliers/individuels, mais ne sont pas la chose principale. La chose principale se joue dans les communes villageoises, et à côté de la vie économique se développa chez les humains une vie de l'esprit, comme je l'ai évoquée aujourd'hui. Et cette vie de l'esprit se poursuit fondamentalement jusqu'au 9e, 10e, 11e siècle. Toutefois, ce qui s'est développé comme une couche supérieure dans les têtes des humains s'écoule graduellement vers les couches inférieures/en bas, en ce que se forme ensemble ce qui sort alors des récits des humains d'une manière fantomatique et magique, avec le Christ et les actes du Christ. Et ce qui vient des humains eux-mêmes ce sera parfois aussi couvert par ce qui vient de la Bible, des Évangiles. Mais alors nous voyons comment ce qui est l'élément chrétien est d'abord absorbé dans la pensée sociale. Nous le voyons dans "Helland" et dans d'autres poèmes qui sont hors/sorti ? du christianisme, mais qui seront en fait portés dans le peuple par des spirituels, pendant que le peuple oppose au spirituel la vie de l'esprit dont j'ai parlé....

16 mai : Dans cette conférence sera parlé de l'interaction de de la vie de l'esprit, qui se joua à l'intérieur des communautés villageoises « dans les cœurs », mais dans les villes « par-dessus les têtes » à travers les siècles. Par exemple :



... de la campagne, du village, les villes furent revêtues de structures administratives plus grandes, dans lesquelles rentra le système juridique-romain. L'État moderne apparut (après le XVe siècle), qui a été formé des communes rurales, dans lequel ce qui a conquis de la campagne à nouveau les villes a été traversé de ce qui monta maintenant sur le sol de l'être latin comme un être juridique romain. Ainsi, cet élément était déjà si fort que ne pouvait plus avoir aucune validité ce qui voulait maintenant monter encore une fois à la surface à partir du courant populaire/traditionnel qui, dans les temps secoués/chahutés, comme on le disait, émergea parmi la population rurale de Russie, dans le hussitisme, dans le wicléfisme, dans la fraternité de Bohême ; tout cela ne pouvait monter. Pouvait seulement monter ce qui justement confluaient avec l'être administratif romain, etc. Et ainsi nous voyons comment tout d'abord

[143]

reste incandescent sous la surface, ce qui est un élément populaire, ce qui en fait se conquis les pensées comme réalité, ce qui s'affirme/se fit valoir comme résistance contre l'être romain-latin. La vie de l'esprit éclate là de deux côtés l'un sur l'autre. De l'essence/l'être romain-latin se développe le nominalisme, pour lequel les concepts généraux/universels ne sont que des noms. Comme là, on devait penser à partir de la grammaire et de la rhétorique, ainsi se développa un réalisme chez ceux qui avaient quand-même une étincelle de caractère de peuple en eux, comme Albertus Magnus/Albert le grand et Thomas d'Aquin, qui ont éprouvé l'élément de pensée comme quelque chose de réellement prononcé/exprimé. Mais tout d'abord le nominalisme a triomphé d'une certaine manière... .

... les esprits de la première moitié du 19e siècle croyaient encore qu'ils pouvaient tirer quelque chose de ce qu'ils pouvaient vivre émotionnellement comme façon de voir le monde, et aussi comme une façon sociale de voir de la vie. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, les humains ne le présument plus. Mais quelque chose continuait d'agir : quelque chose qui, à partir de l'inconscient, a donné naissance aux pensées. Pourquoi dans les rêves pressentant/prémonitoires des villageois de par toute l'Europe jusqu'au 12ème siècle œuvre quelque chose de la résolution d'énigmes intérieures, de l'intelligence intérieure, qui a été déployé dans toutes sortes d'expériences malicieuses ? Parce que la pensée, la réflexion, le travail de la pensée est né à soi-même en ce temps. Cela est initié/amorcé. Et maintenant, nous voyons comment, dans la seconde moitié du XIXe siècle, on devient finalement entièrement désespéré. Nous voyons les déclamations sur les « limites de la re/connaissance de la nature » apparaître partout...

Dans les quatre conférences tenue à Stuttgart sur « La science de la nature et l'évolution d'histoire du monde de l'humanité depuis l'Antiquité (21-24 mai 1921 – ga 325), Rudolf Steiner a aussi traité du passage du temps de « Abel » à celui de « Cain » (sans mentionner ces noms). De la 2e conférence :

... dans ces temps plus anciens l'humain était absolument dans un rapport tel à l'environnement qu'il avait le moins possible à mettre la main à cet environnement.... Cela était seulement possible à un humain qui... se placait dans la nature extérieure – j'aimerais dire - comme l'animal, comme l'oiseau, qui prend là ce que



la nature lui offre de nourriture, qui ne l'élabore pas en premier, mais se le cherche tout au plus, comme l'oiseau y vole, qui vit donc en paix avec tous les règnes de la nature, qui étend aussi son amour sur tous les règnes de la nature.

Quand on s'approfondit ainsi dans tous les êtres avec une connaissance pleinement humaine, alors on arrive immédiatement à voir ce qui vit encore dans la conception orientale-indienne du monde comme amour pour les animaux, comme amour pour les plantes, à sortir du tout-amour, qui ne fait encore rien à aucun être, qui ne peut donc pas encore avoir atteint cette conscience humaine pleinement éveillée où les humains sont arrivés plus tard. Elle vivait dans une spiritualité qui, instinctivement, cependant, en tant que spiritualité, était plus élevée dans un certain sens que la grecque et le nôtre aujourd'hui. Elle vivait dans un état d'innocence envers la nature. Aimait celle-ci, n'abattait rien et ne prenait même les plantes d'où les humains vivaient que de telle manière qu'elle ne semait pas particulièrement, mais acceptait ce qui s'offrait sauvagement. C'est avec un tel regard en arrière que l'on regarde les humains qui peuplaient les contrées de l'Asie du Sud il y a des milliers d'années.

Plus tard, quelque chose a alors surgi quelque chose qui a fait prendre conscience à l'humain de la différence radicale entre le haut et le bas, le spirituel, qu'on ne peut changer, auquel on ne peut parvenir, qui est en haut, et le physique, que l'on peut travailler, auquel on peut se consacrer. On arrive environ

[144]

au début du sixième ou du cinquième millénaire à un changement - dans les vestiges décadents cela se laisse retracer - à travers lequel les humains envisagent autrement ce qu'ils peuvent gérer, ce qu'ils peuvent changer, comme autre chose qui est sous leur domination. Ils commencent à apprivoiser les animaux, ils transforment les animaux sauvages en animaux domestiques et deviennent des agriculteurs.

C'est manifestement le grand changement radical du septième ou sixième au sixième ou cinquième millénaire des temps pré-chrétiens, que les humains commencent à travailler la nature et à distinguer ainsi la nature de ce qu'ils ne peuvent pas travailler, qui brille seulement vers en bas comme l'éclairant, le brillant, sur ce qui est faisable et qui peut recevoir sa forme de l'humain.

Mais ce n'est pas seulement l'humain qui a un tel effet formateur ; l'homme fait des outils, sa houe primitive, c'est donc cet instrument qui précède la charrue - ce sont probablement en premier des femmes qui ont travaillé les champs - il laboure la terre à la main avec cela et sème ; mais il voit aussi que, tout comme la terre peut recevoir de lui une forme, elle ne se couvre pas de plantes au printemps par lui, que les plantes repartent en automne. Et ainsi que la terre peut recevoir sa forme de l'humain, aussi ainsi de ce qui lui brille vers en bas de l'espace du monde, et il vient à la différence entre la lumière et les ténèbres, entre l'esprit et la matière.



Tout cela se développe de telle sorte que l'humain a d'abord appris à se distinguer du monde extérieur par le travail de la nature, en devenant agriculteur, éleveur de bétail. On peut encore voir de la culture **perse** d'une période ultérieure comment tout est orienté sur l'agriculture. On voit le pendant entre ce qui s'exprime dans l'Avesta et ce qui a été décrit, et on voit les progrès réalisés par rapport à la culture indienne primitive...

De la 4ème conférence (24 mai 1921) :

... Nous voyons comment, à travers une grande et vaste région d'Europe, l'ainsi appelée migration des peuples fait mourir l'ancienne culture et que monte une sorte de culture paysanne. Ce que les dix mille supérieurs plus tôt avaient eu comme leur culture dans l'ancien empire romain, cela meurt, il reste ce que la large population avait, et les tribus germaniques apportèrent en vis-à-vis quelque chose de similaire, toutefois de sorte différente. A l'intérieur de cet être rural, où les humains vivaient en fait dans de petites communautés villageoises et dans ces petites communautés villageoises se racontaient de toutes autres choses que ce que les prêtres catholiques leur prêchaient, à l'intérieur de ce domaine/cette région où étaient les communautés villageoises, la religion catholique a maintenant été répandue par pouvoir extérieur.

C'était l'un des courants qui allait justement en latin. Que savaient donc les humains qui voyaient là comment leurs églises étaient construites, comment la sagesse était propagée en latin, que savaient donc ces humains, dont il s'agissait tout se suite jadis dans les villages à l'époque, de tout ce qui se passait là ? Ce dont ils savaient, c'étaient les récits qu'ils se racontaient le soir après le travail fait, des récits qui consistaient dans une large mesure en rêveries, comme nous avons encore appris à les connaître chez les anciens Égyptiens et semblables.

Il y avait absolument ici une conception du monde, qui du IVe au VIIIe, IXe et Xe siècle passait par les communautés villageoises, qui avait depuis longtemps été vécue dans les régions du sud, au moins chez les dix mille supérieurs (NDT : le gotha, les 200 familles...). Depuis longtemps s'était mis en avant de ces sous-bassement, ce qui était une fine culture chez les dix mille supérieurs. Et maintenant, aux IXe, Xe, XIe et XIIe siècles, nous voyons comment, à partir de l'époque des

[145]

pures communautés villageoises se cristallisent progressivement les villes, la culture des villes commence, et c'est comme si l'humain sera arraché/dégagé de la nature extérieure quand il est concentré ensemble dans les villes. Là vient cette culture des villes, que nous pouvons suivre de la Bretagne jusque profondément dans l'Empire russe, jusqu'à Novgorod, de haut en bas jusqu'en Espagne, en Italie, partout cet étrange train vers les villes/le règne/le caractère des villes....

Dornach, 3. 6. 1921 (ga 204 – 16).

... Jamais, dans les temps pré-chrétiens, l'humain n'a vu le divin à travers autre chose que ce qui a été dans une certaine mesure cuit organiquement en lui et ensuite monté intérieurement en lui comme une vision ou du genre. Il voyait déjà le





divin monter aussi pour lui à partir du sang. Maintenant, il le cherche dans la pure saisie spirituelle ....

... On pourrait dire aux peuple des premiers siècles chrétiens : autrefois, la terre était si puissante qu'elle vous a donné la représentation du divin. Cela s'est arrêté. La terre ne donne rien de plus. Vous devez venir par vous-même au Logos et au principe créateur/créatif...

... les premiers chrétiens ont dit : la fin du monde est proche. Ils pensaient la fin de la terre, qui donne la connaissance à l'humain sans qu'il travaille avec la conscience à ces connaissances. C'est dans le fait une vérité profonde exprimée avec cette fin du monde. Car l'humain était auparavant un fils de la terre. Il s'abandonnait aux forces de la terre. Il s'adonnait à ce que son sang lui donne ses connaissances. C'était fini avec cela. Les royaumes du ciel sont venus à proximité, les royaumes de la terre ont cessés. Désormais, l'humain ne peut plus être un fils de la terre. L'humain doit se faire le camarade d'un être spirituel qui est descendu du monde spirituel sur Terre : le Logos, le Christ....

5. 6. 1921.

... l'ancien égyptien était très au clair sur ce qu'il a dû se compter dans une certaine relation similaire à la Terre comme - disons - les plantes doivent être comptées à la Terre. Tout comme on peut suivre plus ou moins visiblement dans la plante les jus/sèves ou au moins les rapports de forces de la terre dans la plante, de même dans l'Égypte ancienne on sentait régner certaines forces qui en même temps régnaient dans la terre. On a compté le corps humain comme étant de la Terre .... On se représentait la Terre comme un grand être organisé... avec le fait qu'il a formé des momies.... il voyait dans les forces formatrices qui émanent de la terre, un corps humain formé plastiquement, quelque chose comme la volonté de la Terre, et il voulait que cette volonté de la Terre vienne durablement à l'expression... dans les momies...

Dans le « Cours d'orientation pour le travail anthroposophique et de tri-articulation en Suisse » (11-16 octobre 1921 au Goetheanum), Rudolf Steiner discuta à plusieurs reprises des problèmes du sol. Ainsi, dans la deuxième conférence (ga 339 -2) :

... Du XIIIe au XVIe, XVII siècle environ, les universités glissent dans la vie de l'État... De l'autre côté, jusqu'à peu près à la même époque, nous avons un régime économique libre, qui a trouvé son expression réelle centre européen dans les communautés économiques libres de villages. Et comme

[146]

la vie libre de l'esprit... les universités.... se réfugie sous l'état, ainsi ce qui est organisation économique reçoit d'abord une certaine administration dans le sens juridique, en ce que les villes émergent toujours de plus en plus et que les villes organisent maintenant tout d'abord cette vie économique, pendant qu'auparavant cela a poussé lorsque la communauté villageoise était ce qui donnait le ton. Et alors nous voyons comment maintenant aussi toujours plus ce qui était centra-



lisé dans les villes rampe par en dessous dans les plus grands territoires des états...

De la 5e conférence :

... Comment en est-on absolument arrivé à ce rapport de marché ? (NB. au marché abstrait actuel.) Fondamentalement à partir de l'association instinctive : en ce qu'un certain nombre de villages étaient à une distance telle autour d'un endroit plus grand qu'on peut y aller et revenir dans la journée, et que là les gens échangent leurs produits... en réalité, c'était une association instinctive. Les gens qui se sont unis pour le marché étaient « associés » avec tous ceux qui vivaient dans les villages autour. Ils pouvaient compter sur un certain volume de ventes, qui se donna par expérience. C'est pourquoi, ils pouvaient réguler la production d'après la consommation dans des pendants entièrement vivants....

24. 11. 1921. Lors d'une conférence publique à Kristiania sur « Les méthodes d'éducation et d'enseignement sur une base spirituelle-scientifique » (ga 304 – 6) :

... il faudra faire attention à ne pas introduire l'enfant trop tôt à ce que seul la raison analytique, le patrimoine de concepts, l'intellectuel peut faire. On devrait par conséquent laisser précéder, l'observation du minéral - le physique et le chimique par la l'observation de l'animal et de la plante. Et on le verra aussi vis-à-vis du végétal et de l'animal que l'enfant apprend à se distinguer de son environnement de différentes manières : dans la dixième, onzième année de vie, l'enfant sent absolument l'animal bien plus proche de sa propre nature que la plante ; il sent la plante comme quelque chose qui se révèle du monde ; il sent l'animal d'une manière telle qu'on doit compatir avec lui, que c'est pour ainsi dire un être semblable à l'humain. Il faudra certainement en tenir compte dans l'enseignement et l'éducation. Par conséquent, ce que l'on enseigne à l'enfant à cet âge sur la plante sera enseigné de telle sorte que la plante sera placée sur Terre, pour ainsi dire, que dans la plante sera vu quelque chose qui pousse de la terre comme d'un organisme : le terrestre dans sa connexion avec la plante, le terrestre dans son développement à travers les saisons, se manifestant de différentes manières dans la plante aux différentes saisons, - si possible une considération temporelle de la plante !

On sera très facilement troublé par les aspirations légitimes à la vivacité dans d'autres domaines, quand on veut les appliquer à un domaine comme celui que j'ai justement décrit. On ne fait justement pas suffisamment attention à ce que la terre avec sa végétation est une unité. Cela peut vous sembler paradoxal, mais tout de suite aussi peu que l'on peut observer l'organisation d'un cheveu sur un animal ou sur un être humain pour soi, mais seulement en lien avec l'organisme entier, comme une partie, ainsi on devrait dans une certaine mesure observer/contempler la Terre comme un organisme et le végétal comme y appartenant...

[147]

Kristiania, 30 novembre 1921 (ga 79 – 8), dans la salle des fêtes de l'université : « La question économique cardinale »".



... Je suis convaincu qu'une quantité extraordinaire de choses pleines d'esprit ont été écrites et dites au sujet de la division du travail, mais je ne crois pas qu'elle ait déjà été pensée jusqu'à ses dernières conséquences dans toute sa signification pour la vie économique pratique. Je ne le crois pas pour la raison qu'il faudrait autrement se rendre compte que, fondamentalement parlant, le principe de la division du travail a pour conséquence que personne, dans un organisme social où règne la pleine division du travail, - je le dis même expressément - peut produire réellement quoi que ce soit pour lui-même.

Aujourd'hui, nous voyons donc encore - j'aimerais dire - les derniers vestiges de l'autoproduction. Notamment quand nous regardons les petits biens ruraux, là nous voyons que celui qui produit, retient ce qui est nécessaire pour ses propres besoins et ceux de sa famille. Et que provoque qu'il puisse encore être, pour ainsi dire, un fournisseur de ses propres besoins ? Cela provoque qu'il produit en fait d'une manière tout à fait incorrecte à l'intérieur d'un organisme social, qui pour le reste est construit sur la division du travail. Chacun qui aujourd'hui se fait un costume, ou qui s'approvisionne avec sa propre nourriture produite sur sa propre terre, s'approvisionne en fait trop cher. Car parce que la division du travail règne, chaque fabrication/production vient en l'état moins cher qu'elle ne peut venir en l'état quand on la fabrique pour soi-même...

... tout ce qui est une **marchandise** a une valeur objective réelle... Quand une marchandise a un prix déterminé sur le marché, ainsi ce prix peut être trop élevé ou trop bas pour la valeur objective réelle, ou il peut être en accord avec elle. Mais aussi peu que le prix auquel nous pouvons être confrontés extérieurement est décisif - parce qu'il peut être falsifié/faussé par n'importe quelles circonstances/rapports - aussi vrai c'est que de l'autre côté - si on était en situation d'énoncer les milliers et les milliers de conditions individuelles à partir desquelles est produit et consommé - on pourrait énoncer la valeur objective d'une marchandise.

Ce que j'appelle la valeur économique objective, on peut cependant seulement l'appliquer sur les marchandises. On ne peut l'appliquer sur autre chose qui se tient aujourd'hui dans notre vie économique comme la marchandise : sur fond et sol/le foncier et sur le capital...

Quand on peut dire pour chaque marchandise que son prix est supérieur ou inférieur - toutefois non indiquable sans plus - à un milieu/une moyenne (qui, cependant, est objectivement disponible, et qui est la seule salubre, malgré qu'elle ne puisse tout d'abord être reconnue), ainsi on ne le peut pas pour quelque chose qui sera traité aujourd'hui semblable à une marchandise : pour fond et sol.

Car le prix pour fond et sol, la valeur de fond et sol est absolument soumise à ce que l'on peut appeler la spéculation humaine, ce que l'on peut appeler d'autres impulsions sociales. Et il n'est pas à en découvrir une nécessité pour une estimation de prix ou une estimation de valeur dans le sens économique pour fond et sol.



C'est ainsi pour la raison : une marchandise, après qu'elle soit disponible (et peu importe qu'elle soit bonne ou mauvaise : si elle est bonne, elle est simplement bien utilisable ; si elle est mauvaise, elle est mal utilisable), - une marchandise peut fixer elle-même sa valeur objective par la façon et la manière avec lesquelles un besoin est disponible pour elle. Mais cela ne peut pas être dit de fond et sol/du foncier, non plus du capital.

[148]

Dans le cas du foncier - et du capital - la façon dont il est porté, comment il s'intègre dans l'ensemble du contexte/pendant économique et social, dépend entièrement des facultés humaines. Celles-ci ne sont jamais quelque chose de terminé. Si j'ai à administrer un foncier, ainsi je peux seulement le faire d'après mes facultés ; et sa valeur est donc quelque chose d'absolument variable. C'est justement ainsi avec le capital que j'ai à gérer.

Quiconque étudie ce fait dans toute sa signification, l'étudie pratiquement, devra dire : cette différence radicale entre la marchandise, d'un côté, et le foncier et le capital, de l'autre côté, est absolument disponible.

Et il s'ensuit que certains phénomènes qui se produisent dans notre vie de l'économie et qui nous apparaissent clairement comme des symptômes de maladie dans l'organisme social devront être pensés dans un quelque contexte pratique avec ce qui se donne par ce que, dans la vie économique, on traite pratiquement avec le même argent, c'est-à-dire, avec la même estimation de valeur dans cette vie économique, ce qui n'est en réalité pas du tout commensurable - que l'on jette ensemble et amène à l'échange par le détour de l'argent, à l'interaction économique, ce qui est très différent d'après son essence intérieure/être intérieur, doit donc aussi être traité différemment dans la vie économique.

Et quand maintenant on continue à étudier pratiquement comment cette égalité de traitement est en fait entrée dans notre organisme social - pour ainsi dire en payant avec le même argent aussi bien pour des marchandises, pour des biens de consommation, comme aussi pour fond-et-sol et pour le capital qui est donc aussi devenu un objet de commerce, comme cela est en fait venu, et suit le devenir historique des humains, ainsi on voit que dans notre organisme social trois domaines de vie agissent ensemble de façon inorganique, qui au fond proviennent de racines totalement différentes et qui ont un pendant dans la vie sociale seulement par l'humain individuel : en premier le domaine de l'esprit... alors le domaine de la vie de l'économie ... et le domaine du droit ...

... Si nous avons une unité abstraite/un unitaire abstrait , comme cela s'est développée de plus en plus ces derniers temps, mais comme cela contient aussi les symptômes de maladie de la sorte décrite ci-dessus et d'autres, si nous avons cette unitaire, alors par cet unitaire abstrait aussi le sol, le capital et le travail seront propulsés à être évalués de la même manière qu'avec la marchandise.

Mais si l'on a un organisme social tri-articulé, alors les forces de l'individualité travaillent sur le domaine de la vie spirituelle. Tout ce qui doit être pendant au



développement de l'individualité dans la vie de l'économie, c'est-à-dire qui doit être pendant avec fond et sol et avec le capital, cela doit en fait être intégré/articulé à la mesure du sens à la partie spirituelle de l'organisme social. C'est pourquoi j'ai décrit comment toutefois la gestion du capital, comme la gestion du foncier a à aller de soi dans la partie spirituelle de l'organisme social...

Dans des conférences du 24 et 12 décembre à Dornach, sera présentée la transformation globale de l'expérience du rapport entre l'humain et la nature au cours des millénaires au tournant du temps:

24. 12. 1921 (ga 209 - 9).

... Si nous voulons indiquer un moment approximatif, nous pouvons dire : ce n'est qu'au tournant du quatrième et du troisième millénaire avant J.-C. qu'apparu

[149]

la façon de voir comme une conviction de l'Orient que le monde physique-sensoriel autour de l'humain n'est pas une réalité, mais une grosse illusion, une Maya.

Quelle est la cause de cet énorme changement dans la conception de vie à l'Est ? Cette cause est profondément enracinée dans l'évolution de l'âme de l'humanité. Quand nous regardons vers la sagesse primitive de l'Orient, telle qu'elle s'est ensuite exprimée poétiquement dans les Védas, philosophiquement dans la philosophie du Védanta, telle qu'elle est alors devenue la doctrine du yoga, quand, par exemple nous prêtons attention au grandiose, à la manière dont cette doctrine orientale est contenue dans la Bhagavad Gita, alors nous découvrons qu'autrefois l'essence de cette sagesse orientale était que l'humain ne percevait pas seulement le monde sensoriel extérieur, que cet humain percevait à l'intérieur de ce monde sensoriel extérieur, dans tout ce qu'il voyait de ses yeux, entendait de ses oreilles, palpait de ses mains, un divin-spirituel.

Il n'y avait pas d'arbres pour ces humains primitifs, sobres comme nous les voyons aujourd'hui, il y avait quelque chose dans chaque arbre, dans chaque buisson, dans chaque nuage, dans chaque printemps, qui s'annonçait comme un monde cosmique spirituel et d'âme. Partout où l'on voyait, on voyait du sensible imprégné de spirituel. La source ne ruisselait pas seulement en sons inarticulés, mais à partir des sons de la source, on entendait un contenu spirituel et d'âme. La forêt ne bruissait pas sans articulation/inarticulée ; du bruissement de la forêt, on entendait le langage de la parole éternelle du monde/de l'univers, une entité spirituelle et d'âme.

De l'immense vitalité avec laquelle l'humain vivait le monde en ces « temps gris de la préhistoire », l'humain contemporain peut seulement se faire une faible représentation. Mais cette vitalité s'est paralysée vers le troisième millénaire préchrétien... Ce n'était pas dès le début qu'on a parlé de ce que le monde serait la grande illusion, mais parce que le monde était devenu vide de dieux, on le ressentait comme une grande illusion, comme Maya ....

12. 12. 21 :





... Prenons un ancien Égyptien des temps anciens ou un membre du tronc chaldéen de l'humanité. Il n'éprouvait pas le monde minéral comme nous. Il ressentait tout à fait autrement la nature minérale. Il la ressentait ainsi que lorsqu'il voyait le sol ordinaire, il ressentait relativement neutre, mais déjà tout à fait différent, vivant, quand il voyait une chaîne de montagnes ou quand il voyait une rivière couler. Là tout s'agitait comme vivant en lui. Là, il a reçu des éclaircissements sur ce dont il avait réellement besoin d'éclaircissements du monde extérieur. Il sentait, disons, quand il voyait un cristal, que le cristal lui disait quelque chose, qu'il lui dévoilait un secret de la nature. Aujourd'hui, nous sommes toutefois poussés intellectuellement à la minéralogie, à la cristallographie ; là, nous devons apprendre toutes sortes de choses à partir des bords et des angles et du genre. C'est bien, c'est très bien, mais ce n'est pas comparable à ce que l'homme ressentait quand il regardait un cristal : là des êtres élémentaires lui parlaient vraiment ; là il sentait qu'il n'était pas seul au monde, qu'il y avait fiché là dans la nature quelque chose qui lui parlait.

Et même quand l'humain s'approchait des plantes. Certes, à l'herbe qui nous entoure, on accédait aussi de manière plus ou moins neutre. Mais quand on voyait - disons - une plante d'aconit à laquelle on passait à la lisière du chemin... elle a une certaine forme : aujourd'hui l'enseignant, le botaniste, conduit un enfant à cette forme ; elle sera décrite. C'est une façon intellectualiste de se placer aux choses.

[150]

Et quand cette façon intellectualiste se présente, on reste en fait plus ou moins neutre envers presque toutes les plantes. Elles vous plaisent, certes ; une esthétique entre en jeu. Magnifique/beau. Mais l'entièrement vivant qui fut une fois là, cela n'intervient pas/ne se présente pas. Car celui qui serait passé à côté d'une jusquiame dans les temps anciens - comme un ancien Égyptien, comme un ancien Chaldéen - aurait pâlis, serait devenu pâle. Celui qui est passé devant une belladone, une digitale, aurait rougi. Celui qui passait devant *Colchicum autumnale*, une colchique, il sentait sa peau se raidir. Ainsi, on n'allait pas indifféremment par le monde. On sentait comment on pouvait participer dans la circulation sanguine et - dans le langage d'aujourd'hui on peut l'appeler ainsi - dans l'expérience nerveuse de ce qui s'exprimait extérieurement dans la forme. C'était une participation vivante à la nature.

Et lorsque les humains ont vu des animaux pour la première fois, ils les ont éprouvés de façon particulièrement intense dans leur propre sentiment intérieur global par leur forme d'animaux. Ils comprenaient donc la nature entièrement différemment. Ils la comprenaient immédiatement avec tout l'être humain. Celui qui voyait un serpent ressentait quelque chose comme une dépendance, serpentant dans tout l'organisme et s'éloigner avec l'âme de toutes sortes de choses qui lui sont désagréables. Tout ce qui est exprimé dans la Bible : le serpent était l'animal rusé - c'était une expérience intérieure au spectacle du serpent. Le minéral, le règne végétal parlait à l'homme de l'extérieur. Le règne animal parlait d'une manière telle que cette façon de vivre-avec était semblable à la forme de l'animal.



Tout cela a donc disparu de l'humanité. Et au lieu de cela, j'aimerais dire, entra une sorte de sentiment d'être rejeté de la nature, un sentiment : la nature a fermé ses fenêtres, on ne voit plus en elle, on se tient là isolé. Cela réside dans l'évolution conforme à la nature de l'humanité.

Ce qu'une humanité plus âgée a vécu à la nature, c'est maintenant disponible, dans une large mesure, comme un besoin chez l'enfant. On devrait seulement prêter attention à comment en fait l'enfant demande/questionne réellement. Il ne demande pas du tout ainsi qu'en fait nos réponses intellectualistes actuelles vont aux questions de l'enfant...

... Aussi nécessaire que le développement intellectuel /l'évolution intellectuelle, l'évolution vers l'abstrait a été pour l'humanité, elle a néanmoins jeté l'humain hors de la nature. Et nous grandissons aujourd'hui en satisfaisant nos têtes au développement de l'intellect et laissons insatisfait l'humain restant, notamment la vie de l'âme restante, mais qui travaille très fortement dans le subconscient.

Cela se monte pour celui qui peut observer l'être humain tout entier avec les moyens de la recherche de l'esprit, en particulier aujourd'hui chez l'humain dormant. Cet humain dormant n'a rien du tout de ce dont il aurait réellement besoin. Il a le grand manque que, de l'endormissement au réveil, il ne dort pas seulement physiquement, comme il le devrait, mais il dort aussi émotionnellement/selon l'âme d'une certaine manière. Chez l'humain d'autrefois, c'était ainsi le cas, que dans l'endormissement, il s'éveillait selon l'âme en s'endormant... de telle sorte qu'il aspirait certaines forces dans son entourage/environnement.... qu'il ne pouvait pas aspirer dans sa conscience ordinaire. Ces forces vont se perdant à l'humain d'aujourd'hui. L'humain se tient à l'intérieur du monde extérieur et à nouveau avec son âme quand-même pas dedans. Il ne peut plus rougir quand il regarde la digitale violette comme plante ; il ne peut plus pâlir quand il regarde la jusquiane ; il ne peut plus sentir si vivant que c'est une chance/un bonheur d'être né près de forêts de chênes, parce que le chêne déverse des forces courageuses dans l'humain,

[151]

comme c'était le cas chez les vieux germains .... Nous ne savons pas du tout comment le chêne a agit sur les anciens humains, comment le garçon de 17 à 18 ans, lorsqu'il avait été confronté au chêne lors du réveil ne pouvait rien d'autre que de se raidir dans les genoux, les reins, comment il tendait le cou, comme c'était une évidence.

... Je ne pense pas qu'on devrait inculqué cela maintenant... Mais nous devons envisager que le besoin dans la vie subconsciente de l'âme est néanmoins resté pour cela...

Alors, comment le vieil homme a-t-il dit vis-à-vis de la nature ? Il a dit : je suis né –il ne l'a naturellement pas exprimé ainsi, mais cela reposait dans la sensation/le sentiment – je suis né : ce qui vit en moi est enraciné dans les pierres qui me disent quelque chose, dans les plantes qui me font rougir et pâlir, me tendent,



etc., dans les animaux qui me remplissent de forces intérieures ou me rendent mou. Je m'enracine là dedans. C'est là que je serai repris avec mon âme, quand mon corps tombe de moi/me lâche. Et c'était là une sensation comme - disons - les plantes pouvaient avoir quand elles fleurissent. Si la plante développait une vie de l'âme, quand elle fleurit, elle dirait : Je dois maintenant développer le germe en fruit ; là c'est maintenant fini avec moi, là ça ne va pas plus loin ; là que je dois flétrir mes feuilles et les laisser finalement tomber. Mais alors la plante, si elle développait sa vie de l'âme, se tournerait avec reconnaissance vers la terre et dirait : oui, mais là est la terre, elle accueille mes germes, elle développe mes germes ; là je continue à vivre.

Ainsi le vieil humain a senti à peu près vis-à-vis de toute la culture. Il n'a pas purement dérivé son être d'âme de l'héritage physique. Mais il se savait enraciné dans la nature. Et parce qu'il se savait enraciné dans toute la nature, il savait à nouveau comment il serait reçu dans toute la nature quand son corps tomberait de lui. Il regarde toute la nature de la même manière que la plante fleurie regarde la terre, qui accueille sa semence.

Ce monde, que le vieil humain ressentait autour de lui, il n'est en fait plus là. Il a mourût (NDT : !!!). Il est mort. Et c'est un sentiment fondamental - même s'il ne sera pas compris - de l'humain moderne : Qu'il se sent rejeté de la nature.

Représentez-vous un initié qui est complètement éduqué dans cette façon de voir : il peut seulement y avoir de nouveau un réconfort/une consolation pour l'humain lorsque la conviction sort d'un quelque coin : la sagesse peut de nouveau resplendir, la sagesse peut à nouveau devenir lumière, elle n'est pas morte, elle est aussi quelque chose que l'on peut aussi voir dehors, elle peut devenir lumière.

Cette consolation est devenue Paul lorsqu'il a vécu l'événement de Damas. Là il a pour la première fois compris le mystère du Golgotha. Là il a alors compris : par le Christ, quelque chose est venu dans le monde qui ne peut pas seulement être pensé, qui brille, qui à nouveau a la force de la lumière, donc une force créatrice. Et à partir de là, il a su : certes la nature est morte pour l'humain, mais le Christ est sur la terre avec sa force. Il l'a pénétrée. Et dans le Christ, l'humanité peut maintenant trouver ce qu'elle a trouvé dans la nature autrefois. Ce fut la grande expérience du Paul de Damas. Et là, il a compris : les humains ont perdu la nature comme consolation. La nature leur est devenue esthétique. Mais le Christ entre. Le Christ, correctement compris, donne ce qui a vécu dans tout le complexe des minéraux parlants, des plantes qui amène à rougir et pâlir,

[152]

l'animalité retournant, emplissant de désir les humains intérieurement. Un esprit-cosmos s'est lié avec la terre. La force du soleil, qui apparaissait auparavant à l'humain dans les minéraux, les plantes et les animaux, elle est là d'une façon morale. Elle est là pour l'expérience intérieure. Le royaume des cieux s'est approché...

Du 24 juillet au 6 août 1922, le Dr Steiner a alors tenu le cours d'économie



nationale avec les discussions du séminaire à Dornach, et du 27 au 29 août 1922 à Oxford 3 conférences sur les problèmes sociaux (imprimées dans « Geschichte und Überwindung des Imperialismus [Histoire et dépassement de l'impérialisme], Europa-Verlag 1946 »), sur lesquelles seule devrait être faite ici une référence finale, car déjà publiés.

[153]

## NOTES ET RÉFÉRENCES

1. à la page 13 : Rudolf Steiner n'a pas seulement poursuivi l'idée de Goethe sur la métamorphose de la plante et de l'animal au sens scientifique du terme (voir introduction aux écrits scientifiques de Goethe dans la Littérature nationale de Kürschner), il a également développé l'idée fondamentale de Goethe sur la « polarité et l'accroissement (NDT : Steigerung) » en rapport à l'humain. Cette loi générale du monde constitue le motif principal du plus grand poème de vie de Goethe, dans le « Faust ». Le Dr Faust, placé dans la contre-stratégie de l'œuvre de Méphistophélès, représente le type primordial de l'humain moderne : au milieu de la polarité de la tentation du monde et de l'âme, l'accroissement/l'amélioration de son je-terre à une plus grande humanité-je.

Dans son ouvrage « Lucifer et Ahriman dans leur rapport à l'humain », Rudolf Steiner décrit les forces fondamentales de cette œuvre de l'Esprit qui n'est pas encore clairement différenciée dans l'œuvre de Goethe, « qui veut toujours le mal et crée pourtant le bien ». On peut dire que la science moderne de l'esprit dégage pour ainsi dire la connaissance des deux forces polaires entre lesquelles l'humain se trouve dans son évolution et celles nécessaires au monde, bien qu'être dangereux pour le développement de la terre et de l'humain, s'intègre dans le développement et la valorisation de son individualité dans un équilibre créatif. « D'après les façons de voir suprasensibles qui sont à gagner des Ahrimaniennes et des Lucifériennes, il devient clair que l'humain, selon son être propre suprasensoriel, appartient à un autre domaine du monde spirituel que ces deux forces. Il brille de plus loin que chacune de ces forces qui résistent dans l'ordre du monde à la direction d'être revenant à l'humain, mais que la poursuite de cette direction par l'équilibre possible entre les deux sortes de forces est la condition de son développement à des niveaux d'existence/être-là toujours plus élevés.

Une vue d'ensemble spirituelle et scientifique sur la vie historique de l'humanité donne qu'aussi cela sera influencé dans deux directions opposées par les deux forces caractérisées et est une aspiration à l'équilibre entre elles.

2. à la page 16 : Damaschke parlait de ce que la rente foncière qui résulte de l'utilisation et de l'emploi du sol apparaît par la vie de l'ensemble de la population. Plus le développement de la vie économique peut valoriser l'avantage résultant de l'utilisation du foncier, plus la rente foncière et avec cela le prix pour le sol sont élevés. Le possesseur de fond et sol obtient de cette manière - par exemple dans une zone d'étalement urbain - une augmentation de revenus qui n'est pas générée par ses propres prestations. Damaschke a voulu écumer/dégraissier/éponger celle-ci (par le biais de la fiscalité) et la conduire à la collectivité.

3. à la page 20 : L'idée de la **tri-membrité** de l'organisme humain a été présentée pour la première fois publiquement par Rudolf Steiner en 1917 dans son livre





"Von Seelenrätseln" (Des énigmes de l'âme, chapitre IV, 6 - La dépendance physique et spirituelle de l'être humain) au terme de trente ans de recherches. On trouve aussi une présentation d'ensemble dans le livre du Dr en méd. Friedrich Husemann : "Das Bild des Menschen als Grundlage der Heilkunst" (L'image de l'humain comme base de l'art de guérir), Volume I, Verlag Freies Geistesleben, Stuttgart. Les trois membres de l'organisme humain : système nerveux-sensoriel - système rythmique - système du métabolisme et des membres sont bien localisés principalement dans la région de la tête, de la poitrine et des membres abdominaux, mais leurs fonctions s'étendent dans tous les cas à l'organisme entier et dépendent les uns des autres dans leur activité.

[154]

4. à la page 51 : Qu'on compare aux explications de la page 39 ci-dessous. Il aurait été efficace de maintenir des relations économiques par-dessus les frontières, de cultiver les échanges économiques indépendamment des frontières d'état et de ne pas partir de l'hypothèse d'un « espace de vie/vital » à l'Est soumis au pouvoir politique.

5. à la page 57 : Rudolf Steiner se réfère ici à une description du célèbre géologue **Eduard Sueß**, qui expliquait dans son livre "Das Antlitz der Erde" (Le visage de la terre), volume I. :

L'effondrement du globe est ce dont nous sommes témoins..." Une description plus détaillée de ce problème peut être trouvée dans la conférence de Rudolf Steiner « Qu'est-ce que la géologie a à dire sur l'origine du monde ? » (Berlin, 9 février 1911 - ga 060 - 11), publié par le Forschungsring für Biologisch-Dynamische Wirtschaftsweise, Stuttgart. Voir aussi : Dr. G. Wachsmuth "Erde und Mensch" (Terre et humain) et "Die Entwicklung der Erde" (L'évolution de la Terre), Philosophisch-Anthroposophischer Verlag am Goetheanum, Dornach/Suisse.

6. à la page 106 : Dans sa grande œuvre de conférence "Westliche und östliche Weltgegensätzlichkeit", (opposition mondiale occidentale et orientale) (Congrès de Vienne, du 1er au 12 juin 1922), en particulier dans la conférence 5 « Anthroposophie et cosmologie » (ga 083 - 5), sera montré comment une concentration orientée dans le sens scientifique moderne vers son propre être n'élève pas des fonctions inconscientes des processus organiques dans la conscience, mais comment, en maintenant la force saine de la mémoire (pas dans le sens du mysticisme nébuleux), on peut pénétrer par le miroir des représentations de la mémoire dans les processus d'évolution du monde, réfléchis par nos propres organes. L'organisation intérieure de l'entité humaine, incluse dans les processus du monde par la recherche de la physiologie en tant que science dans les processus du monde, permet la vision intérieure, et non des forces motrices inférieures, inconscientes de son propre être, et seraient-elles aussi de nature purifiée à conquérir, comme c'est le cas avec la noble et vénérable mystique du Moyen Age chrétien, mais élève ces processus organiques dans le pendant d'évolution historique des lois morphologiques du monde qui incluent/ intègrent l'humain corporellement et spirituellement dans l'évolution du monde. Si un examen histologique orientée



occidentalement de l'humain comme être spirituel et d'âme se perd, une auto-observation mystique orientale révèle/manifeste des forces motrices/de propulsion/des motivations instinctives-inconscientes qui font souche dans les fonctions organiques - ainsi la recherche moderne de l'esprit voit dans une interpénétration des deux directions de forces, pour l'humain du milieu, le chemin du renforcement/la fortification du je dans la connaissance du monde et dans la contemplation-je comme développement ultérieur d'une attitude saine de conscience du présent.

*« Veux-tu te (re)connaître toi-même, ainsi cherche-toi toi-même dans les lointains de l'univers ; veux-tu (re)connaître le monde, ainsi pénètre dans tes propres profondeurs. Tes propres profondeurs t'ouvriront les secrets du cosmos comme dans une mémoire du monde. »*

Voir aussi le livre de Rudolf Steiner "Die Mystik im Aufgange des neuzeitlichen Geisteslebens und ihre Verhältnis zur modernen Weltanschauung" (La mystique au début de la vie modernes de l'esprit et son rapport à la conception moderne du monde), Philosophisch-Anthroposophischer Verlag, Dornach.

7. à la page 124 : La juxtaposition polaire du « sauvage », encore soumis à ses pulsions, et du « barbare », dont le battement de cœur sera couvert par ses normes de raison analytique fortement imprimées, se trouve dans le livre de Friedrich Schiller « L'éducation esthétique de l'humain ».

8. à la page 139 : Le libellé de la sténographie semble ici incertain.

[155]

L'édition originale ci-contre comporte encore un index thématique que nos moyens modernes rendent moins nécessaire (moteurs de recherche, indexeurs). Et une bibliographie des citations de R. Steiner que j'ai partiellement remplacée par les références de la « Gesamt Ausgabe » (ga) qui répertorie désormais ce que les gestionnaires du leg ont retenus pour « l'œuvre complète ».



D'abord traduit pour approfondir la question d'une propriété au sol non monnayable, le présent ouvrage s'avère un excellent manuel de science sociale **en rapport à la maîtrise du domaine économique moderne** dans ses relations aux deux autres domaines sociaux l'ayant précédé.

Il donne finalement aussi un bon aperçu de ce que Rudolf Steiner se proposait de promouvoir comme ordre social non pas seulement « à partir de l'anthroposophie », mais finalement aussi pour la rendre accessible au plus grand nombre.

Il nous accompagne ici des raffinements théologiques d'un passé révolu, aux exigences d'un présent pour l'avenir.

Quelque chose s'est retourné en nous, mais nous le mesurons encore à peine.  
Il est pourtant temps !

